

UNIVERSITÉ DE LYON — FACULTÉ DE DROIT

LE COTON ÉGYPTIEN

Son importance dans la vie économique

Son rôle dans la vie sociale de l'Égypte

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(Es-Sciences Economiques)

Présentée et soutenue le samedi 19 novembre 1921, à 2 heures 30

PAR

ABD EL-SALAM ZOHNY

Docteur en droit ès-sciences juridiques

Professeur à l'Université Egyptienne du Caire

Avocat à la Cour d'Appel du Caire



VILLEFRANCHE

IMPRIMERIE DU RÉVEIL DU BEAUJOLAIS

9 et 9 bis, rue Pierre-Morin

—
1921

LE COTON ÉGYPTIEN

Son importance dans la vie économique

Son rôle dans la vie sociale de l'Égypte

FACULTÉ DE DROIT DE LYON

(Année scolaire 1921-1922)

PROFESSEURS HONORAIRES

MM.

APPLETON Charles.
GARRAUD René.
BOUVIER-BANGILLON.

PROFESSEURS

MM.

JOSSERAND, Doyen de la Faculté de Droit, Professeur de Droit civil Français.
HUVELIN, Professeur de Droit Romain.
PIC (Paul), Professeur de Droit international public.
APPLETON (Jean), Professeur de Droit Administratif.
LAMBERT, Professeur d'Histoire du Droit Français.
BOUVIER, Professeur de Science financière et de Législation française des finances.
LAMEIRE, Professeur d'Histoire du Droit Public et de Droit Administratif.
LÉVY, Professeur de Droit civil.
GONNARD, Professeur d'Economie Politique.
PICARD, Professeur de Droit civil.
ANTONELLI, Professeur d'Histoire des doctrines économiques.
PERROUD, Professeur de Procédure civile.
COHENDY (Georges), Professeur de Droit commercial, général.
GARRAUD (Pierre), Professeur de Droit Criminel.

CHARGÉ DE COURS

M. ROGER, Chargé du cours de Droit complémentaire.

DIRECTEURS DE CONFERENCE AGREES PAR LA FACULTE

MM.

GALLAND, Docteur en Droit.
DE SAINT-CHARLES.
AULAGNON.

SECRÉTAIRE

M. BECQ.

JURY

M. ANTONELLI, Président.
MM. LAMBERT et LAMEIRE, Professeurs

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

UNIVERSITÉ DE LYON — FACULTÉ DE DROIT

LE COTON ÉGYPTIEN

Son importance dans la vie économique

Son rôle dans la vie sociale de l'Égypte

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(Es-Sciences Économiques)

Présentée et soutenue le samedi 19 novembre 1921, à 2 heures 30

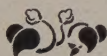
PAR

ABD EL-SALAM ZOHNÏ

Docteur en droit ès-sciences juridiques

Professeur à l'Université Égyptienne du Caire

Avocat à la Cour d'Appel du Caire



VILLEFRANCHE

IMPRIMERIE DU RÉVEIL DU BEAUJOLAIS

9 et 9 bis, rue Pierre-Morin

1921

A L'EGYPTE RENAISSANTE

A SA JEUNESSE LABORIEUSE

INTRODUCTION

Paragraphe I. — La culture du coton en Egypte jusqu'à la mort de Mohammed-Aly

Le coton est une plante végétale de la famille des malvacées. On le trouve à l'état sauvage sur de nombreuses parties du globe. Le coton Egyptien est-il indigène, provient-il des Indes ou d'Amérique ? L'opinion prédominante tend à voir dans le « *Gossypium-Barbaldense* » une variété étrangère, mais qui se serait transformée sous la double influence du climat et du sol (1).

Quoiqu'il en soit, sans aller jusqu'à prétendre que le coton était cultivé en Egypte du temps des Pharaons, du moins peut-on affirmer que son origine est très ancienne. Pline et Strabon en font mention. Au Moyen-

(1) Fr. Ch. Roux. La production du coton en Egypte. Chapitre premier, pages 1 à 21.

P. Arminjon. La situation Economique et Financière de l'Egypte. Ch. 1, 2 et 3, pages 1 à 32.

Age, le coton Egyptien fait l'objet d'un commerce assez important. En 1700, cinq vaisseaux emportent d'Alexandrie, entre autres marchandises, 223.000 livres de coton. Les principaux centres de culture étaient Ascalon et Bassora. Le coton était planté sur des terrains sablonneux, soumis aux irrigations ; il était ensuite transplanté. On le cultivait de la même manière que la vigne, en le laissant en place pendant plusieurs années. Sa hauteur égalait, nous disent les anciens écrivains, celle des figuiers. L'Egypte n'était pas d'ailleurs à cette époque un des principaux pays producteurs de coton. La Syrie, l'Arabie Pétrée, la Cilicie, l'île de Chypre, étaient surtout les grands fournisseurs des marchés de Gênes, de Trieste et de Marseille.

Il ne semble pas que les procédés de culture, et la culture elle-même, aient fait de grands progrès au ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Les mémoires, les récits, que nous ont laissés plusieurs membres de l'expédition de Bonaparte en Egypte sont là pour le prouver. Le coton, cultivé surtout dans les terres irriguées de la Haute et de la Basse-Egypte, était égrené puis tissé dans le pays même. Il servait surtout aux besoins locaux. Les principaux marchés étaient Médinet-El-Fayoum, le Caire, Tantah. Cependant l'usage du coton et des vêtements de coton tendait de plus en plus à se généraliser dans le monde entier. Les inventions d'Hasgraves, d'Artwright, de Samuel Crompton, pour les métiers à filer, celles du docteur Cartwhright et de Th. Johson de Badbury pour le métier à tisser, favorisèrent le bon marché des tissus, bon marché qu'accrut, en 1826, la décou-

verte du métier automatique par M. De Yough. Mohammed-Aly était pacha d'Égypte, depuis 1809. Sous sa domination, notre pays subit une grande et profonde transformation. Mohammed-Aly, l'aiguilla tout entier vers la culture du coton et cela avec juste raison. Aucun pays du monde, en effet, ne possédait alors la suprématie dans cette culture. La Syrie, la Cilicie, l'île de Chypre, avaient vu leurs exploitations tomber à quelques milliers de livres. La production de l'Inde, qui, en 1801, atteignait 400.000 balles de 500 livres et, en 1834, 463.000 balles, était presque exclusivement réservée aux usages locaux. En 1804, le coton figurait aux exportations pour 120.000 balles de 500 livres, seulement. Aux Antilles, l'exploitation de la canne à sucre avait primé celle du coton. L'Afrique n'avait pas encore été pénétré, et si au Turkestan le coton était cultivée depuis un temps immémorial, il ne faisait du moins l'objet d'aucun trafic.

Ayant saisi toute l'importance de la découverte du français Jumel, Mohammed-Aly voulut faire de l'Égypte un grand pays cotonnier. Avec une énergie tenace, il poursuivit la réalisation de ce dessein. Propriétaire souverain du sol, il pouvait, à son gré, ordonner la culture du coton dans les terres qui lui paraissaient favorables. L'habitude qu'avait le fellah de se livrer à cette culture, lui facilita le succès. Ses réformes portèrent sur le choix des terrains appropriés aux besoins du cotonnier. Il imposa aux fellahs la pratique de l'assolement, mais ce fût en matière d'irrigations que son initiative se manifesta de la façon la plus heu-

reuse, Avant lui, le sol ne pouvant normalement être cultivé qu'à partir de fin automne, après l'inondation du Nil, la récolte devait être terminée au printemps. Or le coton, semé de février à avril, ne se cueille qu'en septembre. Pour obtenir d'importantes récoltes de ce textile, il fallait donc préserver les terres durant la crue et les arroser abondamment tant que le fleuve était à l'étiage. Mohamed-Aly résolut de transformer en canaux d'arrosage les anciens canaux d'inondation. Pour cela, il fit creuser ces derniers à la profondeur de 1 mètre, 1 mètre 50 à leur prise, au-dessous du niveau d'étiage, soit à huit mètres ou huit mètres cinquante au-dessous du sol. Avec le concours des ingénieurs français, il fit creuser de nombreux autres canaux et notamment celui de Mahmoudieh, qui relie le Caire à Alexandrie. C'est en 1842, que sur ses ordres et d'après les plans de Mougel Bey, l'on commença le barrage de la tête du Delta. Ayant ainsi permis aux fellahs d'avoir à leur disposition une plus grande quantité d'eau, Mohammed-Aly, les obligea à arroser plus fréquemment ; en hiver, tous les quinze jours ; au printemps, tous les douze jours ; en automne, tous les huit jours.

Stimulée par des mesures aussi énergiquement imposées qu'elles avaient été bien conçues, la production s'accrût rapidement. Alors qu'en 1820 elle atteignait 3 balles, en 1822 elle se chiffrait par 30.000 cantars, en 1823, par 200.000 cantars, dont la majeure partie était exportée à Trieste (5.722 balles), à Marseille (6.016 balles), et en Angleterre (4.529 balles).

La politique commerciale suivie par Mohammed-Aly allait bientôt amener la décadence d'une œuvre commencée dans de si heureuses conditions. Selon la très exacte expression de Saint-Marc-Girardin, le Pacha fit de notre pays, une « ferme », qu'il gouvernait à son gré. Le coton, récolté par les fellahs ne pouvait être vendu par eux ; ils devaient l'apporter dans les magasins du Gouvernement. Une fois défalcation faite de l'impôt qu'ils devaient, le surplus était payé aux agriculteurs. De la masse de coton, ainsi produite, Mohammed-Aly disposait à son gré, vendant à qui il voulait, mais trop souvent, hélas ! à des commerçants qui avaient su gagner sa confiance par des moyens plus ou moins frauduleux. Le fellah, n'ayant pas son intérêt personnel en jeu, négligea bientôt de donner au coton les soins les plus élémentaires, les canaux d'arrosage ne furent plus du tout ou fort mal irrigués. La sélection des semences ne pouvait être assurée, toutes les espèces de coton se trouvant mélangées dans les magasins.

Aussi voit-on la production baisser d'année en année. En 1826, elle est de 46.230 quintaux métriques, de 68.512 en 1827. Mais en 1828, elle tombe à 39.294 quintaux métriques à 9.681 en 1829. Dans les années qui suivent, elle se tiendra dans les environs de 22.000 quintaux métriques, avec au maximum 29.317 quintaux métriques en 1833, et au minimum 16.230 quintaux métriques en 1834. En 1848, à la mort de Mohammed-Aly, la production de coton se chiffrait par 257.510 quintaux de 14 livres.

Paragraphe II. — De la mort de Mohammed-Aly à nos jours (1)

Said-Pacha rendit la pleine liberté au commerce. L'impôt cessa d'être payé en nature pour être réglé en numéraire. Les terres furent distribuées aux fellahs, avec droit de les exploiter selon leur gré, de les aliéner et d'en acquérir d'autres. L'effet de ces heureuses mesures ne tarda pas à se faire sentir ; en 1850, la production atteint 364.816 quintaux de 14 livres, en 1855 : 520.866 ; en 1861 : 596.200 quintaux métriques. La Guerre de Sécession survint l'année suivante ; par la suppression de l'importation du coton des Etats-Unis en Europe, elle allait consacrer définitivement la valeur du coton égyptien sur les marchés du monde entier. Avant 1862, le coton américain avait éteint presque toute la concurrence. Ses produits avaient une supériorité avérée ; ils arrivaient à jour fixe et en quantité telle que la facilité du choix était toujours assurée. L'Europe en employait 3 millions $\frac{1}{2}$ de balles ; les prix étaient très modiques : 0 fr. 40 le kilo. La guerre survint. Les planteurs de coton du Sud, s'enrôlèrent sous les drapeaux du général Lee. Les champs furent abandonnés et l'exportation cessa presque complètement. On peut facilement s'imaginer

(1) François-Charles Roux, déjà cité, chapitre II et III, pages 21 à 74.

Pierre Arminjon, déjà cité. Chapitre III, page 24 à 37.

Lecarpentier, *l'Egypte Moderne*, Paris, Roger, éditeur, 1921. Chapitre V, *Le Coton*, pages 37 à 45.

la crise qui résultait de cette disette, en Europe. Les usines furent obligées de licencier leurs ouvriers, soit en Angleterre, soit en France. La spéculation sévit d'une façon intense. A Manchester, se forma la « Cotton Supply Association » , avec comme mission de faciliter la production du coton partout où elle serait possible. Des essais furent tentés en Algérie, en Grèce, mais le principal appoint fût fourni par les Indes, et surtout par l'Egypte. En 1863, la production remonte à 1.287.000 quintaux de 14 livres, valant 935.649.000 piastres (une piastre vaut 0 fr. 25 de monnaie française) ; en 1865, elle atteint 2.507.000 quintaux, valant 1.544.312.000 piastres. L'Angleterre et la France étaient les principaux pays exportateurs. Les prix avaient suivi le mouvement ascendant de la production : 1862 : 32 tallaris le quintal ; 1863 : 46 tallaris et demi ; 1864 : 52 tallaris (un tallaris vaut 5 francs d'argent français).

En mai 1865, la guerre de Sécession prend fin. La paix amena la disparition des « producteurs d'aventure ». Notre pays tint bon, favorisé qu'il était de plusieurs façons. Son coton Jumel était original ; grâce à une main-d'œuvre peu coûteuse, la culture donnait de fort beaux bénéfices. L'Egypte, enfin, était très proche de l'Europe et permettait à cette dernière d'être indépendante de l'Amérique. D'ailleurs, l'état de la main-d'œuvre aux Etats-Unis se trouvait tellement bouleversé après la suppression de l'esclavage que 10 ans s'écoulèrent avant que ce pays pût atteindre de nouveau le chiffre de la récolte d'avant-guerre.

Aussi voit-on la production de l'Égypte se maintenir, en 1866 : 1.785.000 quintaux métriques ; en 1867 : 1.428.000 ; en 1868 : 1.425.000 quintaux métriques. Pour satisfaire à ses prodigalités, Ismail Pacha en revint au système qu'avait déjà employé Mohammed-Aly. L'impôt foncier fût augmenté et comme le fellah ne pouvait payer, n'ayant rien, le Gouvernement se chargeait de lui procurer de l'argent en aliénant pour lui, sans qu'il lui soit permis de discuter les termes du contrat, sa moisson et sa terre à des banquiers ou des usuriers européens. Accablé d'impôt, ne retirant de son travail aucun avantage personnel, le fellah était encore obligé d'assurer, par la corvée, l'exploitation des terres du Khédive ou des princes de sa famille. Les conséquences de pareille politique furent nuisibles, surtout au point de vue de la qualité du coton produite. De 1871 à 1889, la production reste, en effet, sensiblement stationnaire : 2.761.111 cantars annuellement. Par contre, dès 1872, les filateurs de Suisse et de France protestent contre l'altération des classements, qui est, disent-ils, un fait courant. En juin 1874, les industriels cotonniers de Bolton, dans une adresse remise au Khédive, signalent « la détérioration graduelle du coton égyptien ». En 1886, paraît une brochure dont le titre est significatif : « Dégénérescence des cotons Mako-Jummel ». Cependant, à la suite des événements de 1882, une nouvelle orientation se manifestait dans la vie économique de notre pays. La culture, telle qu'elle était sortie de la guerre de Sécession, attendait une organisation en rapport avec son impor-

tance. Il fallait modifier les conditions matérielles de son existence présente, pour lui permettre de poursuivre sa marche en avant. L'amélioration des procédés de culture, l'extension et le perfectionnement apporté au système des irrigations, les garanties données à la petite propriété, amenèrent de 1889 à 1898, une grande amélioration au point de vue quantité et qualité dans la production du coton :

Années	Production	Valeur	Prix moyen du cantar
1889-1890	3.208.558 Cantars	8.470.593 LE	264 P.T.
1890-1891	4.159.405 »	9.525.037 »	229 »
1891-1892	4.765.341 »	9.721.295 »	204 »
1892-1893	5.220.510 »	9.582.748 »	183,5 »
1893-1894	5.123.350 »	9.785.529 »	191 »

En 1898-1899, les exportations atteignaient 5.626.671 cantars, valant L. E. 8.821.524.

De 1899 à 1906, la production reste stationnaire se tenant à une moyenne de 6.526.783 cantars ; cependant la surface cultivée en coton ne cesse pas d'augmenter. De 977.000 feddans, en 1895-1896, elle passe à 1.436.000 feddans en 1904-1905. Il en est de même pour la valeur des exportations qui, de 8.831.524 L. E. en 1898, atteint 12.057.989 L. E. en 1901-1902, 15.500.596 L. E. en 1904-1905 et 17.114.861 L. E. en 1905-1906. Le rendement moyen par feddan est environ de 5 cantars. Voici, quels sont les chiffres exacts, tant au point de vue de la superficie cultivée que de la récolte totale et de l'exportation, dans les années qui ont précédé la crise de 1909-1910 :

	Superficie	Récolte totale	Rendement	Exportation
1907-08	1.603,224 F.	7.234.669 cantars	4 C. 51	6.912.813 L. E.
1908-09	1.640.415 F.	6.751.133 cantars	4 C. 12	6.014.286 L. E.

En 1909-1910, éclate une crise qui bouleversa la situation économique de l'Egypte. Les origines de cette crise sont aussi bien d'ordre moral que d'ordre économique. Des espoirs chimériques, fondés sur l'extension indéfinie des cultures, une spéculation formidable sur les terres amenèrent une hausse des prix du coton (23 tallaris 10/32 le cantar), puis subitement le krack d'une maison de banque supprima presque complètement le crédit. Ce fut la baisse et à une confiance trop absolue, succéda une vague de pessimisme.

En 1909-1910, la surface cultivée n'est plus que de 1.559.271 feddans. La récolte atteint à peine 5.046.601 cantars avec un rendement de 3 cantars 24 au feddan.

Menacé d'un pareil désastre, le Gouvernement prit énergiquement les mesures nécessaires. Contre les vers du coton dont les ravages avaient entièrement détruit, ou presque, les récoltes de 1908-1909, le décret du 29 décembre 1909 rendit obligatoire l'arrachage avant la fin de l'année des tiges de chanvre, de bamiah et de cotonnier sur lesquels vivent les parasites. En 1910, le service de l'inspection, qui avait été supprimé en 1908, fut rétabli. On interdit, en 1913, l'arrachage du bersim après le 10 mai, afin que les vers perdissent leur terrain de culture. Enfin, la loi du 20 juin 1914, indiqua les mesures à prendre pour la destruction des vers du coton.

Les travaux de la commission d'enquête de 1910

avaient signalé un grave danger : la surélévation du niveau d'eau due à la construction des grands barrages de la pointe du Delta, d'Assiout et d'Assouan. Des travaux de drainage furent immédiatement entrepris. La Société Sultanienne d'Agriculture préconisa, avec succès, l'emploi non seulement des engrais naturels, mais aussi des engrais chimiques. Pour favoriser la sélection des graines de coton, une loi, du 30 juin 1912, interdit le transport du coton sauvage dit « Hindi », ou du coton « Achmouni » en Basse-Egypte. Ainsi combattue, la baisse du coton ne dura pas. Les superficies cultivées augmentèrent, le rendement de 3 quintaux 3 par feddan passa à 4 quintaux 9 en 1910-1911, et se maintint presque toujours à ce chiffre jusqu'à la guerre. De même la production de coton égrené de 2.206.700 quintaux, en 1909-1910, croît à 3.405.253 quintaux en 1910-1911, à 3.317.366 quintaux en 1911-1912, à 3.369.151 quintaux en 1912-1913.

Mais en 1913, à la veille de la guerre, la situation de l'Egypte avait totalement changé si on considère notre pays, non plus isolément, mais pris dans l'ensemble des nations productrices de coton. En 1861, en dehors des Etats-Unis, aucun autre concurrent ne se dressait contre l'Egypte. En 1913, la situation était renversée et le sort de l'Egypte se trouvait lié à la question de la politique mondiale du coton.

Contre le monopole à peu près absolu des Etats-Unis, les autres nations européennes avaient essayé de lutter en favorisant la culture du coton, soit dans leur propre pays, soit dans leurs colonies. La Russie avait compris

qu'une partie de son immense empire était propre à cette culture. Trois régions surtout étaient favorables : la Transcaucasie, où, en 1913, 34.671 déciatines étaient réservées à la culture du coton ; la région du Sir-Daria, avec 52.059 déciatines, et surtout celle de Ferghana, avec 186.445 déciatines. Deux cent seize usines, rapportant annuellement 3 millions $\frac{1}{2}$ de roubles, traitaient ce coton dont la production allait toujours s'accroissant :

1901 : 482.000 balles de 500 livres ; 1902 : 426.000 balles ; 1904 : 555.000 balles ; 1905 : 612.000 balles ; 1911 : 1.200.000 balles (1).

Le Gouvernement Russe avait favorisé ce développement par d'heureuses mesures ; des canaux avaient été creusés, l'irrigation organisée et réglementée, la colonisation favorisée. La Banque agraire des Paysans avait étendu ses opérations au Turkestan. Des voies ferrées mettaient en relation la Transoxiane avec la région industrielle de Moscou. Par mesure de protectionnisme, un droit de 4 roubles 15 kopecks avait été établi sur chaque pound de coton étranger importé. Il est certain que si les progrès avaient continué, la Russie pouvait au bout d'une dizaine d'années, se passer entièrement de tout apport étranger (1).

L'Association Cotonnière Française avait entrepris la culture du coton, en Afrique Occidentale Française et

(1) Données administratives, Economiques, Statistiques Commerciales Industrielles sur l'Empire de Russie. Publication du Ministère du Commerce et de l'Industrie. Pétrograd, 1915.

en Indo-Chine. Dans ce dernier pays, la récolte avait atteint 5.015 balles de coton de 500 livres, en 1900 ; 44.139, en 1902 ; 15.525, en 1904. En Afrique Occidentale Française, les trois colonies du Dahomey, du Haut-Sénégal-Niger et de la Côte-d'Ivoire avaient fourni, en 1910 : 120.500 kilogs de coton ; en 1913 : 209.000 kilogs. De grands espoirs étaient fondés sur l'irrigation du delta du Niger (1).

La British Cotton Growing Association avait également encouragé des essais de culture au Lagos et en Nigéria. Fin octobre 1912, le Lagos avait fourni 9.035 balles contre 5.368 en 1911, et 5.575 en 1910. La Nigéria, en 1912, avait exporté 2.526 balles au lieu de 500 seulement en 1911. Dans les Indes, la culture du coton, très ancienne, est pratiquée surtout dans le Dekkan, ainsi que dans les vallées alluvionnaires de l'Indus et du Gange, au climat chaud et humide. La production en 1909, atteignait 9.485.526 quintaux ; en 1910 : 7.807.234 quintaux ; en 1911-1912 : 7.264.737 quintaux ; en 1912-1913 : 8.278.970 quintaux. La majeure partie de ce coton était consommée par l'industrie locale. Le surplus était tout entier exporté au Japon. A peine, quelques milliers de kilogs se dirigeaient-ils vers la Chine. Pour ce dernier pays, nous ne possédons pas de statistiques exactes, on y évaluait avant la guerre la production annuelle à environ 1.200.000 balles. Ce chiffre est lui-même d'ailleurs sujet à caution, car les trois

(1) G. François, Les productions de l'A. O. F., Paris, 1918, Le Coton.

principales provinces productrices : le Hunnan, le Kiang-Si, le Yunnan, étaient ravagées par la guerre civile.

En Amérique du Sud, le Pérou, la République Argentine, consommaient eux-mêmes le coton qu'ils produisaient en petite quantité d'ailleurs. Seul le Mexique, où un climat propice et un sol favorable se prêtaient à la culture, en exportait-il quelques quantités : 1.272 quintaux en 1909, 1.722 en 1911, 352 seulement en 1913.

Les Etats-Unis se montraient toutefois les plus redoutables concurrents de notre pays. Depuis 1870, leur production n'avait pas cessé de s'accroître et leur exportation aussi :

	Production Quintaux	Exportation Quintaux	Réexportation Quintaux
1909-10	21.692.544	17.669.372	13.576
1910-11	25.170.286	18.532.915	18.730
1911-12	34.025.092	20.229.035	10.512
1912-13	29.710.434	25.286.670	4.291

Les principaux états cotonniers étaient le Texas, la Géorgie, le Missisipi, l'Alabama, la Louisiane, l'Arkansas. Tout aux Etats-Unis était favorable à cette culture, le climat chaud et sans gelées précoces, le sol mi-argileux, mi-sableux. Une des principales causes du succès étaient toutefois la remarquable entente qui existait entre les producteurs, les savants et les filateurs. Les Agricultural and Mechanical College, créés en 1862, offraient, aux jeunes gens, la possibilité de perfectionner leurs connaissances agricoles, les « Agricultural

Experiment Stations ». ou fermes d'essais, permettaient de se livrer à toutes les expériences sur les diverses espèces de coton. Les bureaux du « Plant Industry » et du « Biological Survey », deux subdivisions du Ministère de l'Agriculture, à Washington, constituaient les établissements scientifiques. Le service des statistiques était assuré par le Bureau Météorologique et par le Bureau des Statistiques proprement dits. Des rapports hebdomadaires, sur la pluie, la température et l'état de la culture étaient publiés pendant la période de croissance du coton. Sept bulletins annuels étaient également publiés sur l'état de la récolte comparé aux années antérieures et sur les possibilités de la prochaine récolte (1).

Tel était, en 1913, résumé brièvement le marché mondial du coton, au point de vue de la production. Il nous faut maintenant l'envisager par rapport à la consommation. Cette dernière est-elle supérieure ou inférieure à la production ? Quels sont les rapports qui les lient ? Autant de problèmes qu'il importe d'éclaircir avant de commencer l'étude proprement dite du coton égyptien.

Ce fut seulement sous la Renaissance que le coton prit droit de cité en Europe ; son développement ou plus exactement la vulgarisation de son emploi ne survint que trois siècles plus tard, lorsqu'il eut une aire de culture étendue, et des machines perfectionnées pour le travailler. L'invention du métier mécanique donna le

(1) Le Coton aux Etats-Unis, par M. M. Shantz. Rapport du cinquième Congrès Mondial, Manchester, 1908.

signal de la formidable extension de l'industrie cotonnière en Angleterre, tout d'abord, dans le Monde entier ensuite. Voici quel était, en 1910 et en 1914, le chiffre des broches existant dans le monde et réparti par pays (1) :

	1900	1914
Royaume-Uni	45.500.000	56.300.000
Etats-Unis	19.472.000	32.107.000
Allemagne	8.000.000	11.550.000
Russie	7.500.000	9.160.000
France	5.550.000	7.410.000
Indes	4.945.000	6.500.000
Autriche-Hongrie	3.300.000	4.970.000
Italie	1.940.000	4.620.000
Japon	1.274.000	2.750.000
Espagne	2.615.000	2.210.000
Belgique	920.000	1.530.000
Suisse	1.550.000	1.380.000
Brésil	450.000	1.250.000
Chine (1).....	550.000	1.000.000

En regard de ces chiffres, il convient de citer l'état des métiers en 1912 :

Angleterre : 725.000 ; Suisse : 18.000 ; Etats-Unis : 536.000 ; Belgique : 24.000 ; Allemagne : 230.000 ; Hollande : 21.000 ; Russie : 166.000 ; Suède : 10.000 :

(1) Article du professeur Wœikof, Annales de Géographie. Novembre 1913.

France : 110.000 ; Indes : 52.000 ; Autriche-Hongrie : 135.000 ; Canada : 19.000 ; Italie : 120.000 ; Japon : 9.000 ; Espagne : 68.000 ; Chine : 2.000 ; Amérique du Sud : 54.000.

Devant ce nombre imposant de broches et de métiers, on est amené à se demander si la production de coton n'était pas bien supérieure à la consommation. Il n'en était rien cependant et la consommation suivait avant la guerre, de bien près la production. La raison en est très simple : la population de l'Europe tendait toujours à augmenter. En Afrique, en Asie, en Amérique même des populations restées jusque là sauvages rentraient en contact avec la civilisation ; des débouchés immenses se trouvaient ouverts de par ce fait ; qu'il me suffise de mentionner qu'en Afrique Occidentale Française les importations de coton d'Europe atteignait, en 1913, une valeur de 20 millions de francs environ.

Jusqu'en 1906-1907, la consommation est en avance sur la production, comme l'indiquent les chiffres suivants :

	Production	Consommation
1900-1901	12.367.000 balles	15.188.000 balles
1902-1903	13.476.000 »	16.413.000 »
1905-1906	15.200.000 »	19.095.000 »
1906-1907	16.793.000 »	21.796.000 »

Depuis lors la production a augmenté sans que pourtant elle dépasse la consommation de beaucoup (en millions de balles).

	Production	Consommation
1912-1913	19.918.000 balles	19.544.000 balles
1913-1914	20.914.000 »	19.858.176 »

En fait, on avait calculé avant la guerre, que lorsque l'augmentation du rendement annuel n'atteignait que 3 à 3 $\frac{1}{2}$ % les prix augmentaient.

Ainsi donc, le rapide coup d'œil que nous venons de jeter tant sur la production mondiale du coton, que sur la consommation de ce même textile, suffit pour nous apprendre qu'en dehors des Etats-Unis, l'Egypte ne possédait pas dans le monde, avant la guerre de concurrents bien redoutables. Ni le delta central du Niger, ni la République Argentine, ni le Mexique, ne pouvaient de longtemps arriver à produire du coton en suffisante quantité et qualité. L'Inde, la Chine n'en exportent guère et ces pays sont trop loins de l'Europe pour que leur production puisse nous faire concurrence. Seuls, les Etats-Unis étaient des adversaires redoutables tant par la quantité de leur production que par l'excellence de leurs méthodes. Nous avons cependant sur eux un avantage inappréciable : la supériorité de notre matière première. C'est grâce à elle que nos cotons trouvent si facilement acquéreurs sur les marchés de Liverpool, ou du Havre. Comment lutter pour garder cette supériorité ? Comment concilier cette dernière avec l'extension des cultures ? Autant de points que nous nous réservons de traiter dans la suite de cet ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE

LE COTON DANS LA VIE ÉCONOMIQUE DE L'EGYPTE

CHAPITRE PREMIER : L'EGYPTE AVANT LA GUERRE

Paragraphe 1. — Superficies cultivées

(1). L'Égypte est la terre de prédilection du coton. Elle est située, en effet, au cœur même de la zone de culture de cet arbuste, soit entre le vingtième et le quarantième degrés de longitude et le trente-unième degré 30 de latitude. Son climat, surtout pendant les

(1) François-Charles Roux, déjà cité. Deuxième partie, La Culture, chapitre premier. Conditions offertes par l'Égypte à la culture du coton, pages 74 à 115.

Pierre Arminjon, déjà cité, Livre II, Le sol, les Cultures, les Irrigations, Les voies de communication et d'accès, pages 56 à 138.

mois d'avril à septembre, convient très bien pour la maturation des fleurs. Au Caire, la moyenne est de 22 degrés centigrades et de 29 degrés pendant l'été. A Alexandrie, la moyenne est de 21 degrés 7 et de 25 degrés pendant l'été. Les différences entre les températures diurnes et nocturnes ne sont jamais très grandes pendant la période d'éclosion des fleurs et des capsules. Les gelées ne sont ni trop tardives, ni trop précoces. Pendant toute la période végétative il ne pleut pas, et cependant le peu de différence de niveau entre la Haute-Egypte et le Delta facilite les irrigations nécessaires au développement de la plante. Si l'on ajoute que le sol de l'Egypte, sur une profondeur de 13 à 14 mètres, est composé d'une terre noirâtre, mélange d'argile provenant d'alluvions du Nil et de sables provenant du désert, on peut se rendre compte quelles facilités la Nature a apporté aux fellahs en vue de la culture du coton.

Sous quelles formes se présente cette plante ? C'est un petit arbuste à la tige ligneuse et peu élevée, qui se couvre vers le milieu de juin de fleurs blanches, se flétrissant rapidement et laissant apparaître le fruit. Quand ce dernier est mûr, il éclate et laisse échapper un produit floconneux, qu'on détache à la main au moment de la cueillette. Puis le cotonnier ayant porté ses feuilles offre l'aspect d'une broussaille, aux téguments très fins et enchevêtrés, sur laquelle restent fixés quelques points blancs.

Le centre de la culture du coton était avant la guerre la Basse-Egypte, et notamment la région du Delta. Le

sol y est constitué par des alluvions argileuses ou sablo-argileuses, d'une épaisseur toujours grande et parfois considérable (12 à 30 mètres). Le sous-sol perméable favorise le drainage. Le voisinage de la mer imprègne l'air d'une grande humidité favorable à la végétation du cotonnier.

Voici prise à trois dates différentes, l'étendue des cultures du coton, en Basse-Egypte (en feddans) :

	1887	1907	1913
Gharbieh.....	263.000	403.169	423.000
Dakalieh	153.000	241.282	257.000
Béhéra	105.000	263.581	244.000
Charkieh	131.000	199.729	218.000
Menoufieh	106.000	120.691	124.000
Kalioubieh	37.000	60.683	70.000

795.000 1.289.135 1.336.000

Ainsi donc l'étendue des terres cultivées en coton dans la Basse-Egypte a presque doublé de 1887 à 1913 et cela notamment dans les moudirihs de Gharbieh et de Dakahlieh. La Basse-Egypte est d'ailleurs le lieu de culture des deux variétés de coton les plus demandées avant la guerre : le Mit-Afifi, le Yoannovitch.

En Haute-Egypte, nous trouvons, au contraire, des étendues bien moindres (en feddans) :

	1887	1907
Assiout	144	25.639
Beny-Souef	16.586	66.928
Fayoum	47.629	85.780
Guizeh	1.713	17.835
Minieh	1.800	116.271
Esneh	néant	néant
Keneh	1	1.303
Girgeh	320	90
Assouan	néant	110

En 1913, la moudirieh de Minieh avait atteint 120.000 feddans, plantés en coton, celle de Fayoum : 82.000, celle de Beny-Souef : 77.000, celle d'Assiout 52.000 feddans.

La différence entre la Haute et la Basse-Egypte s'explique par le maintien du système de la submersion dans une partie de la Haute-Egypte, par l'extension des cultures de cannes à sucre partout où le régime des irrigations leur permettait de s'implanter. Le coton produit en Haute-Egypte, l'Achmouni, était d'ailleurs bien moins recherché que le Mit-Affi où le Yoannovitch. Les terres sablonneuses de la Haute-Egypte sont propices à la culture du coton, la chaleur du sol favorise la lutte contre les insectes parasites, enfin par des amendements organico-minéraux on peut remédier à l'insuffisance de fertilité des terres. La création des barrages d'Assouan et d'Assiout a permis de donner aux terrains les irrigations fractionnées et fréquentes, qui leurs étaient nécessaires.

Paragraphe 2. — Variétés cultivées

Depuis Mohammed-Aly, l'Egypte a connu différentes variétés de coton. Le phénomène de la mutation y est, en effet, très fréquent. Sur une souche ancienne de coton apparaît une espèce nettement différente des autres, avec des caractères se reproduisant dans ses descendants, tant que ceux-ci ne subissent que l'auto-fécondation ou tant qu'ils ne sont croisés qu'entre eux. Le coton Jummel, l'ancêtre du coton égyptien, n'existe plus depuis 1862, son existence avait à peine duré 40 ans. L'achmouni, de couleur légèrement beurrée, ayant une longueur moyenne de soie de 27 m/m, au rendement assez faible le remplaça. L'on cultivait également le Bamieh, le Gallini. En 1890, le Mit-Affi fait son apparition et immédiatement les avantages qu'il offrait le firent préférer à toutes les autres espèces. Assez peu sensible aux influences atmosphériques, il possédait une fibre longue, fine au toucher, régulière et résistante, à la couleur jaune beurrée. Son rendement était double de celui des autres cotons à l'égrenage. L'aire de sa culture s'étendit très rapidement. Les chiffres suivants permettront d'en juger, en comparaison avec celle des autres variétés :

Année 1907. (en feddans) :

Moudouriehs	Variétés semées				
<i>Basse-Egypte :</i>	Affi	Abassi	Yannovitch	Achmouni	Divers
Galioubieh	56.713	725	1.322	11	2.093
Charkieh	192.000	5.555	1.768	30	375
Dahkalieh	186.324	1.559	53.361		38
Gharkieh	289.514	15.462	87.096	3.630	6.657
Menoufieh	85.003	5.389	4.151	1.030	25.118
Béhéra	239.347	7.823	7.561	1.143	7.707
	1.048.901	36.513	156.069	5.844	41.988

Haute-Egypte .

Guizeh	14.712	45		2.999	79
Beny-Souef	701	85	704	65.438	
Fayoum	74	4	4	85.698	
Minieh	1.505	95		114.657	15
Assiout	821	373	50	24.349	45
Girgeh		76			14
Keneh	54	348		901	
Assouan	Néant	Néant	Néant	Néant	110
	17.867	1.026	738	294.042	263

En 1909, le Mit-Affi figurait encore pour 66 % dans l'acréage total. Cependant une autre variété le concurrençait fortement : « le Yoannovitch ». De forme plus élancée, à ramifications latérales développées fournissant un coton brillant légèrement beurré, le Yoannovitch avait une fibre très longue et très fine. Malheureusement sa culture était très délicate et son rendement au feddan assez faible, aussi n'était-il cultivé surtout que dans les moudiriehs les plus fertiles du Delta ; celles de Gharbieh, de Menoufieh et de Béhéra. L'année 1911, voit figurer pour la première fois sur les statistiques une variété de coton appelée à jouer un rôle brillant : le Sakellaridis. Voici quels étaient, en 1911, 1912, 1913, les aires de culture des principales espèces de coton en Egypte (tant pour cent) :

	1911	1912	1913
Mit-Affi	40,2	36,2	26,6
Assili	2,3	3,8	7,6
Yoannovitch	13,8	10,1	7,3
Nubari	9,2	11,7	14,9
Sakellaridis	11,5	14,3	22,5
Abbassi	2,1	2,2	0,7
Voltos	0,8	1,0	0,2
Achmouni	20,0	20,7	20,2

En Haute-Egypte, l'achmouni seul était cultivé, car il résiste très bien à la chaleur et à la privation d'eau. Toutes les autres espèces étaient cultivées en Basse-Egypte, et comme on a pu s'en rendre compte, déjà se manifestait la décadence du Mit-Afifi et du Yoannovitch. Par contre, le Sakel voyait sa culture s'accroître de plus en plus.

Telles étaient avant la guerre, les différentes variétés de coton cultivées en Egypte.

Paragraphe 3. — Modes de culture

La culture « Okre », avait complètement disparu en 1913, pour céder la place à la culture « Bikre », c'est-à-dire à la culture annuelle. Jadis, le cotonnier était planté pour trois ou quatre ans ; sans doute, cette dernière façon de procéder permettait d'obtenir la seconde et la troisième années une quantité de coton supérieure, mais par contre la qualité laissait à désirer ; de plus les insectes parasites se développaient trop facilement sur les plants laissés pendant plusieurs années sur les mêmes terres (1).

Sur un autre point également les fellahs avaient abandonné leurs anciennes traditions pour se plier aux exigences d'une agriculture perfectionnée. En 1913, l'usage de l'assolement était courant, la culture du coton

(1) François-Charles Roux, déjà cité, Deuxième partie, chapitre II, Procédé de la culture du coton en Egypte, pages 115 à 150.

étant trop épuisante pour être répétée chaque année. Les fellahs ne suivaient d'ailleurs pas les règles d'un assolement triennal absolu, tel qu'il est indiqué ci-après :

Première année, novembre, mai : blé ; juin, octobre : maïs.

Deuxième année, novembre, mars : bersim ; avril, octobre : coton.

Troisième année, novembre, mai : fèves ; Juin, octobre : jachère.

Plus simplement les agriculteurs divisaient leurs terres en trois parts, ils avaient ainsi chaque année du blé et du maïs qu'ils mangaient, du bersim et de la paille dont ils nourrissaient leur bétail, du coton qu'ils vendaient. L'administration des domaines sur les terres khédiviales, fait respecter ces assolements par des clauses garanties par des pénalités, insérées dans les contrats. Des inspecteurs parcourant les campagnes, surveillent l'exécution des dites clauses et au besoin condamnent à des amendes sévères.

Nous venons d'étudier successivement les différentes régions de culture du coton, les variétés qui y étaient semées, les principes généraux d'agriculture suivis par les fellahs, l'enchaînement même des faits nous appelle à parler maintenant du mécanisme de la culture du coton. Cette dernière occupe les terres du mois d'août d'une année au commencement de décembre de l'année suivante. Le terrain qui doit recevoir le coton est d'abord l'objet de longues préparations : nombreux et profonds labours, arrosages répétés, fumures. Les pre-

miers labours commencent vers le milieu d'octobre, le nombre et l'époque de ceux qui suivent varient suivant celle des trois méthodes de culture : baali, demsaoui, meskaoui que les fellahs entendent pratiquer. Voici quelles sont les principales caractéristiques de ces trois méthodes :

Cultura baali : 1^{er} labour : 15 octobre.

2^{me} labour : du 10 au 20 novembre.

Arrosage vers le 10 janvier.

Deux autres labours fin février et vers le 10 mars.

Aux environs du 20 mars on sème.

Cultura demsaoui : 1^{er} labour : 15 octobre.

2^{me} » du 10 au 20 novembre.

3^{me} » fin novembre.

4^{me} » vers le 20 décembre.

5^{me} » fin janvier.

On arrose avant les semailles.

Culture meskaoui : Sa seule particularité consiste en ce fait, que l'on n'arrose pas avant les semailles.

Telles sont les trois méthodes de culture en usage dans notre pays. Leur emploi varie le plus souvent en considération de la quantité d'eau dont le cultivateur peut disposer eu égard à l'emplacement de son champ et à l'état des canaux et des drains dans la région.

Les semailles ont lieu au début de mars généralement ; le plus tard à la fin de ce mois. Dans les sillons espacés de 0 m. 80 à 1 m., de petits trous sont creusés

de 40 en 40 cm. sur le versant des sillons afin de permettre à l'eau de circuler au fond et de baigner les racines du cotonnier. Avant d'être semées les graines sont trempées pendant vingt-quatre heures dans de l'eau qui les gonfle et prépare la germination. Ce bain permet également de séparer les bonnes des mauvaises graines. Avant la guerre, l'habitude commençait à se répandre de mélanger à l'eau des substances chimiques qui, tout en n'attaquant pas la graine étaient capables de tuer les cryptogames. Les semences ainsi mouillées sont déposées par incisées dans les trous aménagés à cet effet. On arrose tantôt avant, tantôt après les semailles. « Dix ou quinze jours après un ouvrier visite les semis, et s'il s'en trouve qui n'ont pas germé, il réensemence à côté en arrosant les nouveaux semis avec un arrosoir. Un intervalle d'un mois et demi à deux mois une fois écoulé on fait l'éclaircissement en ne laissant pour chaque plan que les deux tiges les plus robustes. On fait trois ou quatre binages de fin avril à fin juin ». Les irrigations doivent être fréquentes, tous les six jours environ, sauf lors de la maturité du coton (arrêt de 12 à 15 jours). On reprend ensuite pendant deux à trois jours pour favoriser la maturité des dernières capsules. Une bonne culture réclame encore deux autres opérations : le sarclage des mauvaises herbes qui croissent après chaque irrigation et le pincage de la plante, c'est-à-dire l'enlèvement des bourgeons terminaux pour arrêter le développement du bois et favoriser la production du coton.

En *juin* se produit la floraison. Le cotonnier se couvre

de fleurs aux pétales jaunes, brillantes, avec des teintes rouges à la base. Elles se flétrissent rapidement et laissent apparaître le fruit, sorte de noix ou de capsule verte trilobée. Chaque lobe contient un certain nombre de graines (5 à 6 environ) auxquelles adhèrent mais très légèrement des poils tous égaux, d'une longueur d'au minimum 34 mm., blanches, lustrés, de couleur parfois jaune fauve et doux au toucher. La première récolte a lieu au commencement de septembre pour durer au plus tard jusqu'à fin novembre. Cette période est celle qui offre peut-être le plus de dangers. Un vent violent peut détacher les fibres, un excès de sécheresse leur enlève l'élasticité. La récolte est faite par des enfants qui, passant entre les sillons enlèvent les touffes de coton ainsi que les graines adhérentes. Les champs de cotonniers n'offrent plus ensuite que l'aspect d'une vaste brousaille. On arrache les plants dont on fait de volumineux fagots, sous lesquels plient les chameaux.

La production de coton a subi suivant les années des hausses et des baisses comme il appert des statistiques suivantes :

Années	Production	Valeur
1895	5.276.000 cantars	11.818.000 L. E.
1900	5.435.000 »	14.997.000 »
1905	5.960.000 »	19.054.000 »
1910	7.505.000 »	31.011.000 »
1911	7.386.000 »	25.483.000 »
1912	7.499.000 »	27.409.000 »
1913	7.664.000 »	29.415.000 » (1)

(1) Annuaire statistique de l'Egypte, 1920, page 83.

Le rendement moyen au feddan avait cependant à peu près constamment diminué : 1910, 4 cantars 57 ; 1911, 4 cantars 32 ; 1912, 4 cantars 35 ; 1913, 4 cantars 44.

Paragraphe 4. — Commerce intérieur du coton (1)

Une fois récolté, le coton est mis dans des sacs, mais avant d'être égrené il peut être l'objet de plusieurs marchés. Dans tous les cas, l'unité de mesure reste toujours la même : elle est de 315 rotolis, c'est-à-dire à peu près un cantar de coton avant l'égrenage. Parfois, le producteur vend directement son coton à l'industriel, qui, l'égrenage fait, revendra pour son propre compte et séparément les fibres ainsi que la graine. Parfois, l'industriel garde pour lui la graine et repasse aux fellahs le coton égrené, plus une certaine somme variant suivant les cours de la marchandise. Parfois, enfin, le coton égrené revient aux producteurs qui se contentent alors de payer aux industriels le prix de l'égrenage.

Toutefois, ces différentes façons d'agir ne sont pas les plus courantes. La plupart du temps le fellah vend directement à des individus qui font profession d'être marchands de coton. Ces derniers font égrener et reven-

(1) Lecarpentier, déjà cité, Chapitre X, Les Industries et le Commerce intérieur, pages 83 à 91.
Fr.-Charles Roux, déjà cité, Troisième partie, Industrie et Commerce, chap. I, Fonctionnement des achats et des ventes, Industrie, pages 210 à 273.

dent ensuite le coton sur le marché d'Alexandrie. Trop souvent l'usurier du village fait figure de marchand de coton. Comme l'époque des paiements a lieu en octobre, si le fellah n'a pas poussé l'imprévoyance jusqu'à vendre sa récolte sur pied, à coup sûr il se fait honteusement voler au moment de la récolte. L'usurier lui impose son prix et il n'est pas rare de voir un cantar de coton valant 350 piastres à Alexandrie et 330 piastres seulement à 100 kilomètres de cette ville. Pour remédier à une situation aussi déplorable, le Gouvernement a créé, en septembre 1912, 92 marchés de coton (halakats) dans les campagnes. Excellente mesure, et qui produisit immédiatement de très bons résultats : en 1912, 14.000 propriétaires ont vendu aux halakats plus d'un demi-million de cantars de coton. Il est certain que les opérations des usuriers ont été gênées et l'on ne peut que souhaiter l'établissement d'un plus grand nombre de ces marchés, opération qui revient malheureusement assez cher.

La vente du coton se fait sur marchandise prête ou sur marchandise à livrer. La vente sur marchandise prête ne peut naturellement se traiter qu'après la récolte, quand le coton est dans les magasins du propriétaire ou dans les chounahs des banques, usines d'égrenage ou maisons de commissions, comme gage d'avances avec une marge déterminée. Les propositions d'achat sont faites en piastres par cantar de coton non égrené, sur échantillons ou après examen sur place de la marchandise.

La vente sur marchandise à livrer se traite quand le

coton est sur pied, quelquefois même lors de son ensemencement. Au moment de la transaction, le propriétaire du coton s'engage à livrer à la cueillette une quantité déterminée qui représente ce qu'il estime que lui donnera sa récolte. Quant au prix qu'aura à payer l'acheteur, tantôt il est convenu et arrêté dans l'acte de vente lors de la transaction, tantôt, suivant l'expression consacrée, il est à fixer sur base contrats ; dans ce cas il se décompose en deux parties : l'une qui est convenue et arrêtée dans l'acte de vente lors de la transaction et qui correspond à la valeur de la graine, à la qualité du coton, à la notoriété de la région, et du cultivateur, à la disponibilité de l'article, etc... ; l'autre, la plus importante, qui correspond à la valeur du coton égrené et dont le montant sera fixé par le vendeur lui-même, lequel choisira le cours des contrats de la Bourse d'Alexandrie de tel jour qui lui plaira, pourvu que ce soit avant l'échéance convenue d'avance dans l'acte de vente. Cette pratique est détestable. Son premier résultat, en effet, est de mettre en opposition l'intérêt du vendeur et celui de l'acheteur ; d'autre part, et c'est là le point le plus grave, les producteurs désireux de vendre leur coton au meilleur prix possible, attendent les derniers jours de leur contrat pour liquider. Comme tous partagent le même sentiment, il en résulte une vente en bloc et par suite une dépréciation, qui ne peut nuire qu'aux fellahs (1).

(1) Memento agricole de la Société Sultaniennne d'Agriculture, 1920. Commerce du Coton.

Le coton est acheminé ensuite vers l'usine. Pour effectuer ce trajet, il emprunte toutes les voies de communication, canaux, chemins de fer, routes, etc... Souvent même il arrive à dos de chameaux ou transporté par des baudets.

Jusqu'à la Guerre de Sécession, le coton était égrené à la ferme même, à l'aide d'une machine fort simple, mûe à bras d'hommes. L'énorme développement de la production du coton en Egypte, à cette époque, amena une demande de plus en plus grande de main-d'œuvre. La substitution de la machine à l'appareil primitif était fatale. Elle fut réalisée entièrement en 1854-1855, lorsque M. J. Ninet eût introduit, en Egypte, l'égreneuse Mac-Arthy et un peu plus tard l'égreneuse Withney.

En 1913, il existait 140 usines à égrener, renfermant 6.500 machines et 175 pièces hydrauliques. Sur ces 140 usines, 110 se trouvaient dans le Delta et 30 en Haute-Egypte. Les principaux centres industriels étaient pour la Basse-Egypte : Zagazig, Kafr-el-Zayat, Mansourah, Damanhour, Tantah, Benhah, Shibin-el-Kom. En Haute-Egypte, nous trouvons : Médinet-el-Fayoum, Minieh, Beny-Souef, Maghaga, Fashna.

Je ne rentrerai pas dans la description détaillée d'une usine d'égrenage. Qu'il me suffise de dire qu'elle comprend, en outre des vastes halls, réservés aux dépôts de coton, deux salles : celle des métiers et la salle de la presse. Les métiers à égrener sont de deux sortes : à scies ou à couteaux. Ces derniers sont les meilleurs à la condition toutefois d'être bien réglés.

La quantité fournie par l'égrenage varie suivant la qualité. C'est ce qu'on appelle le rendement à l'égrenage. Le cantar non égrené des meilleures qualités donne 105 à 108 rotolis de coton égrené. Le Sakel donne 100 rotolis. Une fois égrené, le coton est transporté en wagonnets à la presse d'où il ressort en balles différentes de volumes et de poids, suivant qu'elles sont destinées au marché d'Alexandrie où directement à l'exportation. Dans le second cas, le plus rare, le coton passe dans la presse à vapeur, qui rend des balles très tassées, pesant exactement 7 cantars $\frac{1}{2}$; dans le premier cas, il est soumis à la presse hydraulique, d'où sortent des balles plus volumineuses, mais sensiblement moins lourdes et de poids irréguliers, variant de 4 à 5 cantars $\frac{1}{2}$. Ainsi emballé, le coton n'est pas expédié immédiatement en Europe. Il passe entre les mains d'autres intermédiaires avant de quitter l'Egypte. Alexandrie est le grand marché du coton. Ce dernier y arrive en grosses balles hydrauliques que l'on ouvre. Le coton passe par un batteur, puis est transporté à la presse à vapeur, qui le transforme en balles plus serrées de 7 cantars $\frac{1}{2}$. Ces opérations ont pour but de permettre à l'acheteur de se rendre compte du produit, et trop souvent, hélas ! elles favorisent le mélange frauduleux de plusieurs espèces de coton. Ces balles enveloppées d'une forte et solide couverture, laissant peu de coton à découvert, marquées et attachées très distinctement, ont une supériorité incontestable, notamment sur la balle américaine, qui n'est la plupart du temps, qu'un « paquet sale, endommagé, de vilaine apparence, im-

bibé d'eau, difforme, semblable à un dos de tortue et très combustible ».

Deux Bourses de coton fonctionnent à Alexandrie ; l'une pour les livraisons au comptant (Bourse de Minel-el-Bassal) ; l'autre pour les livraisons à terme : Bourse de la rue de Chérif. La première d'entre elles est la plus importante. La valeur du coton y est déterminée par la comparaison avec une variété représentant la moyenne des qualités marchandes ; avant la guerre, le Mit-Affi servait de base à toutes les transactions. Ce sont les négociants exportateurs, eux-mêmes, qui déterminent la variété de coton appelée à jouer le rôle de variété type. D'ailleurs, pour quelques espèces que ce fut, les achats se font suivant que le coton est estimé extra, good, fully good fair, good fair, fully fair.

A la Bourse de Minel-el-Bassal, les ventes et achats se font par l'intermédiaire de courtiers sur présentation d'un échantillon. Les exportateurs se sont groupés et ont constitué « l'Alexandria General Produce Association », dont le but est de régulariser les opérations de toutes les marchandises, d'adopter les types de coton, de graines de coton, de céréales, d'établir pour les transactions en marchandises, des règles uniformes et généralement de s'occuper de toutes les questions intéressant le commerce d'exportation ; entre autres, c'est elle qui statue en dernier ressort sur les contestations pouvant s'élever sur la conformité ou la non conformité de la qualité livrée avec le type. Jusqu'à ce jour, cette Association n'a été soumise à aucun contrôle de la part du Gouvernement ; il semble bien qu'il soit

nécessaire d'en établir un, car souvent cette association a semblé vouloir faire triompher ses intérêts personnels, plutôt que ceux de l'Égypte.

Les frais qui accompagnent la vente sont, suivant les marchés, à la charge des acheteurs ou des vendeurs. De même pour les frais de transport en Europe. Il n'y a pas à ce sujet de règles fixes.

À la Bourse de la rue de Chérif, à Alexandrie, se traitent les livraisons à terme. Les courtiers y sont réunis en corporations. Cette Bourse est l'ancre de la spéculation ; on y joue à la hausse ou à la baisse, et c'est là que naissent ces écarts injustifiés entre les prix dont le pauvre fellah finit toujours par souffrir.

Quels étaient, avant la guerre, les prix du coton sur le marché d'Alexandrie ? Ces prix avaient subi de nombreuses variations. En 1822, ils atteignaient 15 tallaris $\frac{1}{2}$ le cantar, pour tomber, en 1842, au-dessous de 13 tallaris. La Guerre de Sécession les fit monter à 52 tallaris, en 1864. Trois ans après ils étaient retombés à 12 tallaris $\frac{1}{2}$. La mise en culture de grandes quantités de terrains cotonniers en Amérique, en Russie, dans les Indes, en Chine, amenèrent une prodigieuse baisse ; en 1898, le coton ne cote plus que 8 tallaris 15/16 le cantar. Une baisse identique se produisait alors sur le coton américain qui, de 24 dollars 35 la livre, en 1863, tomba à 10 dollars 18, en 1870, à 6 dollars 53 en 1876, et enfin, en 1898, à 5 dollars 72.

Toutefois, une plus grande consommation mondiale du coton, les excellentes qualités du coton égyptien ne tardèrent pas à faire remonter les prix. En 1905-1906,

ils atteignent 16 tallaris le cantar. Dès lors, le coton égyptien va s'en tenir à peu près à cette moyenne, comme l'indiquent les chiffres suivants :

Années	Prix du cantar
1905-1906	16 tallaris
1906-1907	19 » 5/32
1907-1908	18 » 7/32
1908-1909	15 » 15/32
1909-1910	23 » 10/32
1910-1911	20 » 2/32
1911-1912	17 » 8/32
1912-1913	18 » 9/32

Paragraphe 5. — Commerce d'exportation du coton égyptien

Une fois acheté, sur le marché d'Alexandrie, le coton est transporté à bord des paquebots et prend ensuite la direction de l'Europe où de l'Amérique. Alexandrie est le principal port exportateur de coton de toute l'Egypte. En 1906, cette ville expédiait 6.683.700 cantars de coton, tandis que Port-Saïd n'en exportait que 12.499 cantars et Suez 4 cantars.

Où se dirigent ces grandes quantités de coton ? Quels sont les pays d'Europe qui les reçoivent ? et dans quelles proportions ?

Quelques années seulement après les premières tentatives de culture du coton en Egypte, les statistiques

donnaient à ce sujet, les renseignements suivants (rapport de Bowring).

	En balles	Marseille	Angleterre	Trieste	Livourne	Hollande	Russie
1822..	118	135	150	60			
1825..	29.391	87.808	9.639	3.244	5.094	1.978	
1830..	12.256	27.962	3.921	7.750	605		
1835..	33.812	31.709	32.362	424	150		
1837..	35.955	42.495	56.159	725			680

En 1830, l'Espagne avait reçu 1194 balles de coton, 3 seulement en 1857. Gênes, en 1837, avait reçu 660 balles de coton.

La France qui importait, au début, la plus grande quantité de coton égyptien se voit dépasser par l'Angleterre. Il est certain que les événements d'Orient, après la mort de Mohammed-Aly, ont exercé un contre-coup sur le commerce de ce pays avec l'Egypte. Depuis 1873, la prépondérance de l'Angleterre n'a fait que se maintenir. La Guerre de Sécession l'afermit très solidement. En 1871, nous relevons les chiffres suivants : (quintaux).

Angleterre	1.409.472 quintaux
Autriche	116.954 »
France	135.954 »
Italie	167.073 »
Russie	11.130 »
Turquie	4.806 »
Syrie	150 »

1.845.452 quintaux

La part de l'Angleterre est à peu près le double de celle de tous les autres pays réunis. En 1900 et en 1906, même situation :

Pays	Exportation en cantars	Valeur
Angleterre ...	7.748.690 cantars	10.702.515 L. E.
Allemagne ...	880.714 »	1.658.938 »
Amérique	560.201 »	1.472.499 »
Autriche	545.282 »	1.063.896 »
Belgique	114.374 »	125.307 »
France	1.137.180 »	1.819.900 »
Italie	583.590 »	747.396 »
Russie	1.192.653 »	1.382.794 »

De l'examen de ces chiffres, il résulte que le coton égyptien voyait de plus en plus le champ de son exportation s'étendre. Il le devait autant à l'industrialisation toujours plus croissante du coton américain par les Etats-Unis, eux-mêmes, qu'aux qualités que présentait la fibre du Mit-Afifi ou du Yoannovitch.

Voici quelles ont été, de 1910 à 1913, les quantités de coton exportées, y compris leur valeur (en cantars et en livres égyptiennes) :

	1910	1911	1912	1913
Allemagne. Quantités :	554.000	602.000	671.000	665.000
Valeur :	2.312.000	2.071.000	2.211.000	2.430.000
Angleterre. Quantités :	3.034.000	3.168.000	3.798.000	2.996.000
Valeur :	12.066.000	11.016.000	12.572.000	10.007.000
Amérique. Quantités :	467.000	593.000	1.233.000	674.000
Valeur :	1.840.000	2.027.000	4.073.000	2.443.000
Autriche. Quantités :	298.000	343.000	357.000	432.000
Valeur :	1.236.000	1.192.000	1.183.000	1.678.000
France. Quantités :	536.000	570.000	683.000	656.000
Valeur :	2.183.000	1.989.000	2.272.000	2.406.000
Italie. Quantités :	191.000	221.000	264.000	266.000
Valeurs :	786.000	761.000	884.000	971.000
Russie. Quantités :	396.000	513.000	606.000	600.000
Valeurs :	1.644.000	1.771.000	2.036.000	2.191.000
Suisse. Quantités :	226.000	291.000	303.000	274.000
Valeurs :	435.000	1.004.000	1.000.000	1.002.000
Divers. Quantités :	307.000	337.000	392.000	410.000
Valeurs :	1.240.000	1.157.000	1.298.000	1.495.000
<i>Totaux.</i> Quantités :	6.009.000	6.638.000	8.307.000	6.973.000
Valeurs :	24.242.000	22.988.000	27.529.000	25.513.000

Tels étaient, avant la guerre, la production et le commerce tant extérieur qu'intérieur du coton non égrené. Ce n'est pas tout, car à côté de ce dernier produit le coton fournit encore les tourteaux et surtout la graine de coton.

Paragraphe 6. — Culture et commerce des graines de coton et des tourteaux

La graine de coton se compose de : farine : 34,22 % ; huile 20 % ; coques : 35,78 % ; duvet : 10 %. On a songé qu'assez tard à employer industriellement la graine de coton. Après plusieurs années de tâtonnements, ce fut seulement en 1854 que l'on se rendit compte de

l'importance de ce produit. La graine de coton fournit une huile excellente remplaçant avantageusement l'huile d'olive. Les résidus donnent un très bon fourrage et l'on a même songé, après une trituration convenable, à les employer pour la nourriture humaine, sous forme de farines. Les cendres des coques sont excellentes comme engrais et quelques industriels des Etats-Unis ont déjà songé à tirer parti des fibres de la tige du cotonnier, pour la fabrication du papier. On voit donc combien les recherches des savants étrangers et notamment des savants français, ont été utiles pour notre pays.

La teneur en huile des graines varie avec la variété, le climat de la région de production, les conditions de la culture, le temps qui s'est écoulé entre la récolte et l'extraction de l'huile. Des expériences faites, il résulte que les graines de la Haute-Egypte sont plus riches en huile que celle du Delta. De la quantité de graines produites, une partie sert aux semences, une autre partie est employée à fournir de l'huile pour la consommation intérieure. Le reste est exporté. En 1909, une huilerie importante était établie à Alexandrie avec tous les perfectionnements modernes, une raffinerie y était jointe. Deux autres huileries fonctionnaient à l'intérieur du pays, l'une à Zagazig, l'autre à Kafr-el-Zayat. L'huile produite est légère, dépourvue d'acidité, neutre de goût, elle constitue une excellente huile comestible à condition d'être convenablement épurée. Quant aux usages industriels, elle sert surtout à la fabrication des savons que les huileries de Zagazig et de Kafr-el-Zayat avaient

déjà commencé à produire en 1913. On pouvait estimer alors la consommation locale en graines à 550.000 ardebs environ.

Le grand marché aux graines était à Alexandrie la Bourse de Minet-el-Bassal.

L'exportation des graines à l'étranger atteignait des quantités considérables. Voici les statistiques officielles pour 1913 et les années antérieures :

Années	Quantités (ardebs)	Valeurs (L. E.)
1883-1884	1.910.826	1.465.054
1890-1891	2.827.898	1.485.970
1900-1901	3.016.085	1.813.551
1910	2.674.000	2.160.000
1911	3.818.000	3.039.000
1912	4.907.000	4.087.000
1913	3.605.000	3.295.000

Les prix de la graine de coton — par ardebs — sont restés à peu près tout le temps les mêmes, environ 63 P. T.

Où se dirigeaient ces graines ? Comme le coton, après avoir été traitées au marché de Minet-el-Basal, elles étaient embarquées à Alexandrie et partaient de là à destination de l'Europe. Les graines de coton n'étaient exportées que dans deux pays d'Europe, l'Angleterre et la France ; les autres nations ne figurant que pour des quantités tout à fait négligeables. (Valeur exprimée en livres égyptiennes) :

Années	Total	Angleterre	France	Autres pays
1885	1.439.191	1.315.017	114.270	9.934
1890	1.380.255	1.289.737	90.137	381
1895	1.200.364	1.125.205	74.749	410
1900	1.960.499	1.813.984	142.594	3.921
1903	1.501.416	1.407.205	92.768	1.443

De 1905 à 1909, les moyennes quinquennales nous montrent l'Allemagne disputant la place à la France :

De 1905 à 1909 :

Allemagne : Quantités : 2.460.000 Ardebs.

Valeurs : 169.000 L. E.

Angleterre : Quantités : 3.121.000 Ardebs.

Valeurs : 1.937.000 L. E.

Autriche : Quantités : 44.000 Ardebs.

Valeurs : 28.000 L. E.

France : Quantités : 209.000 Ardebs.

Valeurs : 130.000 L. E.

Divers : Quantités : 9.000 Ardebs.

Valeurs : 7.000 L. E.

A partir de 1910, l'Allemagne a pris définitivement la place de la France et dispute même le premier rang à l'Angleterre (quantités exprimées en ardebs, valeur en livres égyptiennes) :

	1910	1911	1912	1913
Allemagne. Quantités :	774.000	1.143.000	1.826.000	1.616.000
Valeurs :	636.000	900.000	1.520.000	1.481.000
Angleterre : Quantités :	1.765.000	2.525.000	2.820.000	1.862.000
Valeurs :	1.418.000	2.021.000	2.349.000	1.699.000

		1910	1911	1912	1913
Autriche.	Quantités :			17.000	6.000
	Valeurs :			14.000	5.000
France.	Quantités :	124.000	144.000	223.000	120.000
	Valeurs :	48.000	113.000	195.000	109.000
Autres pays.	Quantités :	11.000	6.000	11.000	1.000
	Valeurs :	8.000	5.000	9.000	1.000

Quant aux tourteaux, les statistiques des années 1905 et 1906, nous donnent les chiffres suivants :

	Poids (cantar)	Valeur (L. E.)
1905	67.714	214.764
1906	74.754	238.293

Cette exportation était toute entière ou à peu près dirigée vers l'Angleterre, qui, sur une valeur de 238.293 L. E., en 1906, en avait importé à elle seule, pour 227.224. L. E. En 1913, la valeur des tourteaux exportés atteignait 9 millions de frs. Tous étaient à destination de l'Angleterre.

CHAPITRE DEUXIEME

L'EGYPTE PENDANT LA GUERRE

Paragraphe 1. — Des conséquences de la déclaration de guerre en Egypte et des mesures prises par le Gouvernement.

Contrée fournissant un seul produit d'exportation important, l'Egypte était destinée fatalement à éprouver une crise dans ce produit même en raison de l'arrêt que la guerre amena au début, dans le fonctionnement des usines qui l'utilisaient. En juillet 1914, le marché du coton tomba complètement dans le marasme, les premiers mois des hostilités ne firent qu'empirer la situation. Sur le marché de Liverpool, le prix du coton baissa de 13 pences 50 par livre à 6 pences 93. C'étaient là les plus bas prix que l'on avait jamais connu.

En Egypte, l'annonce de la déclaration de guerre amena immédiatement une chute des prix fantastique ;

de 19 tallaris le cantar, le coton tomba subitement à 10 tallaris $\frac{1}{2}$, baisse d'autant plus considérable, d'ailleurs, que la surface des terres plantées en coton avait notablement augmenté (1.775.270 feddans en 1913-1914 contre 1.723.094 feddans en 1912-1913). Le crédit disparut à peu près complètement et cela juste au moment où les agriculteurs en auraient eu le plus besoin pour assurer la récolte de leur coton. Le Gouvernement se rendant compte de toute la gravité de la situation, autorisa la National Bank à faire des avances en numéraire aux fellahs. De son côté, il décida d'acheter directement leur coton aux producteurs qui en possédaient des quantités trop petites pour pouvoir faire l'objet de transactions bancaires : mesure dangereuse et que l'on aurait pu éviter si l'Egypte avait eu à sa disposition des instruments de crédit, ayant fait leurs preuves. Pareille crise, aurait été, en effet, très largement atténuée si une Banque Nationale Indigène avait existé alors. Les Banques étrangères, soucieuses de protéger leurs capitaux, ont cessé le crédit aux premières menaces de guerre. Une Banque Indigène, au contraire, créée dans le but exclusif de favoriser le développement économique de l'Egypte, n'aurait pas hésité à soutenir le pays et à lui éviter les conséquences désastreuses de cette crise. Depuis 1918, nous possédons une Banque Nationale Indigène (Banque Masre). Notre devoir le plus strict, à nous Egyptiens, est d'aider à son développement, en lui apportant nos capitaux, en la faisant connaître autour de nous.

Un évènement accidentel contribua pour beaucoup à

atténuer ce que cette situation avait d'inquiétant, je veux parler de l'arrivée du corps expéditionnaire en Egypte. Les dépenses, souvent excessives des soldats, l'achat de matières alimentaires nécessaires pour les nourrir, enrichirent les classes pauvres.

Il n'en reste pas moins que le marché de Minet-el-Bassal, à Alexandrie, resta fermé pendant les mois d'août, septembre et début octobre 1914. Le Gouvernement dut prendre des mesures pour la liquidation des contrats de coton en cours au mois de juillet 1914. Le Décret n° 114 du jeudi 3 septembre 1914, suspendit de ses fonctions la commission de la Bourse des marchandises d'Alexandrie et déclarait inopérante la décision de cette commission, en date du 6 août 1914, clôturant tous les contrats de coton en bourse, au prix de compensation de talaris : 15/3/8 le cantar. Lesdits contrats devaient être maintenus à leurs positions respectives du 6 août 1914. Ce décret visait exclusivement les contrats de coton, et non les contrats de graines de coton (arrêté n° 228, du 28 septembre 1914).

L'arrêté n° 122 du jeudi 17 septembre 1914 interdisait aux courtiers d'Alexandrie de procéder à aucun arrangement amiable sur les contrats de coton, maintenus par décret du 3 septembre 1914, sans l'autorisation écrite et permanente d'une commission nommée à cet effet. Tout courtier, dans les trois jours de ce décret, devait fournir le détail des arrangements amiables faits par lui depuis le 6 août 1914. Finalement, par décret n° 161, en date du samedi 28 novembre 1914, la liquidation de ces contrats, en cours du 6 août 1914, fut

fixée au 3 décembre 1914, sur la base de tallaris : 12 3/4 le cantar. A signaler également l'arrêté n° 144, du 28 octobre 1914, qui suspendit les deux premières émissions fixées aux 2 et 9 novembre 1914, pour les ordres de vente des contrats de coton, à l'échéance de novembre. L'arrêté n° 153, du 11 novembre 1914, interdit les émissions des 16 et 23 novembre 1914 et décida qu'aucune émission ne pourrait être faite avant le mois de mars 1915.

Ayant sur son territoire des troupes en quantité importante, obligée de veiller à l'alimentation d'une population qui atteignait alors 12.292.000 habitants, le Gouvernement Egyptien prit des mesures énergiques.

L'arrêté n° 125, du 22 septembre 1914, limitait la superficie totale à cultiver, en coton, à un million de feddans pour toute l'Egypte. La culture du coton en Haute-Egypte était entièrement prohibée. Sans tenir compte des terrains incultes, la superficie de culture du coton pour chaque propriété ne devait pas dépasser le quart du domaine. Deux exceptions toutefois : les terrains impropres à la culture des céréales pouvaient être plantés en coton jusqu'au tiers de leur superficie. En Haute-Egypte, les terrains situés dans les bassins constitués en Hochas et jouissant de l'eau Séfi, soit du Nil, soit des canaux, pouvaient recevoir la culture du cotonnier.

Le décret n° 145, du vendredi 30 octobre 1914, maintenait la prohibition de la culture du coton en Haute-Egypte, supprimait l'exception en faveur des terrains impropres à toute culture des céréales, par contre il

étendait la superficie cultivable au tiers de la superficie du sol. L'arrêté n° 151, en date du lundi 9 novembre 1914, supprima complètement cette dernière restriction. La culture du coton redevenait entièrement libre.

**Paragraphe 2. — De la hausse du coton, en Egypte,
pendant la guerre**

La baisse du coton ne dura pas. Elle ne pouvait pas durer. Les pays belligérants réclamaient une quantité toujours de plus en plus grande de ce textile, soit pour la préparation des explosifs, soit pour l'entretien de leurs soldats. La hausse n'est pas encore très sensible en 1915. Au mois de janvier de cette année, le cântar de coton égyptien sur le marché d'Alexandrie ne vaut que 11 tallaris ; à Liverpool, 12 tallaris 68. Au mois de décembre, il a atteint le prix de 19 tallaris à Alexandrie et de 20 tallaris 22 à Liverpool. La production américaine, qui, en 1913-1914, avait été de 14.900.000 balles de 500 livres anglaises, et en 1914-1915 de 15.100.000 balles, tombe brusquement en 1915-1916, à 12.900.000 balles, par suite de récoltes déficitaires cette année-là, en Géorgie et en Floride, dues autant à une grande sécheresse qu'aux attaques des parasites du coton. En 1917, la récolte se maintient à 12.975.000 balles, pour retomber, en 1918, à 11.912.000 balles.

Le coton égyptien profita de cette favorable diminution. De 1915 à 1918, nous assistons à une ascension des prix, ascension discontinue d'ailleurs, coupée de brus-

ques alternatives de baisse, dans lesquelles il faut voir, en majeure partie, l'effet de la spéculation. Les chiffres suivants donneront quelque idée de la hausse et en même temps du peu de stabilité des prix.

En 1916, le cantar de coton atteint, en novembre, 42 tallaris 50 à Alexandrie, et 42 tallaris 50 à Liverpool. Fin novembre, il tombe brusquement à 37 tallaris 50 pour remonter immédiatement en décembre. — En 1917, la spéculation s'exerce sur une plus vaste échelle encore ; le cantar s'élève jusqu'au prix jamais jusque là atteint de 61 tallaris le cantar à Alexandrie, le 20 juillet et de 62 tallaris 87 à Liverpool. En décembre, il est retombé à 39 tallaris. En 1918, les prix sont légèrement inférieurs : 41 tallaris le cantar. A partir de juillet de cette année, le coton égyptien n'est plus coté, soit à Alexandrie, soit à Liverpool. Déjà, auparavant, un décret du 16 novembre 1917 avait interdit l'exportation du coton sans un permis délivré par une Commission spéciale. A la suite d'un accord passé entre le Gouvernement Égyptien et le Gouvernement Anglais, toute notre récolte avait été achetée par ce dernier à des prix basés sur l'étalon de 42 dollars par cantar de Sakellari-dis et revendue pour l'exportation à des prix basés sur l'étalon de 48 dollars franco bord à Alexandrie, pour la même qualité de coton, la différence de prix constituant le chiffre approximatif, tel qu'il est estimé, des dépenses de toute sorte, faites à Alexandrie. Fait assez curieux, le coton américain n'a jamais atteint proportionnellement les hauts prix du coton égyptien. Ainsi la livre de middling américain, qui, en 1913, valait 6

cents 75, en 1914 7 cents 27, est montée en 1915 à 14 cents 83, en 1916, à 12 cents 19. En 1917, la hausse a été plus fortement accentuée, la livre de coton atteint 30 cents, en 1918, elle monte jusqu'à 34 cents 50 (marché de la New-Orléans). On est loin, cependant, des formidables bonds marqués par le coton égyptien, et surtout la hausse, puisque hausse il y a, est régulière et n'est pas marquée de ces brusques à coup que nous avons signalé pour le coton égyptien, raison de plus pour les mettre sur le compte de la spéculation.

Les chiffres précédents ne peuvent donner qu'en bloc une idée de la hausse du coton, je crois utile de montrer la progression ascendante des prix par rapport à chaque espèce de coton (qualité good fair). :

	31 décembre 1915	31 décembre 1916	31 décembre 1917	juillet 1918
Mit-Affi ...	18 t.	37 t. 50	36 t. 50	39 t.
Achmouni ...	15 » 75	33 »	34 »	35 »
Assit-Affi ...	18 »	est coté avec le Mit-Affi, vu le peu de quantité produite.		
Yoannovitch.	20 » 25	N'est plus coté pour la même raison.		
Nubari	18 » 25	37 » 25	37 »	39 » 30
Sakellaridis.	20 »	40 »	37 »	41 »

La production a-t-elle augmentée, eu égard aux prix ?
Si oui, dans quelles proportions pour les différentes régions de l'Egypte ?

Paragraphe 3. — Superficies cultivées

Voici par provinces, la quantité de feddans plantés en coton, au cours des années 1915, 1916, 1917 :

BASSE-EGYPTE :

Béhéra		1915 : 177.732 feddans.
		1916 : 240.874 »
		1917 : 245.041 »
Dakalieh		1915 : 151.777 feddans
		1916 : 238.970 »
		1917 : 238.479 »
Menoufieh		1915 : 103.297 feddans
		1916 : 118.454 »
		1917 : 123.078 »
Gharbieh		1915 : 158.868 feddans.
		1916 : 212.189 »
		1917 : 207.568 »
Charkieh		1915 : 159.868 feddans.
		1916 : 212.189 »
		1917 : 207.568 »
Kalioubieh		1915 : 35.258 feddans.
		1916 : 65.141 »
		1917 : 68.387 »

HAUTE-EGYPTE :

Guizeh		1915 : 23.942 feddans.
		1916 : 32.739 »
		1917 : 35.858 »

Fayoum	1915 :	76.756 feddans.
	1916 :	80.058 »
	1917 :	82.491 »
Kena	1915 :	1.886 feddans.
	1916 :	2.298 »
	1917 :	2.297 »
Assiout	1915 :	22.978 feddans.
	1916 :	50.818 »
	1917 :	59.010 »
Beny-Souef	1915 :	50.949 feddans.
	1916 :	72.892 »
	1917 :	72.936 »
Guerga	1915 :	1.444 feddans.
	1916 :	3.392 »
	1917 :	4.087 »
Minia	1915 :	68.301 feddans.
	1916 :	122.793 »
	1917 :	126.049 »
Assouan	1915 :	2.725 feddans.
	1915 :	708 »
	1917 :	793 »

En additionnant ces chiffres on trouve pour la Haute
et la Basse-Egypte, les données suivantes :

Basse-Egypte	1915 :	937.015 feddans.
	1916 :	1.289.869 »
	1917 :	1.293.787 »
Haute-Egypte ...	1915 :	248.989 feddans.
	1916 :	365.643 »
	1917 :	383.521 »

L'année 1915 doit être laissée de côté, car les fellahs n'ont pas voulu planter cette année là de grandes quantités de terrains en coton, vu l'effondrement des prix, en 1914.

Si donc, on compare les données précédentes avec celles fournies par les statistiques antérieures, on constate que pour la Basse-Egypte, ni en 1916, ni en 1917, les cultures de coton n'ont atteint les superficies plantées en 1913 (1.340.000 feddans en 1913 contre 1.289.869 en 1916 et 1.293.787 en 1917). Il en est de même pour la Haute-Egypte (383.000 feddans en 1913 contre 365.613 en 1916 et 383.521 en 1917), sauf, peut-être, pour l'année 1917, mais l'augmentation est si faible ; 521 feddans, qu'on peut la passer sous silence.

Cette constatation est facile à expliquer. En effet, au cours des années de guerre, aucune extension n'a été donnée aux irrigations ; de plus, l'assèchement des marais de la Basse-Egypte aurait exigé trop d'argent et surtout trop de main-d'œuvre à un moment où l'Egypte voyait sa population en partie embrigadée comme soldats, en partie réquisitionnée pour les services militaires des Alliés.

La production, elle-même, est toujours restée inférieure à celle d'avant-guerre. Tandis qu'en 1913-1914, elle atteignait 7.664.000 cantars, en 1914-1915, elle arrivait à peine à 6.451.000 cantars, à 4.775.000 en 1915. L'année cotonnière 1916-1917 marque un léger progrès : 5.060.000 cantars, progrès qui ne fait que s'agrandir, en 1918 : 6.293.000 cantars. Vers la fin de l'année 1916, le Gouvernement Egyptien se préoccupa des dangers

d'une disette possible des matières alimentaires. Ces dernières se faisaient de plus en plus rares à l'importation ; les nations Européennes gardant par-devers elles toute leur production. De plus, le Corps Expéditionnaire s'était considérablement accru. L'Egypte dut subvenir à son entretien. Devant de pareilles nécessités, il fut décidé (décret du 9 septembre 1917), que pour l'année 1918, il serait interdit de planter en coton, plus d'un tiers de tout terrain favorable à la culture des céréales. Cette mesure entraîna, en 1918, une réduction considérable des superficies plantées : En Basse-Egypte 1.023.888 feddans contre 1.293.787 en 1917, diminution de 169.899 feddans. En Haute-Egypte, 291.684 feddans contre 382.521 en 1917, diminution de 191.837 feddans. La diminution de la production est également très sensible : 5.250.000 cantars pour 1918-1919, contre 6.293.000 cantars en 1917-1918.

Comme l'on peut bien le penser, le rendement moyen par feddans a fortement diminué aussi ; en 1913, il était de 4 cantars 44, en 1914 il tombe à 3 cantars 67. Après une légère hausse, en 1915 (4 cantars 02), il descend à 3 cantars 06 en 1916, et à 3 cantars 75 en 1917.

Paragraphe 4. — Variétés de coton cultivées pendant la guerre

Quelles ont été pendant la guerre les différentes espèces de coton cultivées en Egypte et dans quelle proportion ? Cette question est extrêmement intéressante, car

pendant le cours de la guerre, l'on peut affirmer qu'une seule variété de coton — le Sakellaridis — a été plantée en Basse-Egypte. Or, le Sakel, de rendement faible au feddan, plus faible encore à l'égrenage, de culture délicate, fournit une fibre excellente. On peut ainsi s'expliquer en partie la diminution de la production du rendement moyen au feddan et l'augmentation inouïe des prix.

Le Sakellaridis, produit d'une mutation si fréquente en Egypte, apparaît pour la première fois sur les statistiques en 1911. Il occupe alors 7.50 % des cultures cotonnières. Variété moins rustique que le Mit-Affi, il aime les arrosages légers et fréquents. Soumis plus facilement à l'action des parasites, il donne par feddan huit pour cent moindre que les autres qualités, à l'égrenage huit pour cent de moindre également. S'il offre un certain nombre de désavantages, « le Sakel » (c'est ainsi qu'il est communément appelé), se rachète par une merveilleuse adaptation au climat et au sol égyptien. Ses fibres sont plus longues, plus fines, plus soyeuses, plus résistantes que celles des autres variétés. Ses soies ont une couleur jaune plus pâle que celle du Mit-Affi ou du Nubari.

Les chiffres suivants permettront de se rendre compte de l'importance de sa culture, pendant la guerre, proportionnellement à celle des autres cotons :

BASSE-EGYPTÉ : (en feddan)

	Nubari	Mit-Affi	Assit	Abbassit	Yannovitch	Achouni	Sakel	Divers
1915..	97.740	204.911	48.977	6.734	28.552	443	545.352	4.333
1916..	54.613	136.663	65.316	3.164	4.220	19	1.024.006	186
1917..	35.139	93.565	36.725	3.577	1.567	178	1.120.124	311
1918...	19.577	34.982	20.296	4.838	223	377	938.897	5.198

MOYENNE-EGYPTE :

	Nubar	Mit-Aff	Assit	Abbassit	Yoannovitch	Achouni	Sakel	Divers
1915..	8.934	4.033	388	202		204.898	2.028	4
1916..	6.820	3.660	864			288.916	8.114	58
1917..	4.190	2.798	1.255		20	296.088	12.952	31
1918..	2.010	1.228	370			241.938	13.252	246

HAUTE-EGYPTE :

1915..	500	606	180	532	356	26.298	570	
1916..	694	1.123	422	227		54.654	20	71
1917..	8	312	28	112		65.608	104	10
1918..	670	30	70	33		31.021	831	54

L'Achmouni a continué à conserver en Haute et en Moyenne-Egypte la supériorité qu'il avait déjà acquise dès avant 1913. En Basse-Egypte, le Sakel l'emporte très nettement sur toutes les autres variétés, notamment sur son prédéceseur immédiat : le Yoannovitch.

Paragraphe 5. — Commerce d'exportation du coton égyptien pendant la guerre

Si avant la guerre le coton égyptien était embarqué à destination d'un grand nombre de ports, aussi bien pour Liverpool que pour Marseille, Trieste, New-York, Sébastopol ou Constantinople, au cours des années 1915 à 1918 nous apercevons de profonds changements tant au point de vue des pays importateurs que des quantités importées. Comme bien l'on pense, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie ainsi que leurs alliés ne figurent plus sur les statistiques. La Russie ne reçoit plus de coton, ou tout au moins très peu. Par contre, l'Angleterre s'est réservée à peu près tout le marché. Les chiffres

suivants exprimeront mieux que je ne pourrais le faire ce qu'il en a été :

Quantités en cantars.

Valeurs en L. E.

	1915	1916	1917	1918
Angleterre. Quantités :	3.198.000	2.752.000	2.550.000	3.528.000
Valeur :	9.990.000	15.400.000	20.784.000	26.819.000
Amérique. Quantités :	1.686.000	1.229.000	623.000	561.000
Valeur :	4.877.000	6.811.000	5.057.000	4.150.000
France. Quantités :	260.000	305.000	215.000	224.000
Valeur :	743.000	1.585.000	1.743.000	1.642.000
Italie. Quantités :	445.000	254.000	263.000	290.000
Valeur :	1.205.000	1.349.000	2.204.000	2.188.000
Russie. Quantités :	395.000	347.000	107.000	
Valeur :	1.077.000	1.865.000	918.000	
Suisse. Quantités :	541.000	183.000	113.000	115.000
Valeur :	1.216.000	483.000	905.000	890.000
Divers. Quantités :	374.000	347.000	203.000	302.000
Valeur :	1.038.000	1.821.000	1.884.000	2.295.000
Totaux. Quantités :	6.899.000	5.417.000	4.074.000	5.020.000
Valeur :	19.146.000	29.814.000	33.495.000	38.034.000

Le nombre des usines d'égrenage en Egypte a augmenté légèrement : 140, en 1914 ; 142, en 1920 (111 dans la Basse-Egypte, 31 dans la Haute-Egypte).

Telles ont été les différentes modifications apportées par la guerre, à la culture, à la production, au commerce du coton.

Paragraphe 6. — Production, commerce d'exportation des graines de coton et des tourteaux pendant la guerre.

Notre étude serait incomplète si nous ne parlions pas maintenant des graines de coton. Je crois utile de rap-

peler qu'en 1913 leur récolte avait été de 5.232.000 ardebs, avec un rendement moyen par feddan de 3 ardebs 04. L'ardeb valait alors P.T. 89,5. Comme pour le coton, au cours des quatre années de guerre, la production en graines s'est toujours maintenue à des chiffres inférieurs à ceux de 1913 :

1914-1915 : 4.566.000 ardebs.

1915-1916 : 3.629.000 »

1916-1917 : 3.865.000 »

1917-1918 : 4.824.000 »

Par contre les prix ont considérablement augmenté. Après une baisse passagère en 1914-1915 (P. T. 67,3 l'ardeb), nous les voyons bondir à P. T. 105,6 l'ardeb, en 1915-1916, puis à P. T. 118,4 en 1916-1917. En 1917-1918, les prix retombent à des cours légèrement inférieurs : P. T. 89,1 l'ardeb. Suivant la même politique économique que pour le coton, le Gouvernement Anglais s'est réservé (décret du 12 août 1917), toute la récolte des graines de coton. Une quantité suffisante devait être gardée en Egypte, pour être pressée sur place et servir aux besoins locaux.

La guerre a eu une heureuse influence sur le développement des huileries locales. Le manque de beurre, la restriction aux importations d'huile ou de graine, suscitèrent une assez forte extension de cette industrie. En 1913-1914, la consommation locale n'atteignait que 879.000 arbeds, en 1914-1915, elle était montée à 1.015.000 ardebs. Après une courte diminution, en 1915-1916 (881.000 arbeds), les chiffres se sont maintenus par la suite aux quantités suivantes :

1916-1917 : 1.282.000 ardebs.

1917-1918 : 1.013.000 »

Comme nous l'avons dit précédemment, l'Angleterre s'est réservée au cours des années 1914 à 1918, la presque totalité des exportations de graines de coton :

		1915	1916	1917	1918
<i>Angleterre.</i>	Quantités :	3.008.000	1.799.000	1.691.000	2.813.000
	Valeur :	2.336.000	1.894.000	1.817.000	2.595.000
<i>France.</i>	Quantités :	85.000	4.000	1.000	49.030
	Valeur :	76.000	4.000	1.000	47.000
<i>Divers.</i>	Quantités :	10.000	1.000		17.000
	Valeur :	7.000	1.000		15.000
<i>Totaux</i>	Quantités :	3.031.000	1.804.000	1.692.000	2.879.030
	Valeur :	2.352.000	1.899.000	1.818.000	2.657.000

Comme le coton et les graines de coton, les tourteaux ont pris pendant la guerre, le chemin de l'Angleterre ; leur exportation atteignait en 1917 : 82.298 tonnes, valant 597.691 L. E. Mais devant la cherté et la pénurie de combustible, la classe pauvre se servit du tourteau de coton comme moyen de chauffage ; une tonne de tourteau valant une tonne et demi environ de charbon. Aussi, en 1918, ne signale-t-on, aux exportations, que 5 tonnes de tourteaux d'une valeur de 50 livres égyptiennes.

Paragraphe 7. — Des conséquences de la hausse du coton

Cette hausse presque ininterrompue du coton pendant tout le cours de la guerre a exercé sur l'Egypte, une profonde influence, influence tantôt bonne, tantôt mauvaise comme nous allons le voir.

Les prix élevés obtenus par le coton égyptien, ont eu pour principale conséquence d'amener l'enrichissement de l'Egypte. Cet accroissement de la richesse a eu d'heureuses répercussions. Les revenus de l'Etat se sont trouvés fortement augmentés. En 1913, les Contributions directes produisaient : 5.517.854 L. E. Après une baisse passagère en 1914-1915 (5.254.096 L. E.) ; nous assistons pour les années qui vont suivre à une progression continue.

1915-1916 : 5.594.314 L. E.

1916-1917 : 5.575.338 L. E.

1917-1918 : 5.608.712 L. E.

1918-1919 : 5.612.291 L. E.

L'impôt foncier n'a guère donné de plus-value importante ; de 5.040.925 L. E. en 1913, il ne s'est jamais élevé à plus de 5.119.023 L. E. (en 1917-1918), où de 5.129.093 L. E. (1918-1919). Cette constatation vient donc à l'appui du fait que je signalais précédemment : la non-extension pendant les années de guerre des superficies cultivées. Ce sont les dîmes sur les dattiers et surtout les droits sur les propriétés urbaines qui ont amené cette augmentation des contributions directes. Même constatation sur le rendement des autres droits et contributions, ainsi qu'il résulte des chiffres ci-après :

1913 : 6.012.252 L. E.

1914-1915 : 4.863.536 L. E.

1915-1916 : 5.434.949 L. E.

1916-1917 : 6.594.085 L. E.

1917-1918 : 7.402.583 L. E.

1918-1919 : 9.005.480 L. E.

De 1913 à 1918-1919 l'on peut noter un accroissement de recettes se chiffrant par 2.993.228 L. E., amené en majeure partie par de nombreuses ventes et achats de propriétés. Sans examiner dans le détail les autres sources de revenus de l'Etat, je me contenterai simplement d'en donner les totaux. Les chiffres parlent d'eux-mêmes :

Années	Revenus divers
1913	1.509.304 L. E.
1914-1915	1.684.515 L. E.
1915-1916	2.537.125 L. E.
1916-1917	2.832.918 L. E.
1917-1918	4.601.431 L. E.
1918-1919	5.160.851 L. E.
Plus-value de 3.651.547 L. E. sur 1913.	

Années	Revenus des administrations de recettes
1913	4.329.206 L. E.
1914-1915	3.586.977 »
1915-1916	4.193.030 »
1916-1917	4.924.933 »
1917-1918	5.552.348 »
1918-1919	7.882.667 »
Plus-value de 3.553.451 L. E. sur 1913.	

Si l'on ajoute à ces différents revenus le produit de la taxe par habitant dont le montant est passé de 0.949 L. E. en 1913 à 1.133 L. E. en 1918-1919, on trouve les résultats suivants :

1913	:	17.368.616 L. E.
1914-1915	:	15.384.124 »
1915-1916	:	17.754.418 »
1916-1917	:	19.927.274 »
1917-1918	:	23.166.074 »
1918-1919	:	27.661.289 »

Plus-value générale de 10.292.673 L. E. sur 1913. Sans doute cette plus-value a été employée en majeure partie à combler l'accroissement des dépenses de l'administration (5.680.640 L. E. en 1913, contre 10.107.648 L. E. en 1918-1919), l'augmentation des dépenses militaires (1.125.898 L. E. en 1913, contre 1.899.705 L. E. en 1918-1919), à payer les intérêts annuels de la dette publique, à fournir des subventions plus élevées aux Municipalités, etc... Toutefois, l'amortissement de la dette Egyptienne a réalisé pendant ces années de guerre un sérieux progrès. En 1913 le montant total de la dette s'élevait à 94.202.340 L. E., les intérêts annuels à verser se chiffraient par 3.456.088 L. E. En 1918-1919 nous ne trouvons plus que 93.388.640 L. E. au montant de la dette exigeant un versement annuel de 3.432.135 L. E. L'amortissement pendant ces quatre ans s'était donc élevé à 813.000 L. E. entraînant une diminution annuelle de L. E. : 24.153 dans les intérêts à verser. Diminution importante si l'on songe que de 1908 à 1913, l'amortissement n'avait atteint que 493.000 L. E.

L'influence de la hausse des prix du coton pendant a guerre, s'est exercée sur les particuliers de façon

aussi intense mais sous des formes plus variées. Ayant à leur disposition des sommes d'argent plus importantes, les petits propriétaires ont pu rembourser leurs dettes. Lors de l'exercice 1914-1915, l'Agricultural Bank Of Egypt avait un compte d'annuités arriérées s'élevant à 1.394.546 L. E. Ce compte est allé en diminuant d'année en année :

1915-1916 :	1.209.186 L. E.	
1916-1917 :	817.254	»
1917-1918 :	403.786	»
1918-1919 :	151.326	»

De même, si l'on examine le bilan social du Crédit Foncier Egyptien, on constate que les versements différés sur prêts hypothécaires ont diminué considérablement. En 1914-1915 ils atteignaient 51.000 L. E. ; ils sont descendus successivement à 23.000 L. E. en 1915, puis à 19.000 L. E. en 1916 ; 11.000 L. E. en 1917, et enfin à 7.000 L. E. en 1918.

Non seulement les agriculteurs ont remboursé leurs dettes et acquitté régulièrement les intérêts des prêts qu'ils avaient contractés, mais encore et surtout ils ont bien moins emprunté, ayant en leur possession suffisamment de ressources pour financer, eux-mêmes, leur récolte. En 1914-1915 le montant des prêts hypothécaires (prêts non échus à la fin de l'exercice précédent et prêts nouveaux consentis pendant l'année) se montait à 6.371.846 L. E. Ce chiffre a diminué progressivement pendant les années suivantes :

1915-1916 : 5.564.292 L. E.

1916-1917 : 5.124.726 »

1917-1918 : 4.815.814 »

1918-1919 : 4.413.817 »

Même constatation si l'on jette les yeux sur les statistiques du Crédit Foncier Egyptien :

	1914	1915	1916	1917	1918
Prêts hypothécaires	590	123	150	375	228
Feddans	53.396	3.106	9.047	27.642	18.627
Valeur (en L. E.)	2.932.000	517.000	485.000	1.249.000	1.099.000

Les prêts ont diminué de moitié de 1914 à 1918-1919 et constatation plus intéressante encore, ce sont les prêts de peu d'importance qui ont surtout diminué :

	1914	1915	1916	1917	1918
De L. E. 500 et moins :					
Nombre	73	15	25	64	50
Montant	30.000	5.000	8.000	25.000	18.000 L. E.

De L. E. 500 à 1.000 :					
Nombre	128	31	33	80	54
Montant	99.000	26.000	24.000	60.000	18.000 L. E.

De L. E. 1.000 à 20.000 :					
Nombre	112	27	33	82	70
Montant	178.000	41.000	50.000	126.000	114.000 E. L.

Enfin la troisième manifestation de la richesse publique consiste dans l'accroissement des dépôts, soit dans les Caisses d'Epargne, soit dans les Banques. Pour l'ensemble des services de la Caisse d'Epargne postale de la petite épargne, de l'épargne rurale, voici quels on été de 1914 à 1918, le nombre des déposants et le solde de leur crédit :

	1914	1915	1916	1917	1918
Nombre	233.744	198.840	198.220	202.260	211.970
Solde (en L. E.).....	455.554	474.440	561.368	686.350	909.280

A l'Agriculture Bank Of Egypt, on note également une augmentation des dépôts, soit sous forme d'encaisse, soit sous forme de titres :

	1914-1915	1915-1916	1916-1917	1917-1918	1918-1919
Encaisse (en L. E.).	419.000	1.357.000	1.448.000	765.000	789.000
Titres (en L. E.)....	2.424.000	2.370.000	3.248.000	5.084.000	6.101.000

Crédit Foncier Egyptien :

	1914-1915	1915-1916	1916-1917	1917-1918	1918-1919
Effets et valeurs diverses (en L. E.)	257.000	599.000	1.831.000	4.417.000	9.044.000
Comptes de banque	290.000	797.000	776.000	1.066.000	1.163.000

National Bank :

	1914-1915	1915-1916	1916-1917	1917-1918	1918-1919
Titres d'Etat (en L.E.)	436.000	2.136.000	5.555.000	7.918.000	14.814.000
Titres divers	429.000	410.000	273.000	264.000	305.000
Comptes de banque	457.000	954.000	1.530.000	2.063.000	1.547.000

C'est donc un fait certain et indéniable que pendant la guerre, les Egyptiens se sont enrichis. Si l'amortissement de la dette a pu sembler assez faible, il faut tenir compte de l'achat de valeurs égyptiennes par des Egyptiens. Cette dernière opération constitue, en réalité, un amortissement de la dette extérieure.

Voici le bon côté des choses, mais à côté de ces bienfaits que de maux, amenés par cette hausse vertigineuse des prix du coton ! Comme il en était advenu lors de la crise de 1909-1910, la spéculation sur les terrains a été très active pendant les quatre années de guerre, et notamment en 1917-1918. Il est certain que

le rendement croissant des impôts du timbre et de l'enregistrement implique des ventes et des achats très nombreux, faits à un prix élevé, que ne sauraient justifier des améliorations réalisées. De 1909 à 1913, l'impôt du timbre s'était élevé de 46.676 L. E. en 1909, à 47.056 L. E., en 1913 ; l'augmentation était légère : 380 L. E. De 1913 à 1918-1919, il n'en est plus de même :

1914-1915 :	38.511 L. E.	
1915-1916 :	40.130	»
1916-1917 :	49.684	»
1917-1918 :	68.415	»
1918-1919 :	51.234	» °

La plus-value entre les deux années 1913 et 1918-1919, est de 4.178 L. E. Les résultats sont identiques si l'on prend les droits d'enregistrement ; en 1913, ils atteignaient 1.557.414 L. E. ; en 1918-1919, ils se chiffraient par L. E. 1.606.939, soit une augmentation de 49.525 L. E.

En 1914, le feddan valait 150 L. E. ; en 1919, il se vendait de 450 à 600 L. E., la simple comparaison de ces deux chiffres met en valeur l'intensité de la spéculation. Des propriétaires terriens, des sociétés foncières, des Banques étrangères ont su édifier des fortunes au détriment des fellahs. Riches de la vente du coton, ces derniers avaient à leur disposition d'assez fortes sommes d'argent. Leur seule pensée a été de les placer en achats de terre. Plus habiles, connaissant davantage l'évolution des crises économiques, les spéculateurs ont

pu vendre leurs terres au bon moment à des prix très élevés. Quand la baisse est survenue, ils ont racheté pour des sommes très faibles des étendues de terrains supérieures à celles qu'ils possédaient auparavant. Certains sont allés plus loin. Ne pouvant payer l'achat des terres au comptant, confiant dans la hausse continue du coton, les fellahs avaient promis de s'acquitter de leurs dettes par annuités. Au moment de la crise, les échéances étant restées impayées, les vendeurs sont rentrés en possession de leurs propriétés tout en gardant les acomptes reçus !!! J'ai cité ce fait parce qu'il s'est produit fréquemment au cours des années 1918-1919. Il prouve deux choses : la nécessité d'assurer notre indépendance économique, les conséquences désastreuses qu'entraîne la spéculation.

Encore faut-il remarquer que si la spéculation sur les immeubles n'a pu sévir avec la même intensité qu'en 1908-1909, la cause en est à l'achat par les Egyptiens de titres de rente étranger et surtout de titres de la dette égyptienne.

La hausse des prix du coton, l'extension des superficies réservées à cette culture, amenèrent, par contre-coup la hausse des denrées alimentaires que l'Egypte tire de son propre sol. Il serait cependant inexact d'attribuer cette hausse exclusivement aux causes précitées ; il est certain, en effet, que la présence du corps expéditionnaire en Egypte, la diminution pour ne pas dire la suppression des importations étrangères ont contribué pour beaucoup à amener la hausse des produits alimentaires. Les statistiques suivantes permettront de

se rendre compte de la cherté de la vie (en piastres) .

Marché du Caire :

	Unité	1914	1915	1916	1917	1918
Viandes : Mouton..	Rotoli	4,	3,8	4,5	6,2	7,5
Bœuf ..	Oke	9,0	8,0	9,4	12,5	17,9
Veau ...	Rotoli	2,8	2,3	3,0	4,0	5,6
Œufs (centaine) ..		17,7	18,1	23,8	28,6	37,4
Farine de blé du pays	Oke	1,5	1,8	2,0	3,2	4,1
Riz rachidi	Kadah ...	3,0	2,9	3,0	4,2	5,1
Huile de sésame...	Rotoli	3,0	2,9	3,0	4,2	5,1
Huile de coton	Rotoli	1,8	1,5	2,3	3,0	4,3
Sucre en pains	Cantars ..	79,9	98,6	106,0	135,0	192,0
Dattes	Rotoli	117,2	116,0	146,0	193,4	288,0

Les produits industriels ont également augmenté et dans les mêmes proportions :

	Unité	1914	1915	1916	1917	1918
Savons du pays ...	Rotoli	1,4	1,6	2,2	3,1	5,2
Alcool brut	Litre	1,8	1,9	2,7	2,7	2,9
Pétrole (marque Eléphant). Bidon de 4 gallons		12,4	13,9	20,0	22,7	28,6

Après avoir légèrement baissé en 1915, par suite de la mévente du coton en 1914, les prix ont remonté ensuite, notamment en 1918. En fait, la plupart des produits ont doublé de prix, quelques-uns même triplé.

Ayant à leur disposition des sommes que jusque là ils n'avaient jamais possédé, les fellahs et tous les petits producteurs n'ont pas résisté au désir d'acheter, fût-ce des futilités. D'où hausse croissante des importations. Alors qu'en 1914, ces dernières ne se montaient qu'à 21.724.606 L. E., en 1918, elles atteignaient 51.155.306 L. E. La progression avait été constante (exception faite pour l'année 1915), en 1916 : 31.436.752 L. E., en 1917 : 33.175.139 L. E.

Toutes ces catégories de produits participèrent à cette augmentation, certaines plus particulièrement, ce sont les suivantes :

Industrie textile :	1914 :	5.476.932 L. E.
	1915 :	9.644.402 L. E.
	1918. :	22.190.210 L. E.
Chiffons, Papiers, Livres :	1914 :	349.443 L. E.
	1915 :	777.026 L. E.
	1918 :	1.658.666 L. E.
Spiritueux, Boissons, Huiles :	1914 :	1.243.232 L. E.
	1915 :	3.090.938 L. E.
	1918 :	4.737.127 L. E.
Animaux :	1914 :	810.590 L. E.
	1915 :	2.163.867 L. E.
	1918 :	2.293.465 L. E.
Denrées coloniales et drogues :	1914 :	700.906 L. E.
	1915 :	1.417.916 L. E.
	1918 :	2.210.604 L. E.

Les produits chimiques et médicaux, la verrerie, les métaux et ouvrages en métal n'ont subi que de très légères augmentations par rapport à celles enregistrées par les autres produits. Les céréales et les produits alimentaires sont en diminution. Je n'ai pas tenu compte des tabacs destinés soit à être consommés par les soldats, soit à être réexportés.

Pendant 4 ans, l'accroissement des importations, la fréquence des ventes d'immeubles ont amené une circulation fiduciaire plus intense. En 1913, le montant des billets émis se montait à 2.700.000 L. E. Depuis lors,

nous notons une augmentation annuelle formidable ; les billets remplacent de plus en plus l'or qui devient introuvable.

1914 : 8.250.000 L. E. de billets en circulation.

1915 : 11.550.000 » » »

1916 : 21.200.000 » » »*

1917 : 30.800.000 » » »

1918 : 46.000.000 » » »

1919 : 68.000.000 » » »

CHAPITRE TROISIEME

L'EGYPTE APRES LA GUERRE. LA CRISE DU COTON. LES MESURES PRISES PAR LE GOUVERNEMENT EGYPTIEN.

C'est une tâche malaisée que de vouloir essayer de démêler les origines de la crise qui sévit à l'heure actuelle dans notre pays. Outre que l'on ne possède pas toutes les données du problème en ce qui concerne plus particulièrement l'Egypte, il est très difficile et surtout très délicat de discerner les causes mondiales de cette crise économique.

Paragraphe 1. — Les causes de la crise du coton

On avait craint, à un moment donné, pour notre pays la concurrence des Etats-Unis ; les planteurs de ce dernier pays, s'étaient rendus compte, en effet, de l'importance de plus en plus grande que prenait chaque année

l'importation du coton égyptien en Amérique : 1917-1918 : 114.580 balles ; 1918-1919 : 100.006 balles ; 1919-1920 : 461.610 balles (1).

Le coton égyptien et notamment le Sakellaridis était fortement recherché aux Etats-Unis pour ses qualités exceptionnelles de longueur, de résistance, de finesse, pour sa couleur jaune terne, qui lui donne une haute valeur de tissage, dans la fabrication des étoffes de première qualité, des bandages d'automobile, de toiles à voile, dans le montage des ailes d'aréoplans, où comme amélioration des cotons américains pour la confection des tissus où la nuance écrue doit s'obtenir sans teinture. Aussi, avec leur énergie et leur initiative coutumière, les planteurs américains entreprirent-ils des cultures de Sakel dans les régions de la Salt-River, de l'Arizona, du Fort-Yuma et dans la vallée de San-Joaquin. En 1917, la récolte avait été de 16.000 balles de 500 livres, en 1918, la superficie plantée atteignait 35.000 hectares. C'était là un grave danger et qui aurait pu susciter en Egypte une crise redoutable. Heureusement, cette menace ne dura pas. L'insuffisance des eaux d'irrigation ne permet pas l'extension de cette culture du Sakel en Amérique sur une grande superficie. De plus, si la fibre du coton de l'Arizona est tant soit peu plus longue que celle du Sakel, elle est cependant moins résistante. La qualité du coton de l'Arizona est d'ailleurs,

(1) Rapport des délégués Egyptiens au Congrès Cotonnier Mondial tenu à Manchester, en 1921. Note publiée par le Syndicat général agricole d'Egypte.

d'année en année, moins bonne. Enfin, les planteurs de ces régions éprouvent de grandes difficultés pour se procurer la main-d'œuvre nécessaire à la culture d'une qualité qui exige des soins aussi nombreux que minutieux. Ils sont obligés de faire appel à des ouvriers mexicains ou chinois, ce qui rend le coût de production très dispendieux.

On peut donc affirmer que les essais de culture du Sakel en Amérique ont échoué. Le danger terrible qui menaça un instant notre pays, a disparu. Il faut chercher ailleurs l'origine de la crise du coton.

Au point de vue général tout d'abord, il est certain que pendant ces dernières années, nous avons assisté à une progression constante de la consommation. J'ai jugé utile de mettre en regard des quantités de coton produites, les quantités consommées :

Années	Production	Consommation
1913-1914.....	20.914.660 balles	19.858.176 balles
1914-1915.....	19.578.954 »	18.746.669 »
1915-1916.....	17.371.166 »	20.343.752 »
1916-1917.....	17.990.099 »	19.240.603 »
1917-1918.....	16.785.660 »	17.099.670 »
1918-1919.....	18.861.959 »	15.689.107 »
1919-1920.....	17.964.453 »	17.555.270 »

De 1914-1915 à 1918-1919, la consommation reste toujours inférieure à la production ; depuis lors la balance a toujours penché en faveur de la production. En 1919-1920, les statistiques ne font que confirmer ce

mouvement. Cependant de l'avis des moins optimistes; il devait en être autrement et cela pour plusieurs raisons. Sans doute, le nombre des broches existant dans le monde entier en 1920, avait assez considérablement augmenté sur celui de 1914, comme le prouve l'état ci-joint :

Angleterre	56.351.000	broches.
France	9.600.000	»
Allemagne	9.400.000	»
Russie	7.100.000	»
Suède	659.000	»
Tchéco-Slovaquie ..	3.583.000	»
Norvège	47.000	»
Canada	1.100.000	»
Autriche	1.140.000	»
Inde	6.263.000	»
Japon	3.803.000	»
Chine	1.601.000	»
Brésil	1.500.000	»
Portugal	400.000	»
Etats-Unis	36.051.000	»
Italie	4.506.000	»
Espagne	1.808.000	»
Finlande	239.000	»
Belgique	1.591.000	»
Suisse	1.530.000	»
Pologne	1.178.000	»

Mais d'un autre côté la Russie avait vu ses cultures de coton diminuer en notable quantité. L'Allemagne et

ses alliés entièrement privés de coton pendant la guerre, devaient être une fois la paix survenue, des clients sérieux. La production de l'Inde ne pouvait venir faire concurrence en Europe à la production égyptienne, absorbée qu'elle était toute entière par l'accroissement continu de l'industrie manufacturière japonaise. La Chine se débattait toujours au milieu de rivalités politiques ; le peu de sécurité qui y régnait interdisait tout négoce. Les colonies Françaises et Anglaises d'Afrique, ne produisaient que des quantités de coton, à peu près insignifiantes, à plus forte raison, ne pouvaient-elles entrer en ligne de compte avec l'Egypte au point de vue de la qualité du coton.

Il ne faut donc pas chercher les causes de la crise actuelle dans une surproduction. Ne faut-il pas plutôt voir là de la part des commerçants du monde entier, une méconnaissance de l'état d'âme des consommateurs ? Croyant à des commandes importantes après la guerre, les premiers ont acheté beaucoup à des prix très élevés. Avec l'augmentation des salaires, ils se sont trouvés dans l'obligation de vendre les produits manufacturés (tissus, vêtements, etc...), à des prix encore plus élevés. Grisés, par le mouvement, certains ont voulu réaliser des bénéfices exagérés pensant bien que les clients ne régrimeraient pas. (N'a-t-on pas vu en France des grands magasins revendre 50 fr. ce qu'ils avaient acheté 14 fr. aux manufacturiers ?).

Devant ces prix inaccessibles, les clients ont fait eux aussi la grève, et cela juste au moment où la récolte aux Etats-Unis et en Egypte était très abondante. Ils

se sont abstenus d'acheter, préférant attendre plutôt que de payer si cher. Pendant un certain temps les deux parties sont restées sur leurs positions ; mais les industriels, les commerçants obligés de payer très cher leurs ouvriers ont capitulé les premiers. Ils ont vendu et vendu à perte tous leurs stocks. De là des faillites, des liquidations. Les patrons ont voulu alors diminuer les salaires de leurs ouvriers ; ceux-ci ayant acquis de nouveaux besoins ont fait la sourde oreille, de là, des grèves et finalement sinon un arrêt complet, du moins un fort ralentissement dans l'industrie manufacturière.

Différents autres éléments ont contribué à accentuer et à précipiter cette crise. L'incertitude de l'horizon politique tout d'abord. Les conflits des Alliés vainqueurs avec l'Allemagne, les troubles d'Irlande et de Hongrie ont exercé une répercussion considérable sur le marché économique. La baisse sérieuse du franc, la dépréciation considérable du mark ont empêché en grande partie les achats de la France et de l'Allemagne en matières premières, alors que cependant les usines du Nord de la France entraient presque toutes en réexploitation.

La grève minière en Angleterre, puis la grève des ouvriers filateurs du Lancashire ont considérablement pesé sur le marché du coton. Dernièrement enfin, la grève des filatures dans le Nord de la France n'a pas contribué à améliorer la situation générale.

Telles sont brièvement résumées les principales causes qui ont amené la crise mondiale dont l'Egypte souffre plus que tout autre pays, crise qui est appelée à durer tant qu'il ne se produira pas un équilibre entre la con-

somnation et la production, tant également, qu'il n'y aura pas un nouveau réajustement des finances internationales.

Paragraphe 2. — La débacle des prix

Comme nous l'avons vu le décret du 9 septembre 1917, ordonnant une certaine réduction des superficies consacrées à la culture du coton, aboutit à une forte diminution de la production en 1918. Malheureusement les fellahs ne s'en soucièrent plus lors de la campagne cotonnière suivante. En 1919, les surfaces plantées en Basse-Egypte atteignent : I. 219.303 feddans (195.415 de plus qu'en 1917-1918). Même constatation en Haute-Egypte, où nous trouvons 354.359 feddans de plantés, soit 62.675 de plus qu'en 1917-1918. Le Sakellaridis continue à en occuper la majeure partie (1.131.581 feddans contre 33.854 en Mit-Affi, 20.832 au Mit-Affi Assil, 3.512 à l'Abbassi, 22.177 au Nubari, 97 au Yoannovitch, et 22 à l'Achmouni). En Haute-Egypte, l'Achmouni maintient sa supériorité : 33.943 feddans contre 14.862 au Sakel, 1.791 au Mit-Affi, 176 au Mit-Affi Assil, 206 à l'Abassi, et 1.434 au Nubari). La production augmente également de 906.767 balles en 1918-1919, elle monte à 1.139.000 balles en 1919-1920.

Le 2 juillet 1920, le cantar de coton Égyptien cotait 40 pences par livre sur le marché de Liverpool. Le 23 juillet, il atteint 52 pences par livre. Pendant tout le mois d'août il se maintint aux abords de ce dernier

prix. En septembre, la baisse commença. La récolte aux Etats-Unis et en Egypte promettait d'être abondante. Sur le marché aucune offre. Voici quels sont les prix atteints par le Sakel sur le marché de Liverpool depuis septembre 1920. J'ai jugé bon de mettre en comparaison les prix du coton américain à la même date, sur les marchés de New-York et de Liverpool (à New-York le coton se cote par tant de cents à la livre, à Liverpool par tant de pences à la livre) :

27 septembre : 36,25 Liverpool, Sakel ; 18.00 Liverpool, coton américain ; 23.00 New-York, coton américain.

25 octobre : 30 pences 75 par livre à Liverpool pour le Sakel ; 15 pences 09 par livre à Liverpool pour le coton américain ; 19 cents 78 par livre à New-York pour le coton américain.

30 novembre : 17 pences par livre à Liverpool pour le Sakel ; 11 pences par livre à Liverpool pour le coton américain ; 15 cents par livre à New-York pour le coton américain.

30 décembre : 18 pences 00 par livre à Liverpool pour le Sakel ; 9 pences 97 par livre à Liverpool pour le coton américain ; 14 cents 67 par livre à New-York pour le coton américain.

29 janvier 1921 : 17 pences par livre à Liverpool pour le Sakel ; 9 pences par livre à Liverpool pour le coton américain ; 15 cents 65 par livre à New-York pour le coton américain.

29 février 1921 : 11 pences 10 par livre à Liverpool pour le Sakel ; 7 pences 13 par livre à Liverpool pour

le coton américain ; 11 cents 90 par livre à New-York pour le coton américain (1).

Fin mars 1921 nous constatons une assez forte progression des prix pour les cotons Egyptiens. La hausse est venue du marché d'Alexandrie et a été provoquée par l'appui donné par le Gouvernement Egyptien aux planteurs pour faciliter la vente de leur récolte et aussi par les avis défavorables sur les résultats de la récolte prochaine. Le syndicat des planteurs fait tous ces efforts pour obtenir une réduction de l'acréage plus importante que celle conseillée par le Gouvernement.

En Angleterre, les nouvelles de Manchester sont meilleures. Aux Etats-Unis on signale également une notable amélioration des prix .

15 pences 75 par livre à Liverpool pour le Sakel

8 pences 20 par livre à Liverpool pour le coton américain

12 cents 02 par livre à New-York pour le coton américain

Toutefois la consommation reste toujours plus faible que la production (13.197.000 balles sans linters de produites contre 10.000.000 de balles de consommées). Pendant tout le mois d'avril, les cours se maintiennent fermes. Les nouvelles des grands centres de l'industrie textiles sont meilleures. La Lancashire, bien que souffrant de la crise minière, signale des affaires satisfaisantes. Les cotons Egyptiens sont très fermes par suite des achats du Gouvernement :

29 avril 1921 : 15 pences 45 par livre à Liverpool (Sa-

(1) Bulletins Hebdomadaires du Marché des tissus, publiés par « la Journée Industrielle ».

kel) ; 7 pences 79 par livre à Liverpool coton américain ; 12 cents 13 par livre à New-York pour le coton américain.

Le 3 juin nous relevons les prix suivants :

14 pences par livre à Liverpool pour le Sakel ; 8 pences 15 par livre, à Liverpool, pour le coton américain ; 12 cents 80 par livre, pour le coton américain.

Les transactions restent toujours faibles, la production étant bien supérieure à la consommation. En Angleterre, la crise minière dont l'issue bien que toujours escomptée n'est pas encore visible, ne permet pas à l'industrie du Lancashire d'augmenter sa production. Quant au continent européen, l'instabilité de la situation politique entraîne celle des finances, et par suite ne permet pas d'espérer une augmentation prochaine de consommation. En Egypte, les cotons Sakels sont fortement atteints par suite de l'élévation des droits sur ce coton aux Etats-Unis. Le 6 juin éclate en Angleterre la grève des usines de tissage et des filatures du Lancashire ; les cours du coton baissent :

24 juin 1921 : 13 pences 30 par livre, Liverpool, Sakel ; 7 pences 49 par livre, Liverpool, coton américain ; 10 cents 87 par livre, New-York, coton américain.

Le marché d'Alexandrie souffre toujours d'une demande industrielle trop faible en présence surtout de recettes croissantes. Le stock augmente et atteint 2 millions de cantars contre 720.000 l'an dernier. La filature anglaise achète très peu ; l'industrie manufacturière française fait de même par suite de la différence des changes. Les Etats-Unis se tiennent en dehors du

marché depuis l'application du décret augmentant les droits sur les cotons égyptiens longue-soies.

Voici quels sont les cours à la fin du mois de juillet et d'août :

22 juillet 1924 : 15 pences 05 par livre, Liverpool, Sakel ; 8 pences 52 par livre, Liverpool, coton américain ; 12 cents 20 par livre, New-York, coton américain.

26 août 1924 : 15 pences 55 par livre, Liverpool, Sakel ; 10 pences 01, par livre, Liverpool, coton américain ; 15 cents 15 par livre, New-York, coton américain.

En Amérique les nouvelles de la récolte ont été très défavorables ; on l'estime à 7.500.000 balles. Aussi les prix montent-ils tout de suite. Cette hausse du coton américain a eu son contre-coup sur les cotons égyptiens. En Angleterre, l'activité attendue avec la fin des grèves et la conclusion de l'accord pour les nouveaux salaires se fait toujours attendre. En France, la grève des ouvriers du textile annihile le marché.

Fin septembre, la situation est bien meilleure :

27 pences 50 par livre, Liverpool, Sakel.

14 pences 68 par livre, Liverpool, coton américain.

20 cents 80 par livre, New-York, coton américain.

Aux Etats-Unis, les mauvaises nouvelles sur la récolte amènent une reprise des cours. Etant donnée la réduction de la surface ensemencée, on estime la récolte au plus à 6 millions de balles. La qualité du coton a fortement souffert des intempéries et pour assurer les

besoins de la filature, il devra être effectué d'importants prélèvements sur les récoltes précédentes. Les débouchés augmentent. Les mêmes causes ont amené les mêmes effets en Egypte. Les nouvelles sur la récolte sont défavorables, on parle de 3 millions de cantars. Le marché d'Alexandrie a répondu à toutes les nouvelles demandes ; la fermeté des prix du coton américain et les craintes au sujet de la qualité facilitent l'élément haussier. Le Gouvernement Egyptien vient de signer un décret réduisant des deux tiers la superficie à ensemercer en coton, la saison prochaine. Le 28 octobre, les prix étaient les suivants :

24 pences 05 par livre, Liverpool, Sakel.

12 pences 20 par livre, Liverpool, coton américain.

18 cents 88 par livre, New-York, coton américain.

Les troubles politiques de la Hongrie et de l'Irlande, l'effondrement du mark et la crainte de complications qui peuvent être provoquées par cet état de chose les difficultés ouvrières aux Etats-Unis ont alourdi le marché américain, et par contre-coup le marché égyptien. En France, la fin des grèves amène une légère reprise dans l'industrie. En Egypte, la baisse est encore venue d'Alexandrie ; le marché étant survendu, les liquidations sont tombées dans un marché vide d'acheteurs. La mauvaise qualité de la récolte américaine amènera certainement une hausse. Toutefois, à Alexandrie, les recettes continuent à être importantes : 300.000 cantars pendant la dernière semaine d'octobre, contre 175.000 seulement l'année dernière. Dans ces condi-

tions, si la demande industrielle continue encore à faire défaut, il est certain que la crise du coton n'est pas encore prête d'être terminée.

Paragraphe 3. — Des conséquences qu'a entraînées pour l'Egypte la baisse du coton

La crise cotonnière a eu en Egypte des conséquences terribles. Il est encore trop tôt pour les étudier toutes et dans le détail. Toutefois certaines se sont déjà fait sentir, et il convient de les signaler.

En 1919, l'émission des billets de banque avait atteint le chiffre prodigieux de 68.000.000 L. E. En août 1920, l'émission baisse brusquement à 43.000.000 L. E., et celà juste au moment où les exportations de coton diminuaient en fin de saison et où les importations augmentaient. En temps normal, cette réduction de l'émission aurait été suivie d'une hausse à l'époque où la nouvelle récolte serait arrivée sur le marché. Ce pendant à ce moment, le mouvement d'exportation du coton était paralysé par la restriction de la demande, tandis que les importations affluaient. Pour la première fois, la balance commerciale fut défavorable à l'Egypte et l'émission fiduciaire retomba à L. E. 36.000.000. Cette crise économique a eu également pour conséquence de ramener dans la circulation la monnaie d'argent émise pendant la guerre (2 millions de L. E., en 1913, 7.400.000 en 1918), et qui avait

été thésaurisée ; cet événement permet d'envisager bientôt le retrait des coupures de petite importance.

L'accroissement excessif des importations qui s'était produit pendant la guerre était gros de dangers pour l'avenir. Il était à craindre, en effet, que comptant trop sur le maintien du pouvoir d'achat du pays, pouvoir d'achat basé lui-même sur les prix élevés du coton, les négociants fassent des achats exagérés à l'étranger, et se trouvent ensuite en présence de stocks, qu'il leur faudrait liquider à perte. Ces prévisions se sont réalisées. Nous en avons une preuve dans l'examen du mouvement des entrepôts. Alors que jusqu'en 1918, les chiffres indiqués sont faibles (toutes les marchandises importées ayant trouvé preneur), en 1918, la diminution dans les achats amène une accumulation de stocks et par suite une liquidation à perte et les faillites (en tonnes).

Alexandrie : 1917-18 : Riz 6.453, café 482, farine 893, sucre 70, divers 16.470 ; 1918-19 : riz néant, café 740, farine 1.781, sucre 4.373, divers 19.329.

,Le Caire : 1917-18 : tabac (balles 16.061, divers 779 ; 1918-19 : tabacs (balles) 17.694, divers 1.480.

Paragraphe 4. — Des mesures prises par le Gouvernement pour remédier à la crise

Qu'a fait le Gouvernement pour remédier à une crise économique aussi grave que celle que nous traversons ? Aussitôt que les prix du coton accusèrent une

baisse appréciable sur les chiffres élevés de la saison précédente, le Gouvernement fût sollicité d'intervenir en vue de maintenir les prix. Le mode d'intervention qui rencontrait le plus de faveur, était l'achat d'une partie de la récolte à des prix supérieurs et cela au moyen de banknotes garanties par le crédit de l'Etat. La situation financière du Gouvernement lui interdisait d'agir ainsi. D'ailleurs l'inflation monétaire qu'il en serait résulté aurait amené la dépréciation de la monnaie et des changes étrangers, et à bien y regarder, pareille mesure ne faisait que retarder et aggraver l'issue de la crise (1).

Un décret du 7 décembre 1920, a interdit de planter, en 1921, plus d'un tiers des terres cultivables en coton. Cette mesure était utile mais il est fort probable que vu la mévente du coton, les fellahs auraient d'eux-mêmes réservé leurs terres pour des cultures plus rémunératrices, celle des céréales, entre autres. L'exemple de ce qui s'était passé en 1914-15, était là pour le prouver.

La loi n° 19, de 1916, avait prescrit l'emmagasiner du coton non égrené, entre le 1^{er} mai et le 1^{er} août de chaque année, dans des magasins spéciaux munis d'appareils destinés à la destruction du vers rose de la capsule. Maintenir cette loi, c'était obliger tous les producteurs à se débarrasser de leur coton à n'importe quel prix et par suite augmenter la crise. Après avoir

(1) Note du Conseiller financier sur le Budget de 1921-1922, pages 3 et suivantes.

essayé différents procédés pour parer à ce danger, le Gouvernement supprima l'obligation édictée en 1916.

En faveur des petits propriétaires plus touchés par la baisse du coton, l'Etat prit une certaine série de mesures. Par ses conseils, par sa collaboration technique et financière, il essaya de faciliter la création et le fonctionnement de sociétés coopératives agricoles, sans obtenir aucun résultat. La National Bank fût autorisée à consentir des avances sur le coton non vendu, à des conditions extrêmement modérées, et sans exiger de couvertures supplémentaires pendant une année. Même liberté fut laissée à l'Agricultural Bank pour consentir des petites avances aux propriétaires de terrain d'une superficie inférieure à 5 feddans. Devant le peu de succès de toutes ces tentatives, le Gouvernement se tourna vers le moyen par lui répudié auparavant. En mars 1921, le Ministre des Finances fut chargé d'acheter aux prix du marché du coton non égrené aux cultivateurs ; ces lots ne devant pas dépasser 100 cantars chacun. En mai 1921, le Gouvernement étendit ses opérations à l'achat du coton sur la Bourse de Minet-el-Bassal en vue de raffermir le marché. Les résultats ne furent pas meilleurs ; les prix se relèverent un instant pour retomber une fois les achats terminés.

La loi n° 43, du 5 mai 1921, édicta enfin une mesure plus utile. Vu la baisse extraordinaire des prix du coton, les baux établis pendant l'année 1920, pour l'année 1920-1921, furent révisés. Une commission, composée d'un juge des Tribunaux indigènes, assisté de deux notables, représentant l'un les propriétaires,

l'autre les locataires, était établie pour, après examen des réclamations des locataires, fixer le montant du loyer pour la seule année 1920-1921.

Les réclamations ne sont recevables que si le bail a été conclu en l'année 1920, pour un terme comprenant l'année agricole 1920-1921 ; il faut également que le loyer soit stipulé payable en argent, en tout ou partie et que les terrains aient été loués en vue d'une culture normale du coton. Différentes dispositions règlent ensuite la procédure, le mode d'action de ces commissions instituées dans chaque moudirieh. Quels seront les résultats de toutes ces mesures ? L'avenir nous le dira ; dans tous les cas et quoiqu'il en soit nous devons tirer de ces événements une salutaire leçon. L'on ne remédie pas aux conséquences d'une crise si terrible par des mesures envisagées au moment même de la catastrophe. Il faut pour atténuer cette dernière tout un organisme créé bien longtemps auparavant, qui ait fait ses preuves et auquel le public soit accoutumé. Comme je l'ai déjà déclaré dans mon introduction, les événements survenus nous ont montré les points faibles de notre organisation économique. C'est à nous d'y remédier (1).

(1) On peut s'étonner de voir le Gouvernement Egyptien continuer à percevoir le droit fixe de 35 P. T. par cantar sur toutes les variétés de coton produites en Egypte (décret du 18 avril 1920). Il serait utile d'abolir ce droit, vu la baisse importante subie par le coton.

CHAPITRE QUATRIEME

DES AMELIORATIONS A ENVISAGER AU POINT DE VUE ECONOMIQUE

Notre seule règle de conduite doit être de veiller à ce que ni en quantité, ni en qualité la production du coton Egyptien baisse, car le pays en souffrirait.. Comment réaliser ces desiderata ? Il est un fait de certain . toutes ces améliorations doivent être étudiées et appliquées par le Gouvernement ; l'individualisme n'est pas encore assez développé en Egypte pour que l'on puisse compter sur l'initiative des simples particuliers.

Paragraphe 1. — Les irrigations. Le drainage. **Le Soudan Egyptien**

La question des irrigations est intimement liée au développement de la culture du coton. De tout temps il en a été ainsi, et seul le mode d'irrigation a évolué à

travers les siècles. S'il ne pleut jamais en Egypte, tout au moins les inondations du Nil remplacent avantageusement les eaux du ciel. La parole d'Hérodote est restée toujours vraie « L'Egypte est un don du Nil ». Le problème des irrigations a été si souvent étudié par les hommes les plus compétents en cette matière, que je ne veux pas me laisser aller à enfrer dans les détails. Je me contente simplement de résumer à grands traits la question, soit au point de vue historique, soit au point de vue technique.

Les inondations du Nil, résultant des fortes pluies tombées dans la région des grands lacs africains durent de fin juin à fin septembre ; la baisse commence à se faire sentir rapide tout d'abord jusqu'à fin octobre, très lente ensuite. La montée moyenne des eaux du Nil est d'environ huit mètres à Assouan et de deux mètres au Caire, avec des variations maxima de deux mètres cinquante. Les statistiques suivantes permettront de se rendre compte de l'évolution suivie par la crue ainsi que du rendement moyen du Nil (en mètres cubes) :

Débit total du mois	1913-1914	1914-1915	1915-1916	1916-1917	1917-1918
Juillet	2.228	2.879	3.172	6.443	5.929
Août	1.683	22.651	12.098	28.737	19.789
Septembre .	13.416	22.601	16.581	32.282	32.522
Octobre . . .	7.865	18.317	15.356	24.356	25.165
Novembre .	4.136	10.880	7.933	12.303	11.748
Décembre .	3.022	6.600	9.987	7.153	6.986
Janvier . . .	1.559	4.255	3.570	5.408	5.415
Février	1.357	2.971	2.180	4.185	4.404

Débit total du mois	1913-1194	1914-1915	1915-1916	1916-1917	1917-1918
Mars	1.270	2.062	1.467	3.854	4.876
Avril	E.EQC	1.332	1.048	2.428	4.603
Mai	1.173	1.161	968	1.769	4.393
Juin	1.134	1.553	1.199	2.111	3.569

Jadis les fellahs pratiquaient le système d'arrosage par bassins ; la vallée du Nil était divisée en carrés d'inégales grandeurs au moyen de berges construites parallèlement au fleuve et donnant des plans d'eau n'ayant pas plus d'un mètre de différence. Ces carrés constituaient les bassins d'inondation ; ils communiquaient entre eux et se remplissaient en commençant par le Sud, au moyen d'un canal dit d'amenée et à la fin de chaque série de bassins il y en avait un plus grand que les autres qui s'ouvrait sur le Nil et servait à l'écoulement des eaux. Une fois les bassins vidés, on ensemençait, c'est-à-dire fin novembre.

Ce système avait deux inconvénients principaux : il laissait la culture des champs à la merci d'une irrigation plus ou moins forte et surtout l'on ne pouvait obtenir qu'une seule récolte annuelle, le manque d'eau empêchant de cultiver le sol de décembre à juin.

Mohammed-Aly, dès son arrivée au pouvoir comprit qu'il fallait substituer à l'irrigation par bassins l'irrigation continue et, cela au moyen de barrages qui retiendraient une partie de l'eau du Nil lors des inondations. Des canaux creusés en aval desdits barrages et à un niveau inférieur à celui du fleuve pendant la période d'étiage devaient distribuer l'eau à travers les terres

d'une façon permanente. Mohamed-Aly fit également transformer en canaux d'irrigation les anciens canaux d'amenée et creuser le canal Mahmoudieh. Sur ces ordres et d'après les plans d'ingénieurs français l'on construisit à 14 milles en aval du Caire le barrage de la tête du Delta qui, commencé en 1884, fut terminé en 1891. L'irrigation de la Basse-Egypte fut enfin définitivement réalisée par le creusement des trois grands rayahs de Menoufieh, de Béhéra et de Damiette dont les branches latérales permettent la mise en culture totale de cette région. Le barrage de Zifta, inauguré en 1902, établi sur la branche de Damiette compléta le barrage du Delta en permettant de retenir quatre mètres d'eau au-dessus du niveau le plus bas du fleuve. Il sert à alimenter, en cas d'insuffisance les canaux de Bahr Chibine et de Mansourieh.

La même année fut inauguré le barrage d'Assiout, de dimensions plus restreintes et destiné à élever le fleuve à la prise du grand canal Ibrahimieh, dont les eaux arrosent la Moyenne-Egypte et le Fayoum. C'est également en 1902 que fut terminé le grand barrage d'Assouan, commencé en 1898. Ce barrage long de 1.966 mètres, haut de 20, renferme un milliard de mètres cubes d'eau. En 1906 ont commencé des travaux de surélévation qui doivent porter la hauteur du barrage à 25 mètres et doubler sa capacité. Le 9 février 1908 a été terminé le barrage d'Esna, entre Assouan et Louqsor, destiné à étendre encore l'irrigation dans la Haute-Egypte. Contrairement à ce que l'on peut penser à première vue ces barrages n'ont guère étendu la superficie

des terres cultivables comme les statistiques suivantes le démontrent :

1898 :	5.087.785	feddans
1900 :	3.470.409	»
1905 :	5.403.891	»
1907 :	5.402.716	»
1914 :	5.308.890	»
1915-1916 :	5.232.271	»
1916-1917 :	5.319.148	»
1917-1918 :	5.282.316	»

Ces barrages ont surtout permis d'améliorer les cultures. Sûrs d'avoir de l'eau à leur volonté, les fellahs ont pu planter leurs terres pendant toute l'année, ce qu'ils ne pouvaient faire auparavant. Les travaux qui jadis avaient été entrepris par les fellahs réquisitionnés par le Gouvernement sont effectués par ce dernier seul, depuis les décrets du 25 janvier 1881 et du 28 janvier 1892.

L'eau renfermée dans les grands canaux est répartie par des canaux plus petits servant à l'irrigation de la totalité ou d'une partie des terrains de plus de deux villages. Des rigoles amènent les eaux dans les terrains d'un ou plusieurs villages ou dans les terres appartenant à une personne ou à une famille. Ces rigoles sont entretenues par les particuliers tandis que l'Etat s'occupe du curage des canaux. Il ne suffit pas d'amener l'eau à pied-d'œuvre, encore faut-il pouvoir l'élever pour irriguer ensuite les terres. Une autorisation préalable de l'Inspecteur des irrigations ou de l'Ingénieur

de province (s'il s'agit d'une machine), est nécessaire pour établir une prise d'eau. D'ailleurs tout le service des Irrigations est un service d'ordre gouvernemental (décret du 25 janvier 1881, du 12 avril 1890, du 29 juin 1899). L'administration depuis le décret du 22 février 1894, est libre d'étendre ou de restreindre la superficie des terres qui pourront être irriguées chaque année et, cela sous peine d'amendes ou d'emprisonnement. L'Egypte tout entière est divisée en cercles (4 en Basse-Egypte, 6 en Haute-Egypte), placés sous la surveillance d'un corps d'inspecteurs. Les canaux sont divisés en sections, et, chaque propriétaire peut se servir de l'eau durant une période de tant de jours (généralement une semaine d'arrosage contre une ou deux semaines de chômage). Les instruments dont se servent les fellahs pour pomper l'eau sont les mêmes que du temps de Mohammed-Aly ou des Pharaons de la dixième dynastie. Le progrès n'a pas eu de prise sur eux. On les voit se servant toujours dans les campagnes du « natal », du « chadouf », du « sakieh », du « tabout », composés soit de roues à godets, soit de pots d'argile que font manœuvrer des manèges de buffles ou de chameaux aveugles.

Il n'existe que peu de pompes à vapeur. Les rares que l'on rencontre sont utilisées par les propriétaires de vastes domaines ou par l'Etat. En 1914 il existait seulement 130 moteurs à vapeur fixes pour irrigations et drainages et 325 moteurs mobiles. Pendant la guerre la pénurie de charbon a amené la suppression d'un grand nombre d'entre elles. En 1918 nous ne trouvons

plus que 37 moteurs fixes à vapeur et 177 moteurs mobiles. Par contre on note une tendance à employer, de plus en plus, les moteurs à essence ; alors qu'en 1914, il n'en existait pas en Egypte, en 1918, nous en trouvons 37. Il faut sans doute attribuer l'origine du fait à la découverte, en Egypte, de nappes de pétrole, assez abondantes.

Le sort de notre pays, en tant que puissance cotonnière est donc lié au développement ou plus exactement au perfectionnement du système des irrigations. Je n'ai pas dit développement, car il me semble trop hasardeux pour le moment de nous lancer dans la réalisation des vastes projets de M. Wilcocks, qui ne comportent rien moins que la création d'un vaste réservoir dans le lac Moëris. Notre situation financière nous interdit, de longtemps, pareilles visées. Il me paraît plus sage de se borner au perfectionnement et à l'entretien de ce qui existe : curage fréquent des canaux, exécution stricte des règles fixées par l'administration, usage opportun et modéré des eaux par le fellah. Le Gouvernement doit également favoriser dans la mesure du possible l'achat de pompes à vapeur, par les villages ; il en résultera une sérieuse économie de temps et surtout de main-d'œuvre. En outre, l'opération sera bien mieux accomplie.

L'extension des terres irriguées, la création de vastes barrages ont attiré l'attention sur la question du drainage. La diminution du rendement moyen au feddan constatée pour le coton, est due en partie à la présence d'une vaste nappe d'eau dans le sous-sol de notre pays.

Cette nappe provient soit des eaux du Nil, ou des canaux, soit des eaux des bassins d'inondation de la Haute-Egypte, soit enfin des eaux d'arrosage. Elle fait remonter le sel à la surface et empêche les racines du cotonnier de se fixer dans le sol. Pour que les plantes puissent se développer, il faut que la terre soit assainie sur une profondeur moyenne de 1 m. 25 à 1 m. 50. Cet assainissement peut être réalisé de deux façons, soit en creusant plus profondément les canaux d'irrigation, soit en créant des drains. Ce dernier système est le meilleur ; c'est à lui que le Gouvernement s'est arrêté. Au 31 décembre 1918, 6.383 kilomètres de drains avaient été déjà construits. On utilise en même temps, les pompes d'épuisement. Ce n'est pas à dire, cependant, que cette nappe d'eau souterraine ne présente que des inconvénients. Non pas ! grâce à elle, on a pu, en effet, établir en Egypte des puits artésiens. C'est là une précieuse ressource au cas où les eaux du Nil n'atteindraient pas, certaines années, leur niveau normal en temps de crue. En 1914, il existait 1.133 moteurs fixes ou mobiles à vapeur pour puits artésiens. La pénurie de charbon, pendant la guerre, en a ramené le nombre à 142, en 1918.

Une difficulté bien plus grave vient d'être soulevée récemment par le problème des irrigations et intéresse par là toute la culture du coton, en Egypte. Je veux parler du Soudan Egyptien. Je ne puis m'y arrêter longuement, car ici la politique se mêle aux intérêts économiques. Il importe cependant d'en dire un mot, car le Soudan détient les sources du Nil. Avec juste raison, on

a dit que c'était « la clef de l'Égypte » et l'on comprend aisément que les Égyptiens ne veulent pas que ce pays soit entre les mains d'une puissance étrangère quelconque. Or, jusqu'ici, l'Égypte a joué à l'égard du Soudan, le rôle de commanditaire, et la commandite a été très onéreuse. C'est avec l'armée Égyptienne que le Soudan a été soumis et pacifié ; c'est avec l'argent Égyptien, que des travaux d'irrigation y ont été entrepris. A la fin de 1910, les sommes empruntées se montaient à 9 millions de livres. En 1913, on les estimait à 200 millions de francs. Le désir nettement marqué des Anglais est de faire de cette région un pays grand producteur de coton. Les résultats ont été les suivants :

68.000 quintaux de coton en 1905-1906.

98.000 quintaux de coton en 1908-1909.

150.000 quintaux de coton en 1909-1910.

L'Égypte ne peut laisser se créer à sa porte une concurrence aussi redoutable, concurrence créée qui plus est, grâce à son propre argent. Sitôt la guerre terminée, les Anglais avaient parlé de mettre à exécution les immenses projets d'irrigation conçus par Sir W. Garstin, projets comportant pour le Nil bleu, la régularisation de l'affluent Gash, l'établissement d'un barrage sur le cours inférieur de la rivière, la construction d'un réservoir au sud de Rosaires ; pour le Nil Blanc, un canal long de 210 kilomètres, avec des régulateurs aux deux extrémités, devait couper la boucle que le fleuve forme de Ber à son confluent avec le Sobat et permettre ainsi au Nil d'éviter les Marais du Bar-el-Djebel. Les sur

faces irriguées devaient être consacrées à la culture du coton. L'annonce de l'exécution de ces travaux a suscité en Egypte une très violente polémique. Le Gouvernement organisa une commission d'enquête pour examiner au point de vue technique ces dits projets (décrets du 24 mars 1920 et du 4 mars 1921). Cette commission a donné un avis favorable, toutefois une autre commission privée, composée d'Egyptiens, s'est prononcée dans le sens contraire. Le ministère Adly, qui a remplacé le ministère Nessim, a décidé d'arrêter lesdits travaux. La question en est là.

Paragraphe 2. — Des moyens d'améliorer le rendement.

Engrais. Assolement. Lutte contre les parasites du coton. Sélection des graines.

Si nous voulons produire davantage de coton, il ne faut pas seulement continuer à étendre la superficie des terres cultivables, il faut également arriver à faire produire davantage de coton aux terres déjà cultivées. Or il n'en était pas ainsi avant la guerre. Le rendement moyen au feddan n'avait jamais cessé de décroître; plus ou moins lentement il est vrai, mais enfin de 1895 à 1917, il avait diminué de 1 cantar 54 au feddan.

1895 : 5 cantars 29.

1900 : 4 » 42.

1905 : 3 » 80.

1910 : 4 » 57.

1911 : 4	»	32.
1912 : 4	»	35.
1913 : 4	»	44.
1914 : 3	»	67.
1915 : 4	»	02.
1916 : 3	»	06.
1917 : 3	»	75.

Non seulement la récolte brute a diminué à l'unité de surface, mais aussi la qualité de cette récolte brute a baissé légèrement, c'est-à-dire que le rendement à l'égrenage a diminué. Des irrigations exagérées, la présence d'une nappe d'eau souterraine, telles sont en partie du moins, les causes de cette baisse dans le rendement. Il y en a d'autres.

Il était jadis d'opinion admise que les inondations du Nil fertilisaient le sol et permettaient aux fellahs de se passer d'engrais. Pareil fait pouvait être vrai, lors des irrigations par bassins, il ne l'est plus aujourd'hui. L'eau que les fellahs tirent des canaux ou des rigoles ne contient que peu de matières fertilisantes : 85 % de matières inassimilables, contre 15 % de matières assimilables. Il faut donc recourir aux engrais, soit naturels, soit chimiques. Les fellahs emploient pour fumer leurs terres : la colombine des pigeonniers, les résidus terreux constitués par des détritits d'anciens villages et enfin le fumier de ferme. Ces matières sont excellentes par l'azote qu'elles renferment, mais elles ne se trouvent pas en assez grande quantité. L'emploi des engrais chimiques a donc prévalu. La potasse rend plus facile la fermentation des matières protéiques, elle fa-

vorise le développement des pousses et des branches : elle fait augmenter le nombre des fleurs et des capsules. L'acide phosphorique favorise le rendement des semences et la production des fibres. Quant à l'azote, sa fixation dans le sol est assurée par des plantations de ber-sim faites avant la culture du coton. En outre, sous l'action de la sécheresse, la terre se fendille et dans les crevasses passe l'air qui vient décomposer l'eau provenant des irrigations précédentes. Des expériences faites par la Société Sultanienne d'agriculture il résulte que pour avoir un bon rendement à l'hectare, il faut employer :

Phosphates : 500 kilogs.

Tourteaux de coton : 390 kilogs.

Nitrate de soude : 30 kilogs.

Posphate de soude : 80 kilogs.

Avant la guerre, l'emploi des engrais chimiques commençait à se vulgariser :

1902 : 2.132 tonnes.

1914 : 70.000 »

1914 : 72.610 »

Malheureusement pendant ces cinq dernières années les quantités importées ont bien diminué :

1915 : 61.293 tonnes.

1916 : 25.432 »

1917 : 36.940 »

1918 : 3.071 »

Il importe que dès à présent nous revenions aux chiffres de 1914 si nous ne voulons pas voir baisser encore le rendement moyen du coton.

Nos efforts doivent également se tourner vers la vulgarisation de l'emploi des engrais chimiques. Il serait curieux, en effet, de connaître où étaient employées les 72.610 tonnes de 1913. Je ne crois pas bien me tromper en affirmant qu'elles ont été surtout utilisées par l'administration des domaines de l'Etat. Evidemment c'est déjà un résultat, mais il faut arriver à obtenir des fellahs qu'ils se servent de ces engrais chimiques et pour cela ne serait-il pas utile de créer en province des laboratoires, d'augmenter le nombre des fermes écoles ?

Le maintien d'un bon rendement moyen au feddan exige également la pratique stricte de l'assolement. Cette mesure est d'autant plus nécessaire qu'elle a été négligée pendant la guerre. Aussi est-ce au Gouvernement à l'imposer, sans hésiter, à avoir recours à de fortes amendes au cas où ses ordres auraient été enfreints.

Le troisième facteur qui influe sur la quantité de la récolte est extrêmement important. Les parasites du cotonnier ont causé, en effet, certaines années des dégâts très grands aux plantations. Leur nombre est considérable, qu'il me suffise de citer parmi les principaux : le puceron, l'Agrotis Ypsilon, la punaise grise, le ver du coton et le ver rose de la capsule. Les deux derniers surtout ont exercé leurs ravages en Egypte et c'est contre eux spécialement qu'il a fallu prendre des mesures énergiques. Le ver du coton provient d'un

papillon qui dépose ses œufs sur les feuilles et les fleurs du cotonnier ; lors de l'éclosion, ces œufs donnent naissance à quantité de chenilles qui dévorent les feuilles et les capsules, et tuent bientôt la plante. Les premiers dégâts causés par ce ver remontent à 1878. Malgré le rapport d'une commission nommée à cet effet, aucune mesure efficace ne fut prise jusqu'en 1905. Devant la grandeur du danger le Gouvernement se décida enfin à intervenir ; des lois successives édictées en 1905, 1906, 1907 obligèrent les propriétaires, les Omdehs (les maires) et les Cheiks de villages à dénoncer l'apparition des insectes parasites du cotonnier ; elles leurs accordèrent également le droit de réquisitionner moyennant salaire, les garçons de 10 à 18 ans pour détruire et brûler les feuilles sur lesquelles se trouvaient des œufs de vers de coton. Un corps d'inspecteurs fut créé en 1907, puis supprimé en 1908. Les fellahs s'empressèrent de ne plus rien faire dès qu'ils ne furent plus surveillés. Aussi la récolte du coton de 7.235.000 cantars en 1907 tomba-t-elle en 1908 à 6.751.000 cantars et à 5.000.000 cantars en 1909.

Le décret du 29 décembre 1909, confirmé en 1911, rendit obligatoire l'arrachage avant la fin de décembre des tiges de chanvre, de bamiah et de cotonnier sur lesquels vivent les parasites. En 1910 le service temporaire d'inspection fut rétabli ; des amendes élevées, des emprisonnements obligèrent les fellahs à exécuter les mesures édictées.

En 1913, l'arrosage du bersim après le 10 mai fut interdit de façon à empêcher le ver du coton d'y vivre

jusqu'en juin, époque à laquelle il attaquait le cotonnier. Le résultat de ces mesures énergiques ne tarda pas à se faire sentir. La production de coton en 1913 avait dépassé le chiffre de la récolte de 1907 :

1907 : 7.235.000 cantars

1913 : 7.664.000 cantars

En 1914 on signala l'apparition d'un autre parasite du coton ; le ver rose de la capsule, probablement venu des Indes. Je n'insiste pas sur les caractères biologiques de ce ver ; ils sont à peu près les mêmes que ceux du Boll Worm ou du Cotton Worm. Comme son nom l'indique, ce nouveau parasite s'attaque plus spécialement à la capsule du coton qu'il détruit, provoquant par là la perte complète de la récolte. La Basse-Egypte surtout fut atteinte. Le danger était grave par suite de la rapidité d'extension de ce ver. Les dégâts coïncidant avec la hausse des prix du coton, firent perdre aux fellahs des sommes considérables. Aussi la lutte fut-elle énergique. les lois n° 17 et n° 29 de 1916, la loi n° 11 de 1918 édictèrent différentes mesures pour favoriser la destruction de ce ver. Plusieurs arrêtés ministériels furent pris dans le but de mettre en exécution ces diverses lois.

Le Gouvernement Egyptien fit venir en 1916, le professeur Ballou, une grande autorité sur les maladies du cotonnier. Après examen des mesures jusque là employées ce savant conseilla surtout la désinfection des graines par des fumigations de gaz toxique. Cette méthode employée partout eut comme résultat d'augmenter la production :

1915 : 4.775.000 cantars

1916 : 5.060.000 »

1917 : 6.203.000 »

Une Commission d'enquête cotonnière a été formée en 1920 dans le but d'aider les cultivateurs à améliorer les différentes qualités de coton, d'augmenter le quantum des récoltes, de diminuer les pertes dues aux insectes, etc... Un rapport a été présenté par cette Commission au Ministère de l'Agriculture, le 21 mars 1920.

Un autre rapport (en langue arabe) fut présenté la même année par le Directeur du département de l'agriculture dans les Indes, chargé par le Gouvernement Egyptien d'examiner notre coton, de montrer les moyens techniques nécessaires pour améliorer et augmenter les récoltes. Un Conseil consultatif d'agriculture avait été formé par arrêté du 10 juin 1914. Il vient d'être modifié par les arrêtés des 26 juin 1917 et 21 juin 1919. Il est composé de membres désignés en raison de leurs fonctions et de membres non désignés en raison de leurs fonctions.

Malgré les excellents résultats obtenus, malgré les diverses mesures prises, nous devons toujours rester sur le qui-vive. Nous avons, en effet, à lutter contre les parasites du coton et surtout contre l'insouciance du fellah. A côté des recherches scientifiques, poussées le plus loin possible dans les laboratoires, il ne faut pas négliger le côté pratique. Les mesures édictées lors de la lutte contre le ver du coton doivent toujours rester en vigueur. Il serait même utile d'en rappeler les termes de temps en temps. Les Inspecteurs sont appelés à jouer

un double rôle ; ils devront surveiller l'exécution des mesures prises et signaler l'apparition de nouvelles espèces d'insectes. Ils sont appelés également à diffuser les méthodes scientifiques. Les fellahs croient encore que le ver du coton tombe des brouillards épais par les matins brumeux de juin et de juillet. C'est aux inspecteurs à les détromper ; c'est à eux qu'il appartient d'inculquer aux fellahs la croyance en l'efficacité des mesures édictées par l'administration. Soyons sûrs que ce deuxième point de vue de la lutte contre les vers du coton, est sinon plus, du moins aussi important que le premier.

A côté de la quantité, il ne faut pas oublier la qualité. C'est elle qui assure au coton égyptien sa toute première place sur le marché mondial du coton. On a, à ce propos, parlé de dégénérescence. Ce mot ne me semble pas très exact, car s'il y avait véritablement dégénérescence, elle devrait frapper les anciennes comme les nouvelles plantes, or, il n'en est pas ainsi. En réalité, les plus graves reproches adressés de tout temps d'ailleurs au coton égyptien sont son manque d'uniformité, et une baisse sensible dans le degré de résistance de la fibre. Ce dernier défaut se corrigera par le perfectionnement du drainage. Il ne reste donc plus que le premier, et il faut avouer que c'est le plus difficile et le plus délicat à combattre.

Comme nous l'avons fait remarquer précédemment, l'Egypte se caractérise par la fréquence des phénomènes de mutation ; or à l'encontre de la théorie Mandélienne, il semble bien que chez nous la fixité ou la sta-

bilité du type chez le cotonnier est partagée par les mutantes et sous les mêmes réserves, à condition pour ces dernières de ne subir que l'auto-fécondation ou un croisement entre mêmes espèces. La preuve de ces faits se trouve dans l'origine du coton égyptien, résultat d'une hybridation entre le *Gossypium Vitifolium* et le *Gossypium Barbadense*. Elle se trouve également dans l'existence successive de différentes espèces de cotonnier sur le sol de l'Egypte, depuis Mohammed-Aly : Jummel, Mit-Affi, etc..., pour finir par le Sakel. La sélection s'impose donc, si nous voulons conserver une seule variété de coton supérieure à toutes les autres. Mais comment comprendre cette sélection ? Deux méthodes. La première consiste à noter un type de variété pure bien déterminé, puis par voie de croisement et d'élimination méthodique à ajouter au type choisi les caractères spécifiques recherchés. L'autre méthode, aussi sûre, mais moins coûteuse et plus rapide consiste à isoler chaque année et à reproduire un certain nombre d'individus végétaux, présentant les avantages spécifiques recherchés, puis à les éliminer. Essayée avant la guerre, elle avait donné de bons résultats. Il ne tient qu'à nous de la reprendre. Mais ces méthodes scientifiques ne serviraient à rien, si de leur côté les fellahs n'évitaient pas soigneusement toute hybridation possible en ayant soin de ne pas planter plusieurs variétés côte à côte. Le voisinage de l'espèce « Hindi » est surtout redoutable, car elle renferme jusqu'à 8 % de graines. De même, lorsqu'une création nouvelle a été obtenue, il ne faut pas que le créateur de cette nouvelle variété la fasse culti-

ver les années suivantes par des propriétaires qui s'engagent à lui en vendre la graine à un prix avantageux, car l'opération se répétant, au bout d'un certain temps tout contrôle est impossible. En somme, là comme partout ailleurs, c'est au Gouvernement à agir. Il l'a déjà fait en interdisant le mélange des semences de Haute et de Basse-Egypte. De même, en novembre 1920, sur les instances de l'Association Cotonnière Britannique, le mélange des graines de coton de différentes variétés entre la cueillette et l'égrenage fut interdit. Excellentes mesures, et qui sont appelées à produire d'heureux résultats. Mais ce n'est pas tout, les cotons s'altèrent beaucoup moins lorsqu'ils sont cultivés sur de vastes étendues, car le danger d'hybridation est alors à peu près inexistant. Pourquoi le Gouvernement développant des essais tentés en 1914 et en 1916, ne se chargerait-il pas de planter sur ses propres domaines, les semences sélectionnées obtenues dans les laboratoires ? Sur cette matière, comme lors de la lutte contre les parasites du coton, il faudra faire l'éducation de nos agriculteurs. Comment me direz-vous ? Par des conférences faites aux villages, par la création de fermes modèles où les fellahs pourront se rendre compte, par eux-mêmes, des avantages que présente la sélection. Ne pourrait-on pas centraliser tous les efforts sous la direction d'une commission permanente, composée de savants et d'agriculteurs, dont le seul but serait de faire respecter et de propager la culture sélectionnée ?

Ce ne sont pas seulement les méthodes, les procédés de culture, qu'il faut modifier et améliorer ; c'est aussi

la mentalité du fellah et du propriétaire qu'il importe également de changer. Ce dernier ne cherche qu'à augmenter autant que possible le loyer de ses terres et à réaliser de son mieux la perception des sommes qui lui sont dûes. Le fellah ne vise qu'à produire davantage pour arriver à se libérer du lourd fardeau qui pèse sur lui et si possible mettre de côté un gain minime. La terre souffre de cette mauvaise exploitation ; la quantité de coton récoltée peut augmenter, mais la qualité baissera certainement et la qualité est tout. Il faudrait que le propriétaire s'associe avec son fermier, partage avec lui les produits du sol. De cette façon il sera intéressé à la culture et fournira au fellah les instruments aratoires modernes, les engrais, etc, en un mot tout ce qui pourra permettre d'obtenir un rendement plus élevé. La qualité du coton sera également sauvegardée puisque le propriétaire tirera son propre bénéfice de la vente de ce coton, son intérêt le forcera donc à surveiller la sélection des graines. Enfin propriétaires et cultivateurs apprendront à se connaître ; ils sauront s'apprécier mutuellement et de ce labeur en commun il ne pourra sortir qu'un regain de prospérité pour l'Egypte.

Paragraphe 3. — De l'amélioration des voies de communication

Le Gouvernement Egyptien doit faciliter le développement des voies de communications fluviales et terrestres, le fellah pourrait ainsi aller vendre plus facilement

son coton sur les marchés intallés par l'Etat, dans les grandes villes. Il faut lutter contre cette tendance, qui pousse les agriculteurs à vendre leur récolte dans leurs villages à des gens qu'ils savent parfaitement être des voleurs, plutôt que se donner la peine d'aller la vendre dans les villes voisines. Comme l'établissement des routes est sinon impossible du moins très difficile en Egypte, nous ne devons songer qu'à perfectionner et à étendre les voies ferrées ainsi que les canaux. En 1918, la longueur des canaux naviguables n'atteignait que 1.514 kilomètres contre une longueur de canaux de 17.760 kilomètres. Au 31 décembre 1918, les chemins de fer à voie normale de l'Etat atteignaient une longueur de rail de 2.678 kilomètres, desservant surtout la Basse-Egypte et en partie la Haute-Egypte par la voie du Caire à Challal ; 53.305 voyageurs de troisième classe avaient été transportés. Sur le réseau principal, le mouvement général des marchandises se chiffrait par 2.025.553 tonnes, sur lequel chiffre, le coton et ses sous-produits figuraient pour 709.760 tonnes.

Les lignes plus proprement agricoles, à voies étroites, sont au nombre de trois :

1° *L'Egyptian Delta Light Railways Limited.*

Longueur de la ligne au 31 décembre 1918 : 901 kilomètres, contre 997 kilomètres en 1914 ; 6.675.561 voyageurs de troisième classe transportés en 1918, contre 5.127.694 en 1914 ; 180.961 tonnes de coton transportées en 1918, contre 163.907 en 1914.

2° *La Société Anonyme des Chemins de Fer de la Basse-Egypte.*

Longueur de lignes exploitées en 1918 : 102 kilomètres, contre 109 en 1914 ; 805.641 voyageurs de troisième classe transportés en 1918, contre 985.513 en 1914 ; 18.082 tonnes de coton transportées en 1918, contre 25.038 en 1914.

3° *Le Fayoum Light Railways Company.*

158 kilomètres de voies exploités en 1918, contre 168 kilomètres en 1914 ; 990.020 voyageurs de troisième classe transportés en 1918, contre 647.020 en 1914 ; 30.252 tonnes de coton transportées en 1918, contre 14.516 en 1914.

En somme ces chiffres sont satisfaisants et si la Société anonyme des chemins de fer de la Basse-Egypte n'est pas dans une situation aussi florissante que celle des autres Compagnies cela tient, je crois, aux nombreux canaux navigables dont cette région est pourvue (1.155 kilomètres sur les 1.514 kilomètres navigables pour tout l'Egypte).

La politique du Gouvernement pour les chemins de fer, doit être de les rendre le plus accessible possible aux classes pauvres. De même, il serait peut-être utile de favoriser le transit du coton par un tarif approprié. Cela diminuerait les frais généraux et permettrait d'augmenter les prix d'achat.

Ce sont surtout les canaux qu'il faut rendre navigables, tout en améliorant ceux qui le sont déjà. Si cette navigation avait fonctionné sur le Nil au moment des troubles de 1919 et de la grève des tramways et des chemins de fer, on aurait eu moins à souffrir de la crise des transports. La navigation fluviale sera toujours flo-

rissante en Egypte, elle revient peu cher et constitue une très ancienne tradition. Autre avantage, elle permet de faire vivre une branche très importante de l'industrie locale, celle des constructions de bateaux. Cette navigation fluviale ne pourra se développer que si elle est soumise à une législation « ad hoc ». Les droits perçus ne devront être ni trop nombreux, ni trop excessifs. Enfin, et surtout l'aménagement des nouveaux canaux devra être conçu comme le prolongement des voies ferrées. Les deux modes de transport doivent se compléter.

Je tiens à dire un mot en terminant cette question des voies de communication, du problème des transports maritimes et cela pour deux raisons. Tout d'abord l'étude de ce problème démontre très bien l'influence et le rôle que sont appelés à jouer les Syndicats Agricoles en Egypte. C'est en effet, grâce à la polémique soulevée par le Syndicat Agricole général d'Egypte que cette question du fret a pu être posée devant l'opinion publique. De plus le bon marché du fret assure une économie considérable si l'on songe qu'il représente à lui seul de six à huit pour cent du prix du coton, économie qui permet à la fois d'acheter plus cher aux fellahs et de vendre moins cher à l'étranger.

Avant la guerre, les transports maritimes étaient assurés exclusivement par les Compagnies Anglaises. Le fret était généralement de 12 Shillings par tonne de deux balles pour les ports anglais et de 18 Shillings pour les ports amé-

ricains. Pendant la guerre, le fret s'est élevé jusqu'à 120 Shilings pour les ports du Royaume-Uni et de 180 Shilings pour les ports de l'Amérique. Une fois les hostilités terminées les paquebots anglais ont vu se dresser devant eux la concurrence américaine. Après une série d'incidents les grandes compagnies maritimes anglaises ont dû admettre et la baisse du fret, et la concurrence permanente de la marine marchande américaine. Le fret à destination des Etats-Unis est descendu à 35 Sh. la tonne et les transports sont assurés par des bateaux américains. De leur côté, les navires anglais transportent le coton égyptien à Liverpool au prix de 25 Shilings la tonne.

Malgré les critiques violentes qui lui ont été adressées, cette concurrence est normale. Les Etats-Unis continueraient-ils à acheter du coton Egyptien s'il leur fallait le payer à des prix absolument prohibitifs, par suite du fret ?

DEUXIEME PARTIE

LE COTON DANS LA VIE SOCIALE DE L'EGYPTE

CHAPITRE I

INFLUENCE DU COTON DANS LES DIFFÉRENTES MANIFESTATIONS DE LA VIE SOCIALE ÉGYPTIENNE

Paragraphe 1. — Le coton et son influence dans le mécanisme même de la vie de l'Egypte

Le coton est le régulateur de toute la vie de l'Egypte. Toutes les manifestations de notre activité économique sociale et intellectuelle même sont liées à la quantité, à la qualité, à la bonne vente de la récolte du coton. Si les prix sont élevés, le fellah paye ses dettes, achète les terres voisines de son domaine à des prix parfois exorbitants, marie ses enfants, Il améliore sa situation matérielle et celle de sa famille. Souvent il consacre une partie de son argent à la satisfaction de nouveaux besoins, qui lui sont nés avec sa nouvelle richesse. Il va

même jusqu'à faire des procès auxquels il n'aurait jamais pensé. Toute une notable portion de la population voit donc augmenter ou diminuer ses revenus suivant la hausse ou la baisse du coton.

L'Egypte est un pays de propriétaires fonciers. La terre y constitue la principale richesse. Le train de maison de la plupart des Egyptiens dépend également du coton. S'il se vend bien, les chefs de famille pourront vivre sur un pied plus large ; ils n'hésiteront pas à faire des dépenses pour envoyer leurs enfants terminer leurs études en Europe. C'est au mois d'octobre, après la vente du coton, que se règlent toutes les échéances. C'est à cette époque que le fellah paye les annuités des prêts qu'il a contractés.

Le sort de l'Etat lui-même est intimement lié à la réussite de la récolte cotonnière. Que cette dernière se vende bien, les impôts du timbre, de l'enregistrement auront de fortes plus-values (l'exemple est tout particulièrement frappant pour la guerre). Les droits de douane sont la ressource principale du Gouvernement. Ils frappent à la fois les exportations de coton égrené et les importations de tissus. En temps de crise leur rendement baisse d'une façon prodigieuse (1.799.633 L. E. en 1909 pour toutes les marchandises excepté les tabacs, 1.362.181 L. E. en 1914-1915). Par contre, pendant toute la période de hausse des prix du coton ils n'ont fait qu'augmenter : 1.839.270 L. E. en 1915-1916 ; 2.714.854 L. E. en 1916-17 ; 3.521.183 L. E. en 1917-18 ; 4.769.566 L. E. en 1918-19. Que les ressources de l'Etat diminuent ainsi, le contre-coup s'en fera

immédiatement ressentir sur les irrigations, le drainage. Le Gouvernement n'ayant pas assez d'argent ne pourra donner à ces services toutes les améliorations voulues. Le rendement de la récolte suivante s'en ressentira tant au point de vue de la quantité que de la qualité. Nous tournons ainsi dans un cercle vicieux.

La dette extérieure de notre pays cessera d'être amortie. Les services intérieurs de l'administration se trouveront faussés, en un mot tout le développement de notre pays sera arrêté.

Cette prédominance du coton dans toute la vie extérieure de l'Egypte a une influence beaucoup plus grave. Elle favorise trop chez les agriculteurs cette idée qu'en cas de mévente, c'est au Gouvernement à prendre les mesures nécessaires pour y remédier, au besoin même à acheter toute la récolte de coton. Les producteurs se basant sur cette idée que la vente du coton est nécessaire à la vie du pays pensent toujours que l'Etat interviendra. Leur énergie n'est pas assez stimulée, surexcitée ; ils se laissent aller à une trop grande confiance. Ce danger est redoutable surtout pour un pays comme l'Egypte où l'administration est tout et les simples particuliers peu de chose.

Paragraphe 2. — Le coton et la propriété foncière en Egypte

L'on ne peut étudier le rôle du coton dans la vie sociale de l'Egypte sans parler également de la propriété foncière et de celui qui la cultive : le fellah. Ce sont là trois éléments interdépendants les uns des au-

tres. Je ne crois pas trop osé d'affirmer que c'est grâce au coton que les fellahs ont pu acquérir cette terre qui leur est si chère. Jusqu'à l'époque de Mohammed-Aly tout le sol appartenait au Souverain qui se contentait d'en accorder parfois l'usufruit héréditaire à des princes de sa famille ou à des grands dignitaires. Saïd Pacha, renouça d'exiger les impôts en nature. Il fit remise aux villages des contributions arriérées et ordonna de distribuer des terres aux fellahs qui les cultiveraient en leur concédant le droit de les exploiter selon leur gré, de les aliéner, d'en acquérir d'autres. C'était implicitement leur reconnaître le droit de pleine propriété. (1837).

En 1861, un décret khédivial reconnut aux étrangers le droit d'acquérir des propriétés immobilières en Egypte. La guerre de Sécession qui éclata alors provoqua une hausse énorme des prix du coton. Les fellahs en profitèrent pour acheter des terres ; depuis lors il en a été toujours ainsi ; que le coton se vende bien, immédiatement les fellahs se portent acquéreurs des terrains que mettent en vente le Gouvernement ou les grandes Sociétés foncières. Comme la population n'a jamais cessé de s'accroître, passant de 8.251.000 habitants en 1890 à 10.176.000 en 1900 ; 11.708.000 en 1910 ; 12.144.000 en 1913 ; 12.907.000 en 1917, la petite propriété n'a pas cessé de s'accroître, ce dont nous ne pouvons que nous féliciter. Les chiffres suivants le démontrent. Je ne donne ces statistiques qu'à partir de l'année 1900, époque à partir de laquelle les propriétés de moins un feddan, ont été classées séparément.

	De 0 à 1 feddan			De 1 à 5 feddans			De 5 à 10 feddans		
	Surface			Surface			Surface		
	Nomb.	Total	Moy.	Nomb.	Total	Moy.	Nomb.	Total	Moy.
1910 Egyptiens	780.789	363.321	0,47	462.368	999.703	2,16	36.053	497.506	13,80
— Etrangers	1.850	1.069	0,58	2.074	5.619	2,16	654	9.544	14,59
1913 Egyptiens	940.501	404.428	0,43	466.603	1.008.004	2,16	36.022	496.661	13,78
— Etrangers	2.029	1.167	0,58	2.025	5.360	2,65	601	8.683	14,44
1916 Egyptiens	1.004.702	428.265	0,43	471.356	1.014.760	2,15	36.203	498.731	13,77
— Etrangers	2.164	1.267	0,59	2.332	6.168	2,62	779	11.460	14,45
1918 Egyptiens	1.098.777	463.278	0,42	485.934	1.033.013	2,12	36.799	503.268	13,68
— Etrangers	1.925	1.171	0,61	1.970	5.151	2,6	600	9.498	14,39

	De 10 à 20 feddans			De 20 à 30 feddans			De 30 et au-delà		
	Surface			Surface			Surface		
	Nomb.	Total	Moy.	Nomb.	Total	Moy.	Nomb.	Total	Moy.
1910 Egyptiens	10.911	266.476	24,42	8.024	309.384	38,56	10.853	1.782.657	164,26
— Etrangers	322	7.963	24,73	366	14.499	39,61	1.561	675.917	433,00
1913 Egyptiens	10.810	262.844	24,31	8.098	312.845	38,63	10.972	1.762.725	160,65
— Etrangers	345	8.541	24,76	381	15.133	39,72	1.586	657.833	414,77
1916 Egyptiens	10.812	262.798	24,31	8.194	316.517	38,63	10.670	1.700.708	159,39
— Etrangers	382	9.466	24,78	464	18.221	39,27	1.627	655.745	403,04
1918 Egyptiens	11.033	266.744	24,17	8.494	325.154	38,29	10.485	1.680.309	153,96
— Etrangers	351	8.758	29,95	436	17.476	40,08	1.684	639.754	379,90

De l'examen de ces statistiques que résulte-t-il ? La petite propriété, celle supérieure à un feddan et celle de plus de cinq feddans est très développée. Le nombre des propriétaires possédant de 5 à 50 feddans est assez peu considérable. Par contre, on constate une assez grande concentration de la propriété chez les possesseurs de plus de 50 feddans (11.669 propriétaires possédant 1.320.063 feddans). Comme nous le faisons remarquer plus haut, la guerre en entraînant une hausse dans les prix du coton a contribué à multiplier la petite propriété foncière. Enfin, symptôme rassurant la propriété tend à rester exclusivement entre nos mains. Le nombre des étrangers propriétaires et la quantité de

terrains qu'ils possèdent ont fortement diminué depuis 1910. On ne peut que s'en féliciter.

D'une manière générale, les terres de la Haute-Egypte (vallée du Nil, en amont du Caire), appartiennent plus exclusivement aux indigènes (94 %), tandis qu'en Basse-Egypte la superficie détenue par les étrangers s'élève à 17 %, sauf toutefois dans les deux Moudiries de Kalioubieh et de Menoufieh, où la propriété indigène s'élève respectivement à 95 % et à 96 %. C'est d'ailleurs dans la Moyenne-Egypte (Moudiries de Beny-Souef, d'Assiout et de Guerga) que la terre appartient presque exclusivement aux indigènes dans la proportion de 97,8 % et de 99,8 %. La petite propriété, celle de moins un feddan, se trouve surtout dans les moudiries de Gharbieh (135.268 propriétaires), de Menoufieh (163.447 propriétaires) et de Charkieh (83.280 propriétaires), en Basse-Egypte. En Moyenne-Egypte elle est également florissante (53.455 propriétaires dans le Fayoum ; 46.296 dans la moudirie de Beny-Souef ; 14.173 dans celle de Guizeh, et 43.055 dans la moudirie de Minia). Les moudiries d'Assiout et de Guerga en Haute-Egypte se distinguent : la première, par 141.655 propriétaires de moins un feddan ; la deuxième par 114.707 propriétaires de la même catégorie.

Les propriétaires de un à cinq feddans se rencontrent surtout pour la Basse-Egypte dans les moudiries de Gharbieh (104.715) de Menoufieh (133.833), de Charkieh (164.364) ; pour la Moyenne-Egypte dans les moudiries de Guizeh (41.339), de Fayoum (40.631) ; pour

la Haute-Egypte dans celle d'Assiout (86.663) et de Guerga (75.040).

Quant aux autres propriétés s'étendant de cinq à cinquante feddans et plus, elles sont assez uniformément réparties dans les différentes contrées de l'Egypte ; il faut signaler toutefois que la concentration de la propriété est plus forte dans les provinces du Nord de l'Egypte (Assouan-Kena-Assiout) ; sans nul doute parce que ces pays ont été les plus récemment irrigués et par suite ils n'ont pu encore être vendus par l'administration des domaines ou par les grandes Sociétés aux petits cultivateurs.

Paragraphe 3. — Le Coton et le Fellah Egyptien

Le rôle du fellah est considérable, car si la vente du coton enrichit le fellah, ce dernier peut aussi favoriser la vente en améliorant et la quantité et la qualité de la récolte. A chaque pas nous notons ainsi des manifestations de cette solidarité si étroite qui unit la plante, le sol et le cultivateur. Que faut-il comprendre sous le terme de fellah ? Faut-il y ranger exclusivement ceux qui lors du recensement de 1917, se sont déclarés agriculteurs soit 4.044.324 individus ? Faut-il y comprendre les 2.579.577 individus qui exécutent « des travaux domestiques » ? Que faire enfin des 4.302.259 Egyptiens qui sont rangés sous la rubrique « Improductifs et professions inconnues » ? J'avoue que la distinction est bien malaisée à faire, pour ma part, j'envisagerais le fellah comme représentant l'agriculteur en général,

C'est-à-dire tout individu travaillant la terre, qu'il s'agisse d'un petit propriétaire, d'un ouvrier agricole ou d'un journalier.

Les journaliers particulièrement nombreux en Haute-Egypte, sont les plus misérables d'entre les fellahs. Leur salaire journalier moyen ne dépasse pas dix Pias-tres, soit 2 fr. 50, et avec cette somme ils doivent subvenir à tous les besoins de leur famille qui ne comprend généralement pas moins de cinq à six enfants. L'ouvrier travaillant à la part reçoit selon les conventions, un quart, un cinquième, ou un sixième des produits du sol. Cette part lui est remise en nature, sauf pour le coton. Elle n'équivaut à guère plus de 200 francs. Il arrive d'ailleurs très souvent que les ouvriers ne touchent rien, car au cours de l'année, s'étant endettés, leur patron retient les intérêts sur leur paye. Le journalier à engagement fixe se trouve dans une situation un peu meilleure parce que la première condition de son contrat est qu'il reçoit en location un ou plusieurs feddans de terre. Il a donc moins d'occasions que les autres de s'endetter. Au-dessus des ouvriers et des journaliers se trouvent le fellah fermier et le petit propriétaire. Le mobilier de l'un ou de l'autre ne varie guère : un ou deux animaux domestiques : bufflesse, bœufs, ânes, quelques pigeons, un peu de volaille ; comme instruments de culture, un petit hoyau, un couffin. Les plus fortunés possèdent soit une charrue primitive, soit un Kossabieh pour niveler le sol. Malheureusement un obstacle arrête l'extension du fermage en Egypte : le prix trop élevé de location des terres.

Ce prix est exorbitant, atteignant le chiffre presque incroyable de 50 à 70 L. E. le feddan. Trois faits concourent à le maintenir si élevé. La culture du coton en est la cause initiale et primordiale parce que à cause de sa qualité ce textile se vend cher et forme ainsi une culture rémunératrice. De plus la progression constante de la population rend la demande toujours plus forte que l'offre. Enfin la politique suivie par les Banques Hypothécaires aide beaucoup à maintenir élevé le prix de location des terres. Après avoir acquis du Gouvernement des espaces nouvellement irriguées, elles les mettent en état : ameublement, fumures, etc... puis les louent aux fellahs. On comprend aisément que voulant rentrer dans leurs avances, désireuses de plus de donner un intérêt élevé à des capitalistes généralement étrangers elles tiennent la dragée haute aux pauvres fellahs, certaines qu'elles sont de ne jamais manquer de candidats. Elles ont soin d'ailleurs d'assurer l'exploitation directe d'une certaine fraction de leurs domaines ; si le fermier exploite mal, ou s'il refuse de renouveler, son bail conclu, la plupart du temps pour un an, au plus pour la durée d'un assolement, le propriétaire fait rentrer ces terres dans son exploitation. Il les loue dès qu'elles sont remises en état ou qu'un fermier se présentera acceptant toutes les conditions qui lui sont imposées.

Mais qu'il soit journalier, ouvrier, fermier ou propriétaire, le genre de vie des fellahs ne varie guère. Sa nourriture est toujours la même : un peu de galette de maïs, un morceau de canne à sucre, qu'ils mâchent à belles dents, quelques fèves. Pour boisson :

l'eau du Nil. L'abus des crudités et de la galette de maïs débilite les fellahs et entraîne des maladies intestinales, qui déciment la population. Les cultivateurs ignorent l'hygiène corporelle ; comme tout habit ils ne portent qu'une robe longue et sur la tête une petite calotte de feutre ou un petit bonnet de crochet, pour se garantir du soleil. Avec sa famille et son bétail, le fellah vit dans de misérables petites demeures en pise ou en brique crue, sans fenêtres. La mortalité, — mortalité infantile surtout — est considérable, notamment à la campagne, où les médecins ne sont pas assez nombreux. L'examen des statistiques ne fait que confirmer ce que nous venons de dire : en 1913 : 74.037 naissances contre 57.183 décès.

En 1918 : 68.628 naissances contre 93.326 décès.

Si en 1914 (jusqu'à l'âge de 10 ans), le nombre des naissances l'emportait sur le nombre des décès : 73.841 contre 56.423, la différence va, de plus en plus en diminuant :

1915 : 73.031 naissances contre 62.338 décès.

1916 : 73.431 naissances contre 65.804 décès

1917 : 74.959 naissances contre 62.994 décès.

1918 : 68.628 naissances contre 93.326 décès.

Si l'Egypte est une grande puissance cotonnière, elle le doit aux fellahs. Ni le serf Russe, ni le paysan Français, ni le cultivateur américain ne peuvent lui être comparés. Quand on songe aux conditions d'existence, à la façon de vivre des fellahs, on se demande par quels prodiges une pareille race d'homme peut s'adonner d'une

façon si remarquable à la culture du coton. Tout autre qu'eux aurait depuis longtemps abandonné la partie. Malgré des siècles d'oppression (sous le régime des Mamelucks), sans retirer de son travail aucun bénéfice, les fellahs ont continué à travailler la terre Egyptienne, tellement l'amour du sol est profond en eux. Ils aiment la terre, comme une mère aime ses enfants. Infatigables travailleurs, se contentant de peu, pendant dix à douze heures par jour, ils travaillent leurs propriétés, labourant le sol, irriguant parcelle par parcelle, ramassant, arbuste par arbuste, et feuille par feuille, les parasites du cotonnier. Au moment des rotations, ils n'hésitent pas à passer des nuits entières pour surveiller l'irrigation de leur domaine.

Bon, le fellah l'est ; sans cela comment aurait-il pu supporter si longtemps la rigoureuse oppression des Mamelucks, bien moins nombreux que lui ? Il a toujours une nombreuse famille, ses enfants et même sa femme l'aident dans son travail.

Traqué par les usuriers, exploité par les intermédiaires, laissé pendant longtemps sans aucune protection de la part du Gouvernement, le fellah demande aide et protection. Il faut qu'il prenne conscience de sa propre force. C'est au Gouvernement à l'aider dans cette tâche, en développant l'institution primaire, gratuite et obligatoire, en favorisant la création de syndicats, de coopératives, etc..., qui lui permettront de lutter avantageusement contre ceux qui l'exploitent.

Nous ne pouvons que nous incliner devant le fellah. Il a fait l'Egypte et ce qu'elle est aujourd'hui : une

grande nation. En récompense des services inestimables qu'il nous a rendus, nous nous devons d'améliorer sa situation matérielle et morale. Nous devons faire profiter le fellah de tous ces avantages dont jouissent les cultivateurs de toutes les nations du monde : syndicats, lois agraires, etc... Nous devons combattre cette prodigalité qui pousse les fellahs à dépenser des sommes excessives pour célébrer dignement ses fêtes familiales. Nous devons lutter contre cette insouciance qui leur fait vendre sur pied, toute leur récolte, sans rien se réserver pour les semences, quitte ensuite à les racheter au prix fort.

Mais encore ne faut-il pas aller trop loin. Depuis quelques années déjà, il existe en Egypte un parti démocratique. Il y a à peine deux mois vient d'être fondé un parti socialiste, ayant pour but de protéger entre autres : le fellah et le journalier contre les patrons qui les exploitent, de leur assurer une meilleure hygiène. La création de ce parti a suscité dans notre pays une violente polémique, surtout de la part des classes capitalistes agraires et des classes religieuses. En dehors des objections tirées du Droit Musulman, on a attaqué surtout ce parti pour des raisons économiques. L'Egypte, affirment ses adversaires, est un pays producteur de coton. Toute son existence repose sur la vente de ce textile. La culture du coton demande des soins très délicats et très minutieux, que seule une longue hérédité permet de donner comme il le faut. Certains pensent qu'il est dangereux de vouloir détourner de cette culture les fellahs, ce qui serait la conséquence inévitable de

l'introduction des idées socialistes. Pour eux, il n'est pas opportun de mêler les fellahs à la politique sociale. Ne serait-il pas plus préférable, ajoutent-ils, de se cantonner exclusivement dans l'amélioration de leur situation matérielle et morale, de les délivrer de l'emprise économique étrangère ? La tâche est assez difficile et assez longue pour absorber tous les efforts.

Avant la guerre, l'Egypte ignorait jusqu'au mot même de « socialisme ». Comme dans beaucoup d'autres pays, la guerre a amené en Egypte un profond changement dans la classe ouvrière et agricole. La cherté, de plus en plus croissante du coût de la vie, la hausse des denrées alimentaires avaient amené les ouvriers à réclamer une élévation de salaire. N'ayant pu obtenir satisfaction pour toutes leurs demandes, ils ont déclaré la grève avec un remarquable esprit de solidarité. L'arrêt des tramways, des chemins de fer, a mis en péril la vie même du pays. Devant ce danger, le Gouvernement a constitué un comité de conciliation composé de fonctionnaires. Ce comité a réussi dans sa tâche. La création, il y a quelques mois, d'un parti socialiste, résultait donc fatalement de la marche même des événements. Il est certain que devant un pareil état de chose, le Gouvernement se doit à lui-même d'élaborer tout un ensemble de lois ouvrières, dont les décisions du Comité de conciliation constituent les premiers mais imparfaits linéaments.

CHAPITRE DEUXIEME

DES AMELIORATIONS A ENVISAGER AU POINT DE VUE SOCIAL

Paragraphe 1. — L'Egypte pays de monoculture

On a dit et répété maintes fois que l'Egypte était un pays de monoculture. S'il en était ainsi, son avenir serait gravement compromis, car jamais nous ne pourrions nous affranchir de la dépendance étrangère. Mais heureusement pareille assertion est erronée. Il est plus exact de dire que l'Egypte n'a qu'un produit d'exportation ou à peu près. Elle ne possède, en effet, ni charbons, ni forêts dont elle puisse tirer de gros revenus. Ses ressources en pétrole ne sont pas suffisantes pour sa propre consommation. Quant aux gisements de pierres précieuses, ou aux carrières d'albâtre et de porphyre, qui existent dans la presqu'île du Sinai, à proximité de la Mer Rouge, les difficultés de transport en

interdisent la plupart du temps l'exploitation. Pour ce qui est des produits alimentaires : blé, maïs, orge, il est évident que l'Egypte ne peut entrer en lutte avec les Etats-Unis ou la République Argentine. Seul le coton lui fournit, soit par ses fibres, soit par ses graines, soit par ses tourteaux, matières à exportation.

Cette prédominance du coton sur l'ensemble des exportations saute aux yeux dès qu'on examine l'ensemble du commerce égyptien (en Livres Egyptiennes) :

1890 : exportations de coton, 8.272.226 L. E. ; exportations totales, 12.004.251 L. E.

1900 : exportations de coton, 13.039.025 L. E. ; exportations totales, 17.124.114 L. E.

En 1909, sur un total de 26.076.239 L. E., aux exportations, le coton figurait pour 21.477.729 L. E. et les graines de coton pour 2.432.930 L. E. En 1914, sur une valeur globale de 24.091.790 L. E. aux exportations, le coton égrené, les graines de coton, les tourteaux représentaient 18.878.854 L. E. Pendant la guerre cette proportion s'est constamment maintenue :

	Exportation de coton	Exportations totales
1915	19.414.105 L. E.	27.046.872 L. E.
1916	30.098.451 L. E.	37.461.763 L. E.
1917	33.701.227 L. E.	41.060.612 L. E.
1918	38.298.026 L. E.	45.370.020 L. E.

Le coton et ses sous-produits occupent donc environ chaque année, les trois-quarts de la valeur des marchandises exportées,

Les superficies cultivées en maïs, en plantes fourragères sont cependant toujours supérieures à celles plantées en coton. La production de blé est également très importante. On voit tout de suite l'avantage de cet état de choses. L'Egypte (en temps normal) ne craint pas la famine ; son existence même ne dépend pas de la plus ou moins grande abondance des récoltes de plantes vivrières dans les pays étrangers. L'industrie des tabacs est florissante en Egypte, et ses produits sont universellement appréciés. Le sucre égyptien entre pour une large part dans les exportations. Le tourisme amène chaque année d'importants contingents de voyageurs désireux de visiter les vestiges de notre passé et de respirer l'air très sain de l'Egypte. Cette culture du coton que l'on a présentée si souvent, comme un danger terrible pour l'Egypte, possède, en elle-même, son palliatif. Les emplois du coton, de la graine de coton, deviennent de plus en plus nombreux. Jadis, nous n'exportions que du coton égrené, depuis longtemps déjà la graine de coton sert à fabriquer de l'huile ; les poils de cette graine sont employés dans la chapellerie ; les cendres de la cosse servent d'engrais et ne parle-t-on même pas aux Etats-Unis d'utiliser les fibres de la plante pour fabriquer du papier ? Nous ne pouvons que nous féliciter de l'ouverture de tous ces débouchés. Les crises futures en seront amoindries.

Il n'en reste pas moins que cette prédominance du coton égyptien dans nos exportations nous oblige à prendre garde. Le rôle du Gouvernement est ici très important ; c'est à lui de veiller à ce que les cultures du

coton ne s'étendent pas au détriment des superficies réservées aux plantes vivrières. C'est à lui également de développer autant que possible les différentes autres industries ; sucre, tabac, huileries, industries locales, qui pourront jouer le rôle de palliatifs en cas de crise.

Le principal soin du Gouvernement devra être surtout de maintenir toujours égale la qualité du coton égyptien. C'est à cette qualité qui ne se retrouve chez aucun autre coton, que notre pays doit de n'être pas écrasé par la concurrence formidable des Etats-Unis. Qu'elle disparaisse et l'avenir de l'Egypte disparaît aussi. Tous les efforts tentés jusqu'ici, pour lutter contre cette supériorité ont échoué. Il ne faut pas cependant nous endormir dans une douce quiétude. Il faut vulgariser parmi les fellahs l'usage de la sélection, perfectionner le système des irrigations, etc... Moyennant tous ces efforts, l'avenir de l'Egypte est assuré. La crise actuelle ne peut durer ; le coton est un textile trop demandé pour que les consommateurs européens continuent longtemps encore la grève. De par le monde, il existe encore des centaines de millions d'individus que les progrès de la civilisation n'ont pas touché. Nous ne sommes pas près de voir la production mondiale de coton, dépasser la consommation mondiale.

Paragraphe 2. — Des possibilités d'améliorer la situation matérielle du fellah. Lutte contre l'usure. Vulgarisation de l'hygiène. ,

L'usure est la plaie de l'Egypte. Les prêts consentis par les usuriers, allant sans cesse en s'accroissant, finalement le fellah est exproprié ; de petit propriétaire il tombe dans la classe des journaliers, ce qui est déjà un grand mal. Sans pousser les choses au pire, il arrive très fréquemment que le fellah imprévoyant vende sur pied toute sa récolte à l'usurier ; au moment des semences, il est obligé d'emprunter pour acheter de nouvelles graines et il n'achète que les moins chères, par suite les moins bonnes. Autre inconvénient, le fellah peut avoir emprunté en donnant comme gage sa récolte ; à l'échéance l'usurier trompera le fellah sur les prix. On voit donc quelles répercussions entraîne sur la culture du coton, cette pratique de l'usure.

Comment lutter contre ? La loi du 12 juin 1912 a fixé le maximum de l'intérêt conventionnel à 9 %. Cette mesure est purement illusoire, car sur le montant des prêts consentis, l'usurier ne donne que la moitié ou les $\frac{3}{4}$ de la somme, se réservant ainsi un intérêt qui ne descend guère au-dessous de 20 %. Les marchés de coton (halakahs), créés en 1912, ont eu beaucoup plus de succès ; la concurrence qu'ils ont faite aux usuriers a été si considérable que ces derniers se sont refusés à acheter du coton, qui avait passé aux halakahs. Il importe de développer cette institution, particulièrement

en Haute-Egypte, où les halakahs ne sont pas assez nombreux. Il faut créer de ces marchés jusque dans les plus petits villages. Le fellah n'aime guère voyager et plutôt que de faire quelques kilomètres, il préférera se laisser voler par le Bakal (épiciier du village), ou par l'usurier du Nahieh (faubourg).

Si l'on veut débarrasser l'Egypte des usuriers, il faut les attaquer dans la source même de leurs revenus : les prêts. Deux moyens sont ici possible, ou bien empêcher l'usurier d'exproprier le fellah, ou bien prêter aux agriculteurs à des taux minimes. Ces deux solutions ont été essayées. La loi du 1^{er} mars 1913 a rendu insaisissables les petites propriétés de moins de 5 feddans, y compris l'habitation et les dépendances (pourvu que leur valeur n'excède pas 50 L. E.), deux animaux de trait et les instruments agricoles nécessaires. Dès les premiers jours de son apparition, cette loi a été tournée ; ou bien les prêts ont été antidatés, ou bien les usuriers ont été censés avoir acheté la propriété litigieuse. Enfin, reproche plus grave, pourquoi l'Agricultural Bank s'est-elle refusée depuis lors à prêter les plus petites sommes aux fellahs, propriétaires de moins de cinq feddans ? C'était obliger ces derniers à avoir recours aux usuriers.

L'Agricultural Bank, filiale de la National Bank, avait bien été créée le 17 mai 1902, avec comme mission de consentir aux petits propriétaires des avances, soit sous forme de prêts hypothécaires, dont le montant variait de 259 à 12.960 L. E., soit sous forme de prêts garantis par la récolte et variant de 13 à 518 L. E. Malgré

le montant de plus en plus élevé des prêts : 1.208.000 L. E. en 1902, 8.000.000 L. E. en 1907, malgré les avantages à elle consentis par l'Etat (saisie administrative, rentrée des prêts assurée par le sarraf (percepteur), cette banque n'a pas rempli son rôle et cela pour plusieurs raisons. Ses succursales n'existent que dans les grandes villes où le fellah ne va que très rarement. Les prêts sont entourés d'un trop grand nombre de formalités, enfin et surtout avec la Banque, il faut payer les intérêts à l'échéance, tandis qu'avec l'usurier rien de tout cela : le fellah lui demande de l'argent, quand il en a besoin, sûr qu'il est de le trouver dans sa boutique d'épicier ; le bakal n'est pas très exigeant au moment des échéances : la terre est là comme gage. Quant au fellah, il ne se soucie malheureusement pas assez, ni du montant exagéré des intérêts, ni de sa dette toujours croissante.

Le Crédit Foncier n'accepte pour gage que les biens dont les titres de propriété sont transcrits depuis au moins cinq ans, délai de prescription au profit de celui qui a juste titre. Le minimum d'emprunt est de 100 L. E. Les fellahs n'ont pu en profiter. Seuls, peut-être, les grands propriétaires ont emprunté au Crédit Foncier, encore que ce fût pour prêter à leur tour aux fellahs à des taux beaucoup plus élevés. L'Etat avait bien essayé de prêter, en 1896, de petites sommes aux fellahs (10.000 L. E.). Dès 1897, il y renonçait au profit des Banques étrangères.

Le rôle des Banques dans les pays essentiellement agricoles comme l'Egypte est très délicat, surtout quand

ces pays n'ont pas encore atteint leur entier développement. En France, la Société Générale, le Crédit Lyonnais et les diverses autres grandes banques Nationales, facilitent l'essor économique du pays. Pourquoi ? parce que leurs entreprises sont nettement délimitées, assujetties au contrôle de l'Etat. Ces Banques sont de plus liées par un tissu de lois, qui protègent parfaitement les intérêts des particuliers. Nombreuses, elles se font concurrence entre elles, bien heureuses encore quand elles n'ont pas à lutter contre la concurrence du Gouvernement. Leurs opérations sont de nature très diverses ; elles s'occupent à la fois du commerce, de l'industrie, de l'émission de titres, de négociations en Bourse, etc.

Il n'est rien de tout cela en Egypte. Les grandes banques que nous y rencontrons sont des Banques étrangères, venues dans notre pays pour faire des affaires. Tenues très exactement au courant des fluctuations du marché Européen, possédant la plupart d'immenses ressources, elle ne songent qu'à entasser bénéfices sur bénéfices. L'interdiction du prêt à intérêt, édictée par la loi Musulmane, favorise leur essor et leur permet de se servir gratuitement des dépôts qui leur sont confiés. Et dire qu'il a fallu attendre jusqu'en 1918, pour que nous possédions une Banque Nationale Indigène (Banque Masre), fondée avec des capitaux égyptiens, créée dans le but de venir en aide aux fellahs égyptiens. C'est le premier pas vers notre indépendance économique. Je ne saurais trop engager tous mes compatriotes à soutenir de tous leurs efforts la Banque Masre. A quoi

nous aurait-il servi de secouer le joug politique étranger, s'il nous faut vivre encore sous la tutelle économique étrangère ?

Pour lutter contre les usuriers il importait également de développer le mouvement mutualiste en Egypte. Il faut créer dans chaque district, dans chaque village, un syndicat agricole, qui permettra aux fellahs de se procurer le crédit à des conditions raisonnables, en servant d'intermédiaire avec la Banque Masre. Pourquoi l'omdeb (maire), ne représenterait-il pas son village ? Déjà, en 1900, des sociétés coopératives agricoles ont été créées par Omar Loutfy Bey. Bien que contrariées par les lacunes de la législation, elles ont fort bien réussies. C'est au Gouvernement à agir, en prêtant à ces sociétés naissantes, l'appui de ses lois, de son pouvoir moral, de ses ressources financières.

La protection de la population agricole comporte également le développement de l'hygiène. Ici encore, il reste beaucoup à faire. La mortalité infantile est trop élevée. On ne pourra remédier à ce véritable fléau que par la vulgarisation des pratiques les plus élémentaires d'hygiène. Comment s'étonner de ce grand nombre de décès, si l'on songe qu'en 1913, il existait 79 médecins pour toute l'Egypte et 52 seulement, en 1918 ? (encore sont-ils établis surtout dans les grandes villes). En 1913, nous ne trouvons que 23 sages-femmes et 11 en 1918. Il faut absolument augmenter leur nombre. Pourquoi le Gouvernement suivant en cela l'exemple de la France dans ses colonies, n'assimilerait-il pas les doc-

teurs à de véritables fonctionnaires, en leur fournissant chaque année une subvention ? Avec un tel procédé, les candidats ne manqueraient pas et les dépenses occasionnées de ce fait seraient vite compensées par la plus grande prospérité du pays.

Il faut également augmenter le nombre des hôpitaux (30 en 1918) permanents ou ambulants. Les recherches scientifiques sur les maladies infectieuses les plus répandues en Egypte (la biltharzia et l'ankylostoma), devront être poussées plus avant encore.

Paragraphe 3. — Des possibilités d'améliorer la situation morale du fellah

L'amélioration de la situation morale du fellah doit marcher de pair avec l'amélioration de sa situation matérielle. Nous pouvons réaliser la première de deux façons, soit par l'enseignement agricole, soit par la constitution de coopératives et de syndicats agricoles.

L'enseignement agricole présuppose l'existence d'un enseignement primaire qui est à l'heure actuelle à peu près inexistant en Egypte. Un ouvrage entier serait nécessaire à l'étude de ce que l'on devrait entreprendre à ce sujet. Contentons-nous d'examiner l'enseignement agricole proprement dit.

Il est représenté à l'heure actuelle, en tout et pour tout, par trois écoles : celles de Mochtohor et de Damanhour, créées respectivement en 1912 et 1913, n'accep-

tent que des élèves ayant subi avec succès l'examen d'admission. La durée des études est de trois ans. Le nombre des élèves n'a jamais dépassé 150. L'école de Guizeh, créée en 1836, est devenue à partir de 1912, une école des hautes études agricoles, n'acceptant que les titulaires du baccalauréat (180 élèves en 1913, dont 30 seulement terminèrent leurs études à la fin de l'année). Quant aux fermes écoles, si utiles, il n'en existait, en 1913, que 8 renfermant 247 élèves !!!

Tout est donc à reprendre en partant de cette idée, qu'il faut agir seulement dans un but pratique. Les quelques rares élèves qui sortaient de l'école de Guizeh étaient trop souvent employés au Ministère de l'Agriculture comme fonctionnaires. Ce n'est pas ce but auquel il faut viser. Il faut établir ici, comme partout, une séparation assez nette entre les recherches scientifiques et l'enseignement pratique. Gardons les écoles de Guizeh, de Mochetohor et de Damanhour, mais qu'il en sorte de véritables ingénieurs et non pas des bureaucrates !!! Qu'à côté de ces écoles l'on développe énormément l'institution des Fermes-Ecoles, où l'on appellera, fût-ce même par la contrainte, les jeunes fellahs. C'est là que ces derniers pourront s'initier aux récentes découvertes scientifiques ; c'est là qu'ils pourront s'apercevoir des avantages que présentent les instruments aratoires modernes. De plus vivant ensemble, ils apprendront à se connaître, et plus tard, ils entreront sans crainte dans les syndicats agricoles. Quant à la question de la durée des cours, de la gratuité ou de la non gratuité de l'enseignement, ce sont là ques-

tions de détail et faciles à régler. Je tiens également à signaler ici la très heureuse influence exercée par la Société Sultaniennne d'Agriculture (réorganisée en 1905), tant au point de vue de la sélection à apporter aux graines, que de la distribution et de l'établissement de champs d'expérience.

J'ai prononcé tout à l'heure, le mot de syndicats agricoles. A mon avis l'avenir est là pour l'Egypte. En 1913, il existait 15 syndicats seulement, englobant 1.725 membres avec un capital de 8.821 L. E. Voici quels étaient en 1920 le nombre, l'importance, le lieu de résidence des syndicats agricoles en Egypte :

Moudirieh de *Gharbieh* :

Lieu d'existence	Membres	Capital
Néchit	129	1.993.277
Choubra-el-Nambah	265	613.049
Dar-el-Bakar-el-Baharieh et Kiratieh	43	229

Moudirieh de *Dakahlieh* :

Lieu d'existence	Membres	Capital
Kom-el-Nour	373	2.727
Sentamaï	120	219
Mit-el-Korachi	141	700
Kafr-el-Medkam	103	481
Dondeit	201	615
Mit Mohsen	161	224

Moudirieh de *Minia* :

Lieu d'existence	Membres	Capital
Nahieh	294	1.345

Moudirieh de *Guizeh* :

Lieu d'existence	Membres	Capital
Samallout	38	204

Quels sont les statuts de ces syndicats ? Je crois utile de les rappeler ici. Par une clause contraire les différents cas de dissolution résultant de la mort, de la faillite ou de la saisie de l'un des membres sont écartés. Le syndicat ne peut ni prêter, ni emprunter plus de 1.000 L. E. Le capital social est divisé en actions de 20 Piastres. On ne doit admettre comme membres que les habitants d'une zone déterminée. La gérance est gratuite. Les bénéfices sont répartis annuellement suivant certaines proportions entre les actionnaires et la caisse de secours, etc... Ces syndicats sont appelés à jouer un grand rôle en Egypte. Ils permettront de transformer les procédés de culture, d'initier les plus humbles des fellahs aux fécondes découvertes de la science. Ils pourront mettre à la disposition de tous des instruments aratoires plus perfectionnés, des pompes à vapeur, etc... Grâce à eux les fellahs apprendront à ne plus compter trop exclusivement sur l'Etat. Ils s'habitueront à compter sur eux-mêmes, sur leur entente et leurs efforts communs en ne demandant à la puissance publique que la protection et les encouragements dont elle ne peut équitablement les priver.

**Paragraphe 4. — Des possibilités d'améliorer le
mécanisme du commerce du coton**

La question des prix est la question primordiale quand on étudie le commerce du coton Egyptien. On peut l'envisager sous un double aspect.

A l'heure actuelle, le marché d'Alexandrie n'est qu'un marché de producteurs. C'est à Liverpool, à New-York que le coton égyptien est acheté par les filateurs. Cette étroite dépendance où nous nous trouvons est très dangereuse, comme nous essayerons de le démontrer plus loin. Y a-t-il possibilité de remédier à cette situation ? Le prix du coton Egyptien ne pourrait-il pas être fixé à Alexandrie ? Il me semble qu'aucune difficulté insurmontable n'interdit cet espoir. La réalisation de ce projet sera facile lorsque auront été créées en Egypte des industries manufacturières. On ne saurait donc trop insister sur la nécessité pour les Egyptiens de se grouper, de constituer des Sociétés anonymes soutenues par des Banques Nationales indigènes. Tant que nous ne pourrions pas transformer, nous-mêmes, notre coton en tissus, nous sommes obligés de céder à toutes les exigences des grandes nations européennes. Mais une fois ces usines créées, les producteurs égyptiens trouveront facilement des acheteurs dans le pays même. Quant aux débouchés des tissus, ils sont assurés en Palestine, en Arabie, dans le Hedjaz.

L'autre point important consiste à maintenir assez élevés les prix du coton. Pour cette question des prix,

l'Egypte vit dans l'entière dépendance du marché américain. Malgré les efforts de la France ou de la Russie, l'Amérique reste toujours le principal pays producteur de coton. Sur 5.410.000 tonnes, chiffre auquel se montait en 1913 la récolte mondiale, les Etats-Unis figuraient pour 3.180.000 tonnes. Tout le monde sait avec quelles remarquables facilités naissent les Corners ou les rings aux Etats-Unis ; avec la formidable puissance d'argent que possèdent certains industriels de ce pays, pareils faits ne sont pas rares. Qu'un accaparement du coton se produise sur ces marchés, immédiatement le contre-coup s'en fait sentir à Liverpool où les filateurs du Lancashire se tournent du côté du coton Egyptien. dont les prix montent sur le champ.

D'ailleurs point n'est besoin de spéculation ; il suffit qu'aux Etats-Unis la récolte soit abondante pour que les prix du coton égyptien soient ramenés au niveau des prix du coton américain. S'il n'en était pas ainsi, les industriels Français et Anglais préféreraient acheter, en effet, du coton américain se rapprochant le plus possible du coton égyptien et coûtant moins cher. Les exemples suivants justifient amplement ces hypothèses :

En 1909-1910, la récolte américaine atteignait 6.200.000 balles. Les prix du coton égyptien s'élevaient cette année là à 23 tallaris 10/32 le cantar. La saison suivante, la production américaine passe à 7.800.000 balles, puis à 10.675.000 balles en 1911-1912. Nous voyons immédiatement les prix du coton égyptien baisser et descendre successivement à 20 tallaris 2/32 et à 17 tallaris 8/32, le cantar. En 1912-1913, récolte

déficitaire, aux Etats-Unis, prix plus élevés en Egypte : 18 tallaris 9/32 le cantar.

La situation politique et économique de l'Europe, fait également varier les cours du coton. Ces variations ne seraient pas aussi redoutables sans la présence en Egypte de nombreux intermédiaires. On a dit de ces derniers qu'ils suçaient le sang du fellah ». Expression imagée, mais s'appliquant parfaitement à la réalité. L'exemple suivant est saisissant pour démontrer le rôle néfaste que jouent ces intermédiaires. En 1921, les industriels anglais achetaient le Sakel au prix de 52 tallaris le cantar. Sur cette somme, les fellahs ne recevaient que 27 tallaris ; tout le reste était absorbé par les intermédiaires. Comment s'étonner alors du marasme dans lequel est plongé à l'heure actuelle notre pays, si l'on songe que les autres produits, denrées alimentaires ou autres, n'ont que peu ou pas du tout baissé de prix ?

La raison d'être de ces intermédiaires est la spéculation. Tout le monde, en Egypte, spéculé plus ou moins et ce mal abominable s'est étendu jusqu'aux fellahs. Les désastres qu'il a amenés sont considérables, car si la spéculation a enrichi quelques individus, plus favorisés que les autres par le sort, connaissant davantage les roueries du métier, par contre combien de fellahs n'a-t-elle pas ruiné ou fait exproprier ?

L'usure et la spéculation voilà les deux grands maux dont souffre l'Egypte. D'ailleurs, il arrive très souvent que le spéculateur soit en même temps un usurier. Il est absolument injuste de laisser le pauvre fellah sans défense en face des spéculateurs. Ceux-ci sont plus

savants, plus fins, plus retors, plus au courant de la politique générale, de la situation économique ; ils peuvent prévoir. Le fellah, qui vit retiré dans son village, n'étant pas au courant du mouvement économique, peut-il, lui, prévoir ?

Nous ne pouvons démontrer par la raison, aux fellahs, combien est dangereuse la route sur laquelle ils se sont engagés. Leur éducation économique laisse encore trop à désirer. C'est au Gouvernement à faire acte d'autorité, en interdisant toutes occasions de jouer. Il devrait supprimer le « contrat à fixer », détestable usage, qui amène chaque année une très grande perte d'argent pour les fellahs. De quelle utilité sont tous ces gens qui font profession d'être marchands de coton ? Leur seul but est de tromper le plus possible le pauvre fellah et de s'enrichir à ses dépens, quand ils ne sont pas en même temps des usuriers. Ne pourrait-on pas réduire les industriels égreneurs au rôle de simples travailleurs à façon ? Pourquoi le coton leur est-il vendu, pour être ensuite revendu par eux ? Tous ces intermédiaires s'adjugent une commission plus ou moins forte selon leur rang social et tout cela au détriment de qui ? du fellah.

Ne pourrait-on pas concevoir que l'Alexandria General Produce Association, étendant son rôle envoie dans chaque agglomération importante, au moment de la récolte, de ses employés pour acheter le coton ? De même, il est certain que les syndicats agricoles, dont nous avons précédemment parlé, pourraient jouer ici un rôle extrêmement intéressant. Les fellahs sont trop timides, ils n'ont pas encore assez pris conscience de leur propre force (quoique la guerre à ce sujet ait produit une nota-

ble amélioration), pour se défendre eux-mêmes. Ces syndicats sont tout indiqués pour négocier la récolte du coton à des bons prix. Cette dernière solution est préférable, car l'Alexandria General Produce Association est composée d'étrangers pour la plupart assez indifférents au développement de notre pays.

Il serait utile également de créer en Egypte le plus tôt possible des Magasins Généraux et de vulgariser l'emploi des warants et des récépissés. Avec ces effets de commerce, les différents vendeurs où acheteurs pourraient disposer facilement de leurs marchandises sans aucun déplacement. La faculté d'endosser et d'escompter le warant dont il dispose, permettrait au prêteur de rentrer à tout moment dans ses avances et surtout, point important, la spéculation serait à peu près rendue impossible. Trop souvent, en effet, les producteurs qui n'ont pas les sommes suffisantes pour assurer la récolte de leur coton, empruntent à des banques. Ces dernières consentent au prêt, mais en exigeant comme couverture la livraison du coton dans leurs magasins. Or, qu'un symptôme de baisse se manifeste, la Banque craignant de ne plus pouvoir rentrer dans ses avances, s'empressera de liquider ses stocks de coton pour le plus grand dommage du fellah.

Remarquons combien il serait possible de faire usage rapidement de pareils procédés commerciaux, si nous avions eu un enseignement agricole et primaire déjà bien organisé, alors qu'à présent cette institution des warants, excellente en soi, va se heurter à l'indifférence de l'opinion publique.

CHAPITRE TROISIEME

L'INDUSTRIE MANUFACTURIERE EN EGYPTÉ

Ce problème est aussi bien d'ordre économique que d'ordre social. Je ne l'ai envisagé qu'à ce dernier point de vue, car à l'heure actuelle il n'est pas encore rentré dans la voie des réalisations.

Notre pays, grand producteur de coton, est obligé, chaque année, d'importer la majeure partie pour ne pas dire la totalité des fils, tissus, broderies, qu'il utilise.

Mohammed-Aly avait bien pensé cependant à faire travailler le coton par ses propres sujets. La matière première, la main-d'œuvre ne lui coûtaient rien. Une première usine fut créée au Caire en 1816. Jusqu'en 1830 plus de vingt filatures furent mises en train. Aucune ne réussit. Les raisons de cet échec sont de plusieurs sortes. Malgré son génie Mohammed-Aly ne pouvait transformer du soir au lendemain les fellahs en

ouvriers d'usine. Les machines qu'il se fit envoyer d'Europe arrivèrent en mauvais état ; toutes n'étaient d'ailleurs pas de très bonne qualité. Le fonctionnement de ces usines laissait également à désirer. L'on ne prit aucune précaution pour protéger les rouages contre la poussière, contre le sable. La marche des machines était assurée par la traction animale, d'où des à-coups, des ruptures. Avec de pareils procédés aucun industriel ne pouvait réussir. L'échec de cette tentative jeta le discrédit sur toute possibilité de créer des filatures en Egypte. En fait, il n'existait en 1913 que trois usines : l'Egyptian Cotton Mills créée en 1889, la Société Anonyme Egyptienne pour la filature et le tissage du coton créée en 1895, l'Anglo Egyptian Spinning and Weaving compagny créée en 1899.

Aucune d'entre elles n'a pris une grande extension. Sans doute, le décret du 13 avril 1901, établissant un droit ad valorem de 8 % sur les tissus de coton, fabriqués en Egypte fut pour beaucoup dans l'arrêt de leur développement. Toutefois, l'Anglo Egyptian Company a été exemptée de ce droit depuis 1910 et cependant sa prospérité ne s'en est pas accrue.

On a donné beaucoup de raisons de cette échec. Argument d'ordre financier tout d'abord, argument qui sans doute donna naissance au décret de 1901 et qui n'a pas perdu encore de sa valeur. Les plus gros revenus des douanes proviennent des droits établis aux exportations sur le coton égrené, ainsi que sur les graines : aux importations sur les tissus, fils, etc. A supposer que l'industrie manufacturière s'établisse en Egypte, le

Gouvernement verrait tarir immédiatement cette si importante source de revenus et par quels impôts la remplacerait-il ?

Nous ne devons pas cependant désespérer. L'établissement d'industries manufacturières en Egypte est nécessaire pour assurer notre complète indépendance économique. En créant un enseignement professionnel, on arriverait certainement à former des ouvriers intelligents, attentifs, connaissant bien leur métier. Des sociétés nationales indigènes, créées avec des capitaux égyptiens, assureraient la marche de ces entreprises. Souvent on a parlé du climat égyptien comme formant un obstacle invincible à toute tentative de cette sorte.

Une certaine humidité atmosphérique est nécessaire pour assurer le bon tissage du coton et lui donner la malléabilité voulue, malléabilité et solidité qui lui manquent dans un pays au climat chaud comme celui de l'Egypte. Tous les essais tentés pour fournir une humidité industrielle ont échoué ; mais il est permis d'espérer qu'avec le développement de la science cette lacune scientifique pourra être bientôt comblée. C'est à nous Egyptiens, de nous intéresser à cette question une fois que la complète indépendance politique et économique de notre pays aura été reconnue.

CONCLUSION

Nous ne devons pas désespérer de l'avenir de notre pays. Par ses qualités, le coton égyptien s'impose au monde entier. Il suffit pour nous de maintenir la qualité et la quantité de la récolte. J'ai indiqué dans les chapitres précédents comment.

Ce n'est pas tout. Nos efforts, à nous Egyptiens, doivent inlassablement se porter sur trois points. Le but à atteindre est triple :

A. — Favoriser le développement de la Banque Nationale Indigène, créée en 1918 (Banque Masre) , composée par des capitaux égyptiens. Cette Banque — seule — s'est donnée comme but non pas de faire principalement des bénéfices, mais d'assurer surtout le développement du pays. Nous devons lui apporter notre argent et inciter nos compatriotes à faire de même.

B. — Créer des coopératives, des syndicats agricoles destinés à améliorer le sort matériel et moral des fel-

lahs. Les coopératives lui permettront de trouver à prix réduits une nourriture plus substantielle pour lui et pour sa famille. Les syndicats assureront la vente du coton produit, achèteront de bonnes semences et au besoin, prêteront à leurs membres les sommes d'argent dont ils pourraient avoir besoin. Mais ici, c'est au Gouvernement à intervenir. C'est à lui de prêter à ces institutions naissantes, son prestige moral, son appui financier.

C. — Fonder des sociétés anonymes nationales indigènes. Ni l'argent, ni les ouvriers, ni les intelligences ne nous manquent. Les matériaux sont à pied-d'œuvre. Il ne s'agit plus que d'édifier. Le développement de ces sociétés est assuré, si nous savons leur conserver une étroite connexité avec les Banques purement nationales et indigènes.

A l'heure qu'il est, l'Egypte est en train d'élaborer son statut politique. Des garanties suffisantes vont être accordées aux étrangers, sans porter pour cela atteinte en quoi que ce soit à notre liberté. Bientôt donc notre complète indépendance politique va être proclamée et reconnue par toutes les Nations du monde entier. Mais les efforts déjà faits seraient vains, nos luttes antérieures auraient été inutiles, si à côté de l'indépendance politique, nous ne possédions pas l'indépendance économique. La première est sur le point de se réaliser, ce n'est plus qu'une question de jours, à l'œuvre donc pour conquérir la seconde ! Prêt à terminer cette étude,

je ne puis qu'appeler de mes vœux et souhaiter prochain le jour où l'Egypte, traitant de pair avec, espérons-le, ses futurs amis et alliés les Anglais, entrera, elle-aussi, dans la Société des Nations !

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
Etienne ANTONELLI.

Vu :

POUR LE DOYEN DE LA FACULTÉ DE DROIT,
L'ASSESEUR,
Paul HUVELIN.

Permis d'imprimer, Lyon le 9 novembre 1921.

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE,

JOUBIN .

SYNDICAT GENERAL AGRICOLE D'EGYPTE

L'Egypte à la conférence cotonnière mondiale.

« Lettre adressée à S. E. Moustapha Maher Pacha, président par intérim du Syndicat agricole général d'Egypte, par MM. Joseph Nahas Bey et Hamdi Seif-el-Nasr-Bey, membres du Conseil d'administration du syndicat, délégués officiellement par le Gouvernement égyptien à la conférence cotonnière mondiale ».

Paris, 24 juin 1921.

Excellence,

Nous avons l'honneur de présenter à Votre Excellence notre rapport sur la Conférence cotonnière mondiale à laquelle nous avons assisté, délégués par le Gouvernement Egyptien et par le Syndicat agricole d'Egypte.

.... Comme nous avons à cœur d'exposer la situation exacte du producteur égyptien dans ses rapports avec l'industrie — ce que nous considérons comme l'objet essentiel de notre mission — nous avons fait des dé-

marches auprès du Président de la Conférence et nous fûmes autorisé à présenter le rapport dont copie textuelle ci-joint. Ce rapport fut lu à Manchester, à la séance du vendredi 17 juin, à 4 heures 15.

A la suite de cette lecture de longues conversations s'engagèrent entre nous et plusieurs représentants autorisés de la filature. Elles portèrent plus particulièrement sur la baisse excessive des prix du coton égyptien.

Il nous fut objecté que cette baisse était la conséquence de la crise mondiale dont le filateur souffrait autant que nous-mêmes ; que celui-ci possédait encore en stocks des marchandises manufacturées avec du coton acheté très cher l'an dernier, marchandises qu'il ne pouvait écouler aujourd'hui qu'au prix de grands sacrifices ; que d'autre part, il ne serait pas exact de dire que le coton égyptien soit plus particulièrement atteint, puisque l'industriel anglais achetait actuellement le bon Sakellaridis aux prix de 54 Tallaris, le cantar ; que le producteur égyptien ne devait pas perdre courage parce que la reprise des prix était certaine et qu'une fois les questions ouvrières et notamment la grève des mineurs et des cotonniers résolue, l'horizon politique éclaircie, l'activité de l'industrie provoquera une forte demande sur nos cotons ; que l'industriel était soumis comme les autres au lois économiques, et toute manœuvre tendant à faire hausser artificiellement les cours ne pouvait qu'appeler une réaction des plus dangereuses et qu'enfin l'Angleterre n'avait jamais été le seul débouché pour nos cotons dont une grande quantité de la récolte avait été achetée par l'Amérique.

Nous avons répondu que le producteur égyptien ne demandait pas l'impossible et qu'il comprenait très bien la logique des lois économiques, mais que précisément par application de ces mêmes lois il lui semblait illogique de lui demander de continuer à produire si le prix de sa production ne devait pas le couvrir de ses frais et lui laisser un bénéfice normal. Autrement il se trouverait dans la nécessité d'abandonner une culture qui ne lui permettrait plus de vivre. Notre but en venant ici était justement de nous expliquer avec les filateurs anglais parce que nous sommes persuadés que leurs intérêts et les nôtres bien qu'apparemment contradictoires sont intimement liés ; il est donc indispensable que la filature envisage très sérieusement la situation critique du cultivateur égyptien pour trouver une solution qui lui permette de continuer à alimenter l'industrie en retirant lui-même un bénéfice raisonnable. Une des solutions à cet angoissant problème nous paraît être l'établissement de rapports plus directs entre le producteur et l'industriel qui en supprimant ou en diminuant le nombre des intermédiaires économisera une grande partie de la différence entre ce que paie l'industriel (environ 54 Tallaris) et ce que touche le producteur (environ 27 Tallaris).

Il nous fut dit que ce point de vue était très intéressant et méritait d'être attentivement considéré.

Nous avons reçu les plus formelles assurances quant à l'avenir du coton égyptien et particulièrement du Sakellaridis, lequel d'après l'opinion des compétences consultées n'avait, rien perdu de son importance indus-

trielle et qui continuerait à être recherché à la condition que les grands soins fussent apportés à la conservation de sa pureté par la présentation de tous mélanges. Il n'est pas à craindre d'autre part que le coton égyptien cultivé dans l'Arizona puisse concurrencer la production égyptienne car :

1° L'insuffisance des eaux d'irrigation ne permet pas l'extension de cette culture sur une grande superficie.

2° Si la fibre du coton de l'Arizona est tant soit peu plus longue que celle du Sakellarides elle est cependant moins résistante.

3. La qualité du coton de l'Arizona est d'année en année moins bonne.

4. Les planteurs de l'Arizona éprouvent de grandes difficultés pour se procurer la main-d'œuvre nécessaire à la culture d'une qualité qui exige des soins aussi nombreux que minutieux et ils sont obligés de faire appel à des ouvriers mexicains et chinois, ce qui rend les frais très dispendieux.

C'est aussi l'opinion de ceux des délégués américains, que nous avons consultés à part bien entendu les planteurs de l'Arizona. Mais même ces derniers nous ont déclaré que le rendement par feddan a diminué chez eux d'à peu près 50 %, bien que les parasites cotonniers n'aient pas encore ravagé cette région, et ils nous ont confirmé qu'effectivement la main-d'œuvre était difficile et coûteuse.

Au cours de nos entretiens avec les délégués américains, nous leurs avons exprimé notre déception au su-

jet de la taxe de 7 dollars par cantar dont notre Sakel-laridis est désormais frappé à son entrée en Amérique, alors que les égyptiens espéraient établir avec les Etats-Unis des rapports commerciaux plus suivis et plus étendus.

Tel est, Excellence, le compte-rendu de ce qui nous a été possible de faire pour la défense des intérêts du producteur égyptien à cette conférence. Nous espérons que ce premier contact officiel entre les représentants égyptiens et les industriels britanniques pourra inaugurer une ère de meilleurs rapports économiques et commerciaux. Il appartient tant au Gouvernement qu'à l'initiative privée de poursuivre le développement et la coordination de ses rapports sans lesquels le producteur égyptien sera toujours plus ou moins frustré.

Veuillez agréer, Excellence, l'assurance de notre parfaite considération.

Signé : Joseph Nahas. Hamdi Seif el Nasr.

Annexe n° 1.

Rapport présenté par les délégués égyptiens à la conférence cotonnière mondiale et qui a été lu à la séance du vendredi 17 juin 1921, à Manchester.

Les délégués égyptiens sont particulièrement heureux de cette occasion qui leur est offerte de se faire entendre dans ce congrès d'éminents spécialistes représen-

tants de tous les pays que le coton intéresse ; et ils expriment à M. le Président, au Conseil d'organisation les vifs remerciements de l'Egypte pour l'invitation qu'ils ont bien voulu lui adresser.

Le producteur égyptien qui, en ces heures si difficiles qu'il traverse cherchait le moyen d'aborder publiquement dans une explication loyale et précise le problème qui le préoccupe avec l'espoir de trouver une solution conciliant tous les intérêts légitimes ne pouvait trouver une occasion plus favorable.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, que l'Egypte est un pays essentiellement, nous pourrions même dire uniquement agricole et que la culture cotonnière constitue aujourd'hui la base de sa richesse. La fortune publique et privée en dépendent directement.

C'est pour cette raison vitale que les Egyptiens se sont consacrés au perfectionnement de cette culture à laquelle ils donnent leurs soins les plus vigilants et ils ont réussi à obtenir une sélection (le Sakellaridis) qui révolutionnant l'industrie a permis aux filateurs de trouver des utilisations industrielles aussi multiples que rémunératrices dont il est superflu de faire l'énumération.

Encouragés par ces résultats, les producteurs de la Basse-Egypte qui plantent les $\frac{3}{4}$ de la superficie cotonnière totale du pays, ont remplacé progressivement depuis 1913 les autres qualités de coton brun ou blanc par le Sakellaridis qui constitue actuellement près de 80 % de la production du Delta.

Mais ce remplacement n'a pas été sans désavantager le producteur au point de vue de la qualité. Il a été

constaté par le « The Coton Research Bord », que le Sakellaridis donne un rendement par feddan de 7 à 8 % moindre que les autres qualités et que son rendement à l'égrenage est moindre de 8 %, ce qui fait au total un déficit de 15 % à 16 %. Ces chiffres nous semblent inférieurs à la réalité. Quoiqu'il en soit, il n'est que juste que le producteur récupère cette différence de prix.

D'autre part les parasites dont le plan cotonnier est infesté et dont le Sakellaridis subit plus particulièrement les ravages ont réduit la production moyenne pour toute l'Egypte de 4 cantars et demi environ, qu'elle était en 1913, à 3 cantars en 1920. Les bonnes terres plantées en Sakellaridis en 1913 rendaient 5 à 6 cantars ; elles ne donnent guère actuellement plus de 3 cantars ; les terres plus faibles donnent 2 cantars et même moins.

Quand on prend en considération que le coût de la production seule a atteint, en 1920, de seize à vingt livres, soit de 80 à 100 tallaris par feddan, on peut se rendre compte de la perte considérable que subit le cultivateur égyptien, qui au prix actuellement à 27 ou 28 tallaris le cantar, n'obtient que 31 à 34 tallaris au maximum, alors qu'il en a dépensé jusqu'à 100 rien qu'en frais de culture et sans tenir compte de la rente de la terre.

Si les frais de culture ont baissé aujourd'hui, ils n'en sont pas moins à peu près au triple de ce qu'ils étaient avant la guerre.

Il est à peine besoin de dire que l'Egypte tributaire

de l'étranger pour presque tout ce dont elle a besoin, continue à chercher le charbon, le fer, le bois, les machines, les articles d'habillement, à des prix qui n'ont pas suivi, même de très loin, dans leur déclin, celui du coton égyptien.

D'autre part, ce n'est pas à vous que nous apprendrons que l'ouvrier agricole ne peut plus accepter le salaire d'avant-guerre, salaire, qui, en Egypte, tout spécialement était un véritable salaire de famine. L'ouvrier était payé avant la guerre 3 piastres par journée de travail. Pensez-vous qu'on puisse lui demander de se contenter aujourd'hui même du triple de cette somme ?

Les idées socialistes ont fait leur chemin en Egypte, comme ailleurs, et on ne peut espérer rester sourd aux justes revendications ouvrières sans risquer d'avoir des lendemains très désagréables.

L'ouvrier égyptien se civilise et prend conscience de ses droits. Il est impossible de la faire travailler comme une bête de somme, il est par conséquent impossible de ramener les frais de production à ce qu'ils étaient avant la guerre. Or la crise mondiale cotonnière a atteint l'Egypte plus cruellement que tous les autres pays producteurs du coton, car le prix du Sakellaridis est tombé au-dessous de ce qu'il était avant la guerre, surtout si l'on tient compte de la dépréciation de la monnaie égyptienne, par rapport au dollar et du déficit du rendement par feddan.

Le Gouvernement Egyptien s'est donc trouvé devant cette alarmante situation dont nous venons de vous

donner un court aperçu ; le producteur égyptien, s'il devait continuer à cultiver le coton dans ces conditions, se verrait acculer fatalement à la faillite. Il fallait donc de toute nécessité remédier à ce danger national qui risquait d'atteindre tant la fortune privée que celle de l'Etat lui-même. D'où la série des mesures empiriques sans doute, mais aussi nécessaires que celles que d'autres Etats ont du adopter en présence de dangers analogues, comme le Brésil, pour le café, etc... Ces mesures ont consisté, outre l'achat d'une partie de la récolte par le Gouvernement et les facilités d'avances consenties, sous sa garantie par la National Bank aux détenteurs de coton, en la limitation de l'acréage cotonnier au tiers de la superficie totale de chaque propriété, et la prohibition de cultiver le coton dans les bassins de la Haute-Egypte.

Cette limitation de l'acréage qui avait été décrétée pour la seule année 1921, vient d'être étendue aux années 1922 et 1923. C'est sur l'initiative du Syndicat Général agricole d'Egypte qui, bien que récemment constitué, a pris une importance qui lui permet de parler au nom des producteurs égyptiens que ces différentes mesures ont été prises. Nous ne faisons aucune difficulté pour reconnaître que ce ne sont là que des palliatifs, et que la palliative solution du problème ne peut naître que de l'éclaircissement du point suivant : le coton Sakellaridis a-t-il perdu son importance industrielle au point qu'il faille en abandonner la culture si on ne veut pas le produire à perte ? Il est constant que techniquement ce coton vaut bien plus que tous les au-

tres. Si, pour une raison quelconque, une prime raisonnable ne devait plus lui être garantie, le producteur égyptien serait contraint de renoncer à cette culture pour s'adonner soit à celle d'un coton d'une qualité inférieure, mais d'un rendement plus grand au feddan, soit à celle d'autres produits que le coton ; cette opinion est partagée par la « Cotton Research Board », qui écrit dans son rapport préliminaire du mois de mars 1920 « Already there is a marked tendency on the part of cultivators in Lower Egypt to substitute for Sakellaridis, upper Egyptian and other cottons of short staple but relatively high yield. Unless purchasers recognise this fact, and are prepared to offer a substantial premium on cotton of the Sakellarides type, there is danger that the cultivation of the shorter stapled cottons will be very much extended at the expense of the former ».

Quoiqu'il en soit la production du coton fin est gravement menacée en Egypte par le découragement profond qui s'est emparé de tous les cultivateurs, découragement qui les pousse à ne planter en coton qu'une superficie très réduite, et surtout à négliger les soins essentiels, à l'obtention d'une bonne récolte, tant au point de vue de la qualité qu'à celui de la quantité. Ils se rendent compte qu'ils sont victimes d'un injuste traitement car non seulement leur coton a baissé bien plus que le coton américain en tenant compte de la différence de la qualité, non seulement ils constatent que les articles manufacturés avec leur coton, sont bien loin d'avoir subi la même dépréciation, mais que aussi aucun autre

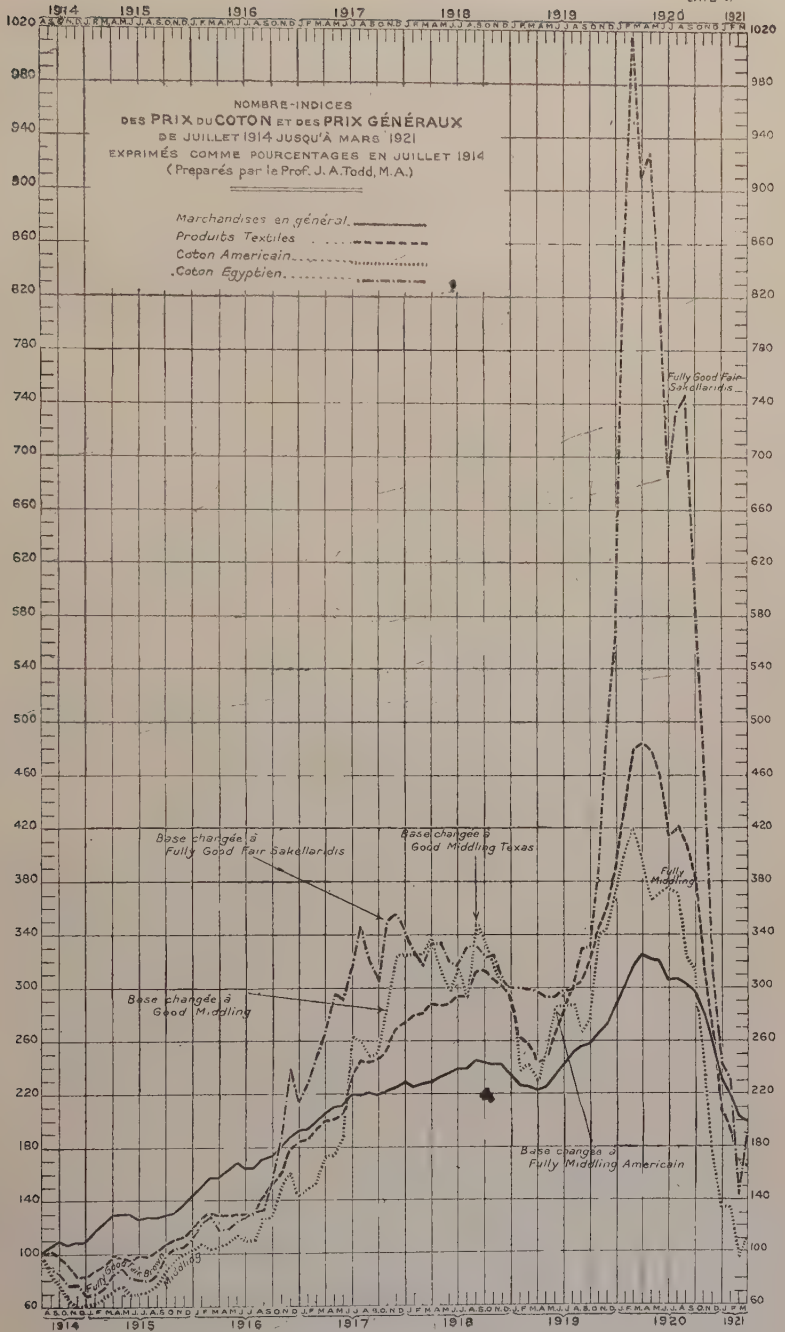
produit de quelque nature qu'il soit n'a baissé dans de telles proportions.

Nous avons jusqu'ici parlé du producteur de la Basse-Egypte, mais la situation de celui de la Haute-Egypte est encore plus critique. Dans cette partie de l'Egypte, on cultive actuellement un nouveau coton, le Zangóra, qui constitue une qualité supérieure à l'Achmouni, et cependant ce coton, qui est incontestablement supérieur au coton américain, se vend aujourd'hui à un prix inférieur à celui-ci en tenant compte du change.

Nous avons tenu à exposer aussi loyalement que possible le problème qui nous intéresse et ne peut manquer d'intéresser également le filateur. Pour permettre à l'Egypte de continuer à produire et à perfectionner sa production cotonnière il est indispensable que le planteur retrouve ses frais et un équitable intérêt de son capital.

Le problème ainsi posé appelle une solution d'urgence que nous serions heureux de discuter avec les éminents représentants de l'industrie cotonnière.

Signé : Joseph NAHAS. Hamdi seif El NASR.





BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages traitant la question du coton en général

- LECOMTE. — *Le Coton*. Paris. Librairie Armand Colin, 1900.
- J. BEAUVIERE. — *Les Textiles Végétaux*. Paris. Gauthier-Villars, imprimeurs, 1913.
- NAHAS JOSEPH FAMY. — *Situation économique et sociale du Fellah égyptien*, Paris, Arthur Rousseau, éditeur, 1901.
- François-Charles ROUX. — *La production du coton en Egypte*. Paris. Librairie Armand Colin, 1908.
- F. LEGRAND. — *Les fluctuations de prix et les crises de 1907 et 1908. en Egypte*. (Thèse). Nancy. Imprimerie, typographie, lithographie, J. Coube, 1909.
- Pierre ARMINJON. — *La situation économique et financière de l'Egypte. Le Soudan Egyptien*. Paris. Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1911.
- MOUSTAFA-SHEDDICK-EL-NAGAR. — *Essai sur le fellah et le travail manuel en Egypte*. Lyon, imprimerie J. Poncet, 1913.
- Fouad SULTAN. — *La Monnaie Egyptienne* (Thèse). Paris, Arthur Rousseau, éditeur, 1914.
- Fahmy Abdel LATIF. — *La loi des 5 feddans ou l'insaisissabilité de la petite propriété foncière en Egypte* (Thèse). Paris, MM. Giard et Brière éditeurs, 1914.
- Recueil de documents relatifs à la guerre, publiés au Journal Officiel Egyptien du 3 août au 30 novembre 1914. Le Caire, Imprimerie Nationale. 1914.

- L'Egypte et la guerre. Chambre de commerce Française d'Alexandrie. Alexandrie, Société de publication Egyptienne. 1916.
- Mohamed SULTAN. — *Le problème de l'apprentissage en Egypte et le rôle de l'enseignement* (Thèse). Montpellier. Imprimerie Coopérative et Ouvrière. 1917.
- W. CAYLA. — *Enquête sur la culture du coton, en Egypte, Algérie, Tunisie, Maroc, en 1917*. Extrait des annales de la science Agronomique. 1917. Paris.
- Hussein Teymur BEY. — *La Bourse et le Commerce du coton. Le Caire*. Imprimerie Al-Maaref, Nequif, Mitri. 1917
- Hussein-Aly-el RIFAI. — *La question agraire en Egypte* (Thèse). Paris. A. Pédone, éditeur. 1919 .
- Mémento Agricole Egyptien, publié par la Société Sultanienne d'Agriculture. Le Caire. Imprimerie de l'Institut Français d'Archéologie Orientale. 1920.
- LECARPENTIER. — *L'Egypte moderne*. Paris, R. Roger et Cie. éditeurs. 1921.

Ouvrages traitant la culture du coton ou le commerce du coton dans les autre pays du monde

- Maurice SCHANTZ. — *Le coton aux Etats-Unis, rapport préparé pour le troisième Congrès International Cotonnier*. Paris. Juin 1908. Thiel et Tanygyre, imprimeurs. Manchester.
- Données administratives économiques, statistiques commerciales et industrielles sur l'Empire de Russie, publication du Ministère du commerce et de l'industrie Pétrograd. 1915.
- MM. DAWAVRIN et J. DUHAMEL. — *La puissance économique du Japon*. Bureaux de « L'Information ». Paris 1917.
- Evaluation de la production Française en 1910 et 1912. Industrie. Textiles. Tome II Paris, Imprimerie Nationale. 1917.
- Ministère du commerce, rapport général sur l'industrie Française, textile, sa production, son avenir. Tome I. Paris, Imprimerie Nationale. 1919.
- W. W. Coelho de SOUZA. — *Possibilités de la culture cotonnière au Brésil*. Rio-de-Janeiro. 1920.

Mansour N, Shakour ПАЧА. — *Note sur la culture du coton dans les colonies Françaises*. Le Caire, 1920.

REVUE D'EGYPTE CONTEMPORAINE :

Tome I, Année 1910 :

Germain MARTIN. — *Les progrès de l'Agriculture en France depuis cinquante ans*. pages 55-85. pages 411-423.

Achille SEKALY. — *Ledésastre cotonnier de 1909 et ses cause*. pages 226-276.

Jacques LUMBROSO. — *Le coton, son influence sur la prospérité générale de l'Egypte*. Pages 382-410.

Th. F. VAN VLEOTEN. — *La monoculture et les avantages des grandes exploitations agricoles*.

Tome II, Année 1911 :

Sidy H. WELLS. — *Note préliminaire sur l'industrie du tissage en Egypte*. Pages 52-73.

Tome V, Année 1914 :

Léon POLLIÉ. — *La question des prix du coton et de l'approvisionnement des filatures*, pages 297. 344.

Tome VII, Année 1915 :

Dr Alfred EID. — *La guerre et ses conséquences économiques pour l'Egypte*. Pages 59-79.

Tome X, Année 1910 :

Charles Audebeau BEY. — *L'Agriculture égyptienne à la fin du 18^e siècle, d'après les observations des savants français*. Pages : 132-169.

Annuaire statistique de l'Egypte. Année 1920.

Revue politique et parlementaire. Revue de géographie. Revue des annales de géographie. Journal « *L'Economiste Français* », articles de M. PAYEN, sur le coton dans le monde et sur le coton égyptien.

TABLE DES MATIERES

	Pages
INTRODUCTION.—Paragraphe 1. La culture du coton en Egypte	
» jusqu'à la mort de Mohamed-Aly	9
» 2. De la mort de Mohamed-Aly nos jours	14
<i>PREMIÈRE PARTIE : Le coton dans la vie économique de l'Egypte.</i>	
<i>Chapitre premier. — L'Egypte cotonnière avant la guerre.</i>	
Paragraphe 1. Superficies cultivées.....	27
» 2. Variétés cultivées	31
» 3. Modes de culture	33
» 4. Commerce intérieur du coton	38
» 5. Commerce d'exportation du coton égyptien	45
» 6. Culture et commerce des graines de coton et des tourteaux.	48
<i>Chapitre deuxième. L'Egypte pendant la guerre.</i>	
Paragraphe 1. Des conséquences de la déclaration de guerre en Egypte et des mesures prises par le Gouvernement	53
» 2. De la hausse du coton en Egypte pendant la guerre	57
» 3. Superficies cultivées	60
» 4. Variétés de coton cultivées pendant la guerre	63

Paragraphe 5. Commerce d'exportation du coton égyptien pendant la guerre	65
» 6. Production, commerce d'exportation des graines de coton et des tourteaux pendant la guerre	66
» 7. Des conséquences de la hausse du coton en Egypte	68
<i>Chapitre Troisième. — L'Egypte après la guerre. La crise du coton les mesures prises par le Gouvernement Egyptien.</i>	
Paragraphe 1. Les causes de la crise du coton.....	80
» 2. La débâcle des prix	86
» 3. Des conséquences qu'a entraîné pour l'Egypte la baisse du coton.....	92
» 4. Des mesures prises par le Gouvernement pour remédier à la crise	93
<i>Chapitre Quatrième. — Des améliorations à envisager au point de vue économique.</i>	
Paragraphe 1. Les irrigations. Le drainage. Le Soudan Egyptien —.....	97
» 2. Des moyens d'améliorer le rendement. Engrais. Assolements. Lutte contre les parasites du coton. Sélection des graines	106
» 3. De l'amélioration des voies de communication	116
<i>DEUXIÈME PARTIE. — Le coton dans la vie sociale de l'Egypte.</i>	
<i>Chapitre Premier. — Influence du coton dans les différentes manifestations de la vie sociale Egyptienne.</i>	
Paragraphe 1. Le coton et son influence dans le mécanisme même de la vie de l'Egypte	121
» 2. Le coton et la propriété foncière en Egypte	123
» 3. Le coton et le fellah égyptien	127
<i>Chapitre Deuxième. — Améliorations à envisager au point de vue social</i>	
Paragraphe 1. L'Egypte pays de monoculture.....	134
» 2. Des possibilités d'améliorer la situation matérielle du fellah. Lutte contre l'usure Vulgarisation de l'hygiène	138
» 3. Des possibilités d'améliorer la situation du fellah	143

<i>Chapitre Troisième. — L'Industrie Manufacturière en</i> <i>Egypte</i>	151
CONCLUSION	155
NOTE DU SYNDICAT GÉNÉRAL AGRICOLE D'EGYPTE.....	160
BIBLIOGRAPHIE	173
